

AUGUSTE PAVIE

CONTES POPULAIRES

DU CAMBODGE

DU LAOS ET DU SIAM



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1903



INTRODUCTION

I

Les principales populations de la presqu'île orientale de l'Indo-Chine, cette seconde partie de l'Inde transgangétique et de la Chersonèse d'or des Anciens, qui, aujourd'hui, renferme la plus belle possession coloniale de la France, sont soumises aux lois, très opposées, de deux antiques et grandes civilisations.

Les habitants du Cambodge, ceux du Laos et du Siam suivent les grandes lignes de la civilisation de l'Inde.

Le peuple du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine observe les règles de celle de la Chine.

Au Cambodge, les Khmers sont les conservateurs fidèles et respectueux de la civilisation indoue, apportée aux époques lointaines encore mystérieuses, caractérisée à nos yeux par les religions brahmanique et bouddhique que précéda le culte disparu, non oublié, du serpent dont les traces sont là profondes plus qu'en aucun pays.

Les Thaïs, habitants actuels du Laos et du Siam, descendus des contreforts du Thibet, envahisseurs relativement récents de ces deux régions, dépendances de l'ancien Empire cambodgien, peuples alors primitifs, n'apportant pas d'éducation particulière, ont, peu à peu, subi l'influence de la civilisation des premiers maîtres et l'ont adoptée.

Les Annamites, conquérants du royaume du Kiampa, et, du Bas-Cambodge, ont, au contraire, au fur et à mesure des progrès de l'envahissement, implanté la civilisation chinoise, depuis longtemps leur, sur les

restes de celles des anciens occupants absorbés ou refoulés.

Entre ces populations différemment civilisées et les séparant pour ainsi dire le plus souvent, un troisième groupe n'appartient, lui, à aucune civilisation.

Il comprend les autochtones, des épaves peut-être de peuples disparus, et d'autres peuplades provenant de migrations moins anciennes.

Pris entre des poussées envahissantes venant des côtes ou descendant les vallées, ceux qui le composent se sont réfugiés dans les forêts et sur les montagnes, s'y maintenant à peu près isolés lorsqu'elles sont vastes ou d'accès difficile, tandis qu'ailleurs où elles sont plus étroites, plus abordables, ils se sont fondus avec les nouveaux venus, ou, ne sont restés parmi eux qu'en groupes épars, souvent insignifiants, à peine suffisants pour fournir pendant quelque temps encore, de faibles bases d'étude, d'incertains points de repère à l'observateur et à l'ethnographe.

Considérées par leurs voisins civilisés comme étant à l'état sauvage, ces populations, dont une partie vit réellement à un degré très inférieur, comportent des types singulièrement différents provenant principalement des origines : négrito, malaise et thibétaine.

Elles sont généralement confondues dans leur ensemble sous les noms de Stiengs ou de Penongs par les Cambodgiens, de Khas par les Thaïs et de Moïs par les Annamites, dénominations qui indiquent simplement les peuplades les plus rapprochées de chacun d'eux, et, que nous traduisons par celle, cependant rarement justifiée, de « sauvage ».

C'est donc entre les trois grandes divisions : Khmère-Thaïe, Annamite et Sauvage que sous le rapport de l'éducation se répartissent les habitants de l'Indo-Chine [1].

1. On doit cependant considérer comme plus qu'un vestige du passé les débris du peuple de l'ancien Kiampa, illustre par des siècles de grandeur.

Aujourd'hui, dispersés en groupes, encore nombreux, par les vicissitudes de la vie de vaincu dans

Les deux premières en de nombreux points absorbent lentement la troisième ; le mélange des races est partout extrême, et, il est fréquent de rencontrer dans un groupe de gens d'un même pays des types de la plupart des autres.

II

Les deux groupes civilisés ont chacun leur littérature gardant la marque particulière de la civilisation d'origine avec des qualités propres bien caractérisées.

les différentes parties du Sud de l'Indo-Chine : Annam, Cochinchine, Cambodge et Siam, les Kiams offrent un saisissant exemple du courage et de l'énergie que peut apporter un peuple à conserver sa nationalité, à prolonger son existence au milieu des plus dures épreuves quand, surtout, son passé resplendit à ses yeux nimbé d'éblouissantes légendes, de traditions de gloire propres à remuer les cœurs et à y entretenir l'espoir des fiers réveils qui, si les événements semblent en annoncer l'heure, éclatent parfois ensoleillant son agonie de surprenantes actions.

C'est sur celle du premier groupe que portent les présentes recherches.

Faites au début de mes missions au Cambodge et au Siam, de 1879 à 1885, elles étaient, après la marche du jour, la distraction du soir.

Elles comprennent l'analyse de quatre romans et la traduction d'un quatrième, sélection faite sur une foule d'autres, écoutés aux veilles, au cours de cette longue période dans les villages de toutes les vastes régions de ces deux grandes contrées.

Les deux premières analyses sont l'exposé rapide de romans historiques :

« Néang Roum Say Sock »,

« Les douze jeunes filles »,

se rapportant aux bouleversements, supposés, de la nature dans le passé légendaire du Cambodge.

Les deux dernières sont celles de romans de mœurs.

« Néang Kakey » et « Méa Yeung ».

La traduction,

« Vorvong et Saurivong »,

donne, complet, le roman de mœurs et d'aventures le plus populaire du Cambodge.

Suivant l'usage bouddhique, les auteurs montrent, dans le héros du drame, la personnification du dernier Bouddha dans diverses de ses nombreuses incarnations. Il est par suite inutile de dire combien grande est la place que, dans leurs récits, tient le surnaturel.

Quoique très répandues dans les trois parties de l'Indo-Chine, procédant de la civilisation indoue, ces œuvres appartiennent toutes à la langue Khmère.

Aussi bien, cette origine est-elle celle de la plupart des livres peuplant les bibliothèques des temples de la région Khmère-Thaïe qui n'ont pas celle de l'Inde même.

En publiant ce travail en français et en cambodgien j'ai eu à la fois pour but :

1° de faire œuvre de vulgarisation et de montrer sous un jour plus exact des populations extrêmement intéressantes ;

2° de donner au Cambodge, en lui appor-

tant le premier ouvrage imprimé pour lui dans sa langue, un témoignage de la gratitude vouée à ses Rois, à ses chefs, à ses prêtres, à son peuple pour l'aide inappréciable reçue d'eux, au cours de ma vie de voyages.

III

Dans les désastres qui marquèrent le déclin de la suprématie khmère, l'antique civilisation que les constructions d'Angkor avaient pour ainsi dire résumée, ne succombait pas entièrement ; dans l'effondrement de ce centre, le plus étonnant de l'Asie, elle achevait de conquérir les Thaïs envahisseurs, autant par l'incorporation qu'ils faisaient chez eux des populations enlevées que par l'adoption de ce qu'elles leur apportaient de raffiné et de supérieur.

Les traditions de l'art architectural, développé à un degré incomparable au Cambodge, ne purent être maintenues par les Khmers, ni chez eux, ni chez leurs adver-

saires dans l'état presque constant de guerre et de trouble qui marqua cette période longue de plus de huit siècles ; mais, avec les mœurs, les usages, la religion, pieusement conservés, un souvenir nébuleux, du passé magique endormi dans la nature, resta au fond de leurs cœurs, vivant dans des restes de littérature et de théâtre et de vagues idées de dessin et de musique.

Ces épaves violemment transportées au Siam, entretenues au Laos, sont pour ainsi dire inséparables dans l'éducation et l'esprit des populations aussi bien de ces deux régions que du Cambodge point de départ de leur civilisation.

La littérature et le théâtre y sont surtout étroitement unis. La poésie et le roman, sans parler d'un peu d'histoire, forment l'expression littéraire et sont, presque sans modifications dans leurs textes, adaptés au théâtre.

La peinture et le dessin, à peu près réduits à l'étude et à la reproduction des figures de personnages de la mythologie indoue, des scènes de ses épopées et de celles de romans

ayant trait au Passé légendaire, sont le complément de la littérature. Ils ornent les murailles des temples et des palais avec les principaux épisodes de ces épopées et romans, et souvent, illustrent des ouvrages manuscrits qui alors, au lieu d'être écrits sur feuilles de palmier, sont transcrits sur cette sorte de papier fait d'écorce de mûrier, qui replié en album, est en usage dans ces pays pour les actes judiciaires. Ils contribuent surtout ainsi à conserver la tradition des costumes, des gestes et attitudes.

On ne saurait comparer ce qui reste de cet art à ce qu'il a pu être. Les œuvres des peintres et des dessinateurs d'aujourd'hui se distinguent par un caractère de naïveté originale tout à fait local bien plus que par des qualités marquées.

La musique, aimée passionnément, n'est point écrite. Le répertoire, par suite limité, se compose de morceaux transmis de mémoire.

Compagne obligée du théâtre, elle y intervient entre les actes et scènes et pendant certains des passages mimés des pièces, tels que : voyages, batailles, danses, etc.

A part la flûte, une sorte de hautbois et un orgue à main fait d'un assemblage de légers bambous, connu sous le nom de flûte laotienne, les orchestres se composent d'instruments à cordes, et de deux espèces de xylophone ou harmonica, l'un formé de petits gongs en bronze, l'autre de lames de bois ou de métal. Des variétés de tambours, gongs et cymbales en sont l'accompagnement obligé.

Les danses sont surtout une mimique spéciale employée dans les rôles muets, des marches lentes avec séries de poses. Deux particularités les rendent originales : le balancement en arrière du pied avant qu'il ne pose à terre, imitation curieuse du même mouvement familier à l'éléphant et qui contraste par sa légèreté avec l'apparance lourde de l'énorme pachyderme, et, un assouplissement des bras qui va jusqu'à la dislocation du coude et des phalanges des doigts, en permet le renversement et facilite des ondulations considérées comme le comble de la grâce.

Au théâtre, les acteurs évoluent dans une

salle ordinairement carrée, longue, que les spectateurs entourent sur trois faces, l'autre étant réservée à l'entrée des personnages, à l'orchestre et au chœur.

Les artistes dans une même troupe sont du même sexe, généralement des femmes. Cependant les troupes ambulantes sont quelquefois formées de fillettes et de jeunes garçons. Dans les pièces qui comportent des géants, des ogres, des animaux, ces rôles sont le plus souvent tenus par des hommes.

Les actrices ont les cheveux coupés courts, les pieds nus; elles portent des ongles factices, se blanchissent comme nos pierrots avec du talc calciné et emploient aussi le jaune du curcuma. Les perruques sont exigées par la plupart des rôles de femmes.

Les costumes, forts beaux, rappellent ceux des bas-reliefs anciens. Au théâtre du Roi Norodom à Pnompenh, ils sont riches et véritablement remarquables. Dans les troupes de second ordre ou celles qui sont ambulantes, ils laissent plutôt à désirer mais restent néanmoins dans la tradition.

De l'adaptation presque sans modification des œuvres littéraires au théâtre, découlent des longueurs infinies dans les spectacles ; rarement une nuit suffit au déroulement d'une épopée.

Les monologues et les dialogues sont dits par les personnages en scène. Le chœur raconte le fond de la pièce pendant que les acteurs exécutent la mimique qui convient ou gardent une posture d'attente ou de repos.

Ces « Recherches » ne sont pas le seul travail dans lequel je montre la littérature de la région Khmère-Thaïe; dans un volume consacré aux « Recherches historiques », j'ai donné des traductions de Chroniques du Laos, qui, écrites à Luang-Prabang par des auteurs Khmers et Laotiens, rappellent sous les rapports de la forme et de la rédaction les romans présentés ci-après.

J'ai plus d'une fois remarqué dans des écrits divers, chez les peuples de ces contrées, où toute œuvre littéraire doit, en vue

de la reproduction, forcément manuscrite, être réduite au minimum de texte : une simplicité, une clarté de style remarquables jointes souvent à une allure vive et entraînante, forçant l'attention, gagnant le cœur par l'expression de sentiments naturels point soupçonnés.

Rien ne contribuera mieux à donner une idée sous ce rapport que les quelques lettres et récits de mes collaborateurs indigènes reproduits dans différents volumes de l'ouvrage de ma mission. Sans doute plusieurs d'entre eux ont séjourné en France ou ont été instruits par nous, mais on y trouvera, dans l'indication de leur pensée en général, une note particulière qui ne saurait être méconnue.

L'immigration chinoise mêle aujourd'hui davantage en toutes choses sa manière à la tradition Khmère. Seule depuis plusieurs siècles à avoir une action sensible dans la constitution des populations de la région de civilisation indoue, il semble qu'elle a beaucoup plus d'influence sur leur éducation qu'elle ne peut en avoir eu autrefois, au temps de l'Art supérieur.

On remarque plus particulièrement l'impression de la civilisation chinoise dans les pays thaïs de l'Ouest. Elle y donne, en ce qui concerne la littérature et le dessin, un genre dont la caractéristique est plutôt l'amphigourique et le grotesque, résultat dû à l'instruction inférieure des nouveaux venus.

IV

Dans ces temps, déjà loin, où campé en forêt, installé dans les plaines, abrité dans le temple, ou la case commune, d'un village cambodgien ou siamois, j'en étais aux premières de mes années de marche, les moments de repos pour l'esprit, après le travail de la carte mis au net, le repas du soir pris, étaient les heures de causerie avec les guides, ceux souvent nombreux qui marchaient avec moi, les prêtres de la pagode, enfin parfois le hameau tout entier.

C'était toujours avec un véritable plaisir que les vieux et les jeunes se groupaient, pressés, les uns pour parler, les autres pour

nous entendre sous les grands arbres des bois, ou sur les nattes des temples, au clair des étoiles ou à la lueur des torches doublement parfumées d'écorce de Smach [1] et de résine de Klong [2].

On me faisait causer d'abord, le plus que l'on pouvait (car ils aimaient m'écouter bien plus que dire eux-mêmes), j'obtenais ensuite qu'on fit des récits abrégés des contes locaux aimés, ou, des romans populaires dont la mémoire des plus âgés est presque toujours pleine.

J'étais à peine dans un village que la foule arrivait, accueillante au possible, surtout quand il était formé de Cambodgiens captifs de guerre au Siam. On s'approchait discrètement du campement où mes deux serviteurs cuisinaient et rangeaient le bagage. Hommes et femmes, tout de suite, presque bas, commençaient les questions ; eux répondaient presque toujours ainsi :

1. Melaleuca cacheputi.
2. Dipterocarpus magnifolia.

« Mais oui, c'est un Français! Nous deux, nous sommes, tout comme vous des Khmers, et venons avec lui de votre vieux Cambodge.

« Vous le voyez là-bas, au bord de la rivière : grand chapeau, veston blanc, sampot Khmer [1], les pieds nus, écrivant sur sa petite table les renseignements que lui donnent les guides et les chefs du village.

« Ce qu'il fait, c'est la carte.

« Depuis cinq ans nous sommes à son service et nous nous y plaisons parce qu'il est très bon et qu'il aime les Khmers.

« Venez ensemble le voir après votre repas, vous lui ferez plaisir, il vous rendra contents ; il sait bien notre langue et vous entretiendra du Cambodge mieux que nous. »

Je les voyais s'éloigner satisfaits ; les femmes rapidement pour hâter leur besogne, les hommes plus lentement, tous jetant des regards curieux, de près sur le bagage, de loin sur ma personne.

J'étais, la plupart du temps, le premier

1. Pièce d'étoffe de soie ou de coton disposée en forme de pantalon.

homme d'Europe venu au milieu d'eux et j'éprouvais un sentiment d'intime joie à constater quand, levant la tête, nos yeux se rencontraient, qu'ils devinaient en moi un ami résolu.

Et le soir arrivé, dans la case de repos ou bien dans la pagode, les anciens entraient, la foule suivait, espérant, c'était ainsi le plus souvent, assister à la fin de mon frugal dîner.

Tous s'asseyaient sur les nattes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les vieillards le plus près.

Chacun était tout de suite très à l'aise, car j'avais pour souci qu'auprès de moi on se sentît tranquille ; des regards accueillants en me reculant pour agrandir la place, suffisaient pour les mettre presque au ton qu'ont les grands enfants avec un bon grand-père.

Lorsque tous assis, le silence régnait, les vieillards saluant en s'inclinant, les mains levées au front, parlant à l'unisson comme dans une prière, disaient en des paroles scandées avec des mots sonores que j'entendrai toujours :

« Nous, vieillards, hommes, femmes, enfants de ce village, tous ensemble pauvres Khmers transportés au loin de leurs pays, avons de la joie plein le cœur de voir parmi nous un des Français qui travaillent au bonheur du Cambodge vers où vont nos pensées. Nous vous souhaitons longs jours et toutes prospérités. Simples gens des champs, nous ne sommes pas au courant des usages, vous nous pardonnerez donc si dans notre empressement, tout du cœur près de vous, les uns ou les autres venions à les enfreindre. »

Je leur disais alors combien depuis longtemps j'étais en pays Khmer, quelle aide sans réserve dans toutes ses régions y recevait ma tâche utile pour l'avenir, toute ma sympathie pour son peuple droit, généreux, bon et combien je l'aimais. Quand j'avais remercié de l'accueil et des souhaits, je voyais tous les yeux s'éclairer de plaisir, toutes les bouches s'épanouir prêtes pour les questions.

On laissait d'abord parler le plus ancien :

« Comment se porte le Roi, Maître des existences ?

« Et le Prakéo-Fa, prince que chérissent les Khmers, aujourd'hui Second-Roi ?

« Nous les avons connus lorsque enfants, gardés par les Siamois, ils étaient tous les deux en otage à Bangkok.

« Leur souvenir et celui du pays, c'est tout ce qu'il nous reste, nous aimons le redire à ceux qui vont vers eux.

« Enlevés à nos champs sous prétexte de guerre, nous avons perdu par l'abandon forcé, par le pillage : récoltes, éléphants, chevaux, bœufs, tous nos biens.

« Entraînés jusqu'ici, marchant de longues semaines le jour, la nuit, sous les coups, sans riz, nous avons laissé la plupart de nos vieux, presque tous nos enfants, mourants ou morts dans les sentiers des bois, sans pouvoir aider leur misère jusqu'au bout ni honorer leurs dépouilles.

« Maintenant nous parlons sans nous plaindre, seulement pour vous instruire, nous avons tant souffert et pleuré que le calme est venu.

« Parqués dans des marais, nous les avons transformés en ces rizières fertiles qui sont à d'autres maîtres.

« Nous savons, par ceux de nous qui peuvent, de loin en loin, s'enfuir, que nos anciens champs du Cambodge sont exploités par de nouveaux villages.

« Nous ne les réclamons pas, nous ne demandons vengeance ni représailles, simplement, qu'on ait pitié de notre sort : nos frères sont Français, nous souhaiterions le devenir aussi. »

Et pendant qu'un murmure louangeur approuve ces paroles :

« Parlez-nous un peu des lieux où nous naquîmes? Moi je suis de Pursat, ma femme de Kangméas, ce sont des pays riches et beaux, sont-ils toujours bien cultivés ?

« Mon frère qui s'enfuit dans les bois lors de notre enlèvement est devenu depuis gouverneur de Babaur, une autre jolie province, le connaîtriez-vous ? »

La foule alors interrogeait aussi :

« Nous trois sommes de Bati. »

« Nous : de Kampot, de Prey-krebas,

d'Oudong ; y récolte-t-on toujours : poivre, coton, mûrier, riz ? »

Les femmes aussi parlaient ; les hommes plaisantaient ce qu'ils appelaient leur audace, elles restaient demi-confuses sans être découragées. Tous s'enhardissaient ; les questions étaient courtes, discrètes, doucement faites, je les entendais toutes et ne pouvais répondre qu'en les interrompant, je n'osais pas le faire avant qu'ils eussent fini. Dans cette confusion, les voir était un charme : chacun avait un tel désir d'avoir du voyageur rien qu'un tout petit mot, que les regards parlaient encore plus que les voix.

Quand on s'était tu :

« Écoutez, mes amis, pour vous contenter tous, je vais parler à tous » ; et c'était comme un petit discours que je leur débitais dans cette langue que j'étais encore loin de connaître très bien. On s'amusait des fautes, l'ancien expliquait, comme il le comprenait, ce qui était mal dit, enfin, ils sentaient que je mettais mon cœur à leur être agréable et que s'il dépendait de moi, un jour, d'aider à leur bonheur, je n'y manquerais pas.

Je demandais alors que le meilleur conteur d'histoires du pays, mit tout son talent à résumer ce qu'il savait de mieux.

Il était de suite indiqué par la foule énumérant, en même temps, les titres de tout le répertoire qu'elle était accoutumée à lui faire réciter.

Le texte français des « Douze jeunes filles » et de « Néang Kakey » m'a servi à rédiger les textes cambodgien, laotien et siamois. J'ai été aidé dans ce travail par deux de mes compagnons Khmers, les secrétaires Ngin et Som.

Le texte français de « Vorvong et de Saurivong » est, au contraire, la traduction, du texte en vers, du manuscrit du vieil oncle Nop, de Somrontong.

Afin de pouvoir rendre sans retard le précieux livre, je le fis copier à Battambang où je passai quelques jours après l'avoir reçu.

Cette traduction a été faite par lambeaux aux moments de loisir, de 1889 à 1894, avec l'aide successive de quatre de mes collaborateurs cambodgiens : MM. Oum à qui re-

vient la plus grande part, Takiat, Tchioum et Chiaup.

La rédaction du texte français n'est pas une œuvre de linguistique elle est toute de vulgarisation.





I

NÉANG ROUM-SAY-SOCK

C'est à Teucthio, important canton au Nord de Battambang, ce principal centre de la région cambodgienne encore aux mains du Siam, que j'ai connu l'histoire de « Roum-Say-Sock ».

On m'y indiqua, quand j'arrivais, Pnom-Kompatt (colline plate), comme étant à voir.

J'aimais à me détourner, un moment, de de ma route pour visiter les points intéressants du voisinage, celui-là devait me faire admirer l'ensemble d'une contrée pleine de souvenirs des temps mystérieux.

L'idée d'y monter fut à peine émise, qu'un vieillard, un savant du lieu, vint s'offrir pour guide.

« Moins de cent mètres à escalader », dit-il, « pour voir étalé sous vos yeux avant de le quitter, le curieux pays laissé en arrière ; la grande plaine herbue, ses îlots, ses rivages ! Le temps est bien clair, on verra très loin ; il n'est pas, dans ce canton-ci, de plus séduisant but de promenade ».

Je n'hésitai pas ; du reste, la hauteur est en face du village, sur l'autre rive du Stung-Sreng, une des grosses rivières qui vont au Grand-Lac cambodgien. Comme tous les soulèvements de cette plaine, elle est absolument isolée dans l'alluvion. Son ascension est facile. Lorsqu'on fut au sommet, le guide, semblant convaincu que toutes ses paroles avaient grande valeur, s'exprima ainsi :

« Les hauteurs au Nord sont les pnoms Dang-reck, on les nomme aussi, très souvent, pnoms Veng (montagnes longues), et beaucoup visant l'apparente unité de leur direction les appellent Pontat (règle), comme les Siamois.

« Dang-reck est le nom du bâton flexible qui nous sert à porter, suspendus à ses extrémités, des fardeaux sur l'épaule. C'est

à la ressemblance que les Cambodgiens voient entre les courbes de ce bâton et les inflexions du faîte de la chaîne que les hauteurs doivent d'être ainsi dénommées.

« Ce ne sont pas des monts comme les autres : lorsqu'à leur sommet on est parvenu, un plateau immense s'étend vers le Nord couvert de hameaux et de grands villages, coupé de rivières, quelques-unes salées, taché de forêts toutes si épaisses qu'on n'ose les fouiller [1].

« Pour les peuples divers : Laotiens, Khmers, Kouyes qui vivent à leur base ou bien les habitent, elles sont les Kaos-Vong (montagnes cercle) ; ils disent par ces mots que dans son ensemble, le plateau affecte la forme arrondie.

« Si vous ne les aviez sous les yeux, ces différents noms vous les montreraient.

« En les regardant, les gens du pays, qui savent le passé, se surprennent parfois prononçant ces mots : Kierang-Sremot (les bords de la mer).

1. C'est le Sud du Laos oriental, avec la région de Korat et de la rivière Nam-Moun que le guide indique ainsi.

« Autant leur arrive pour les pnoms Krevanh étendues au Sud et dont l'un des groupes, nommé Thma-Angkiang (falaises), dépasse les autres, juste en face de nous.

La mer, autrefois, avait ses eaux bleues où est l'herbe jaunie entre ces grands monts.

« Sauf quelques-unes, les collines, les petites hauteurs, soulevées çà et là, semblant les relier, ne se voyaient point.

« La puissance d'un saint qui vivait ermite sur des rochers, là, tout droit au Sud, maintenant Bam-nân [1], a tout bouleversé.

« C'est une longue histoire, je l'aïe vue écrite; son titre : Roum-Say-Sock, est connu de tous; le livre devient rare, je vais vous en faire un court abrégé, si vous m'écoutez. »

Alors j'entendis, comme on la lira, l'histoire singulière des deux jeunes femmes dont la lutte est, d'après la légende, le motif de la transformation prodigieuse que le sol de ces contrées a subie.

1. Banone.

Riches marchands de Thma-Angkiang ayant du sang royal, les parents de Réachkol conduisirent leur fils à un ermite célèbre, pour qu'il l'élevât dans la sagesse et les sciences et qu'il en fit un homme capable de marcher de bonne heure dans la vie.

Le religieux n'était pas seul dans sa retraite, Néang Roum-Say-Sock (la jeune fille aux cheveux dénoués), qu'il avait, petite, trouvée sur une fleur de lotus fraîche éclose, y grandissait sous sa garde.

Retournant au pays, son éducation terminée, l'élève emmène Roum-Say-Sock, à laquelle, en la lui donnant pour femme, le vieillard a fait présent d'un incomparable bijoux, pour maintenir ses longs cheveux.

Réachkol quitte, peu après, parents et compagne, et, vers les rivages de Korat, va vendre le chargement d'un navire que son père lui équipe.

Là, en abordant, il voit et aime Néang Mika unique fille d'un vieux roi, qu'il aperçoit, se baignant.

Ce n'est qu'après leur mariage, que Réachkol ose lui avouer qu'il a en son pays une épouse, complètement oubliée du reste.

Ils sont ainsi heureux trois ans; puis la jeune femme devenant mère, croit, comme son mari le lui démontre, qu'il serait bon qu'il s'en allât, pour donner richesses à l'enfant, aux côtes de l'Est, échanger sa grande barque pleine de marchandises.

Bientôt le navire chargé part. Mika, fort occupée à l'encombrer de provisions, toute aux dernières caresses, tout entière aux adieux, songe seulement, l'ancre levée, qu'il se pourrait qu'elle soit trahie.

Elle court, par une angoisse subite étreinte, vers un très haut édifice d'où l'on domine au loin la mer, et en atteint le sommet, à l'instant même où Réachkol, ne se croyant pas surveillé, abandonne le chemin de l'Est pour courir à toutes voiles au pays où son retour rendra le bonheur à sa famille et à Say-Sock.

De grosses larmes coulent de ses yeux sur son enfant. Voilà donc tous ses rêves d'heureux avenir détruits ! Tandis qu'elle pleure le passé, la plus farouche colère vient s'emparer de sa raison.

Sûrement, elle va bien savoir empêcher celui-

là qui brise sa vie, d'avoir joie quand elle a peine.

Atonn, le crocodile que depuis l'enfance elle nourrit, la vengera rapidement et beaucoup mieux que personne.

Incontinent elle lui crie : « Pars, poursuis, atteins, dévore Réachkol qui, pour une autre, me laisse avec mon petit enfant. »

L'absence longue de Réachkol a mis une morne tristesse sous le toit de Thma-Angkiang; Roum-Say-Sock seule ne croit pas que les flots ont pu lui prendre son mari. L'ami de ses jeux d'enfance reviendra, elle en est sûre, et sera le compagnon des vieux ans.

Chaque jour elle se rend, pour s'y baigner, sur la plage où ont eu lieu les adieux, interrogeant l'horizon ardemment, captivée et longuement arrêtée, au grand ennui des suivantes peu discrètes, par toute voile qui, dans le lointain, blanchit, s'approchant.

Ce fut par un très beau jour, air pur et vent frais qu'elle s'écria toute troublée : « Le voici! ne reconnaissez-vous pas la barque? à la finesse de sa coupe personne saurait douter. »

Sa joie éclate délirante : on accourt.

« Oh! c'est bien lui : voyez-le à l'arrière!

« Mais pourquoi ses matelots sont-ils agités « ainsi? Pourquoi, par ce temps superbe, grim- « per aux mâts, redescendre, courir à droite et « à gauche affolés? Est-ce que d'un danger, « quelconque le navire a la menace? La crainte « vient chasser ma joie, j'ai très peur!

« Voilà, abandonnés, les bateaux à la remor- « que; maintenant on jette à l'eau les cages où « sont poulets et canards!

« Mon cœur, que l'inquiétude tourmente de- « puis si longtemps, se brise; j'aperçois dans le « sillage, le monstre cause de leur trouble! J'ai « cru voir venir le bonheur, c'est la mort! »

Dès qu'Atonn a paru, Réachkol a crié :

« Cesse de me poursuivre, Atonn; tu ne « reconnais donc pas le mari de ta maîtresse! »

— « J'obéis à celle qui me nourrit, je ne con- nais qu'elle ».

Réachkol comprend. Pour accélérer la mar- che, il laisse au gré des flots les petites bar- ques remorquées, puis, espérant que le saurien s'attardera à manger, lui fait jeter la cage qui tient les poulets, ainsi que celle des canards.

Ces efforts pour échapper ont mis Atonn en fureur; il ne lui faut plus qu'un bond pour atteindre le navire. Se tournant vers le rivage où

il reconnaît sa femme, Réachkol, résigné, fait de la main à Say-Sock un signe de dernier adieu.

Elle, désespérée, cherche machinalement une arme ; faisant crouler en manteau ses cheveux sur ses épaules, elle leur arrache le bijou, stylet d'or, lourd de diamants, don du vieil ermite, et invoquant tout en pleurs son père adoptif, lance vers la bête monstrueuse le précieux joyau.

A vingt pas en avant d'elle, le stylet tombe dans la mer.

Alors, inoubliable prodige ! sa pointe, au fond, à peine a touché le sable, que le sol chassant les eaux, se soulève et de Thma-Angkiang aux Dang-Reck, se montre nu.

En même temps, la foule attroupée sur le rivage, voit Réachkol accourir vers Say-Sock du haut d'un bloc de rochers ou son navire est resté.

Non loin sur un autre monticule, Atonn, foudroyé, expire, s'écriant : « Maîtresse, je meurs : vengez-moi ! »

Néang Mika a levé une troupe d'hommes considérable : à sa tête elle est partie et, à mi-chemin de Korat, aux monts Krevanh, dans l'immense plaine que la mer vient de quitter, au rocher appelé Bunteay-Néang, elle a planté

son étendard, s'est fortifiée, puis a expédié à Réachkol un courrier porteur d'un message appelant Say-Sock au combat.

Le défi est accepté : la jeune femme a réuni des combattants en grand nombre : Réachkol la laisse aller, disant : « Adieu et succès ».

Tha-Meun, guerrier vieux mais plein de feu, va en avant reconnaître les forces et la position de Mika.

Celle-ci veille : elle le chasse, le poursuit, ne s'arrête qu'en vue du camp de Say-Sock.

Ce début rend inquiète la troupe de Thma-Angkiang; il faut toute la fermeté de Tha-Kray, autre chef d'une grande valeur, pour la mener au combat.

Ce que voyant, Roum-Say-Sock se rappelle le solitaire :

« Fais que je sois le vainqueur, » s'écrie-t-elle, « je te promets pour prier, un temple sur ta montagne ! »

Puis, couverte de ses bijoux, montée sur un beau cheval comme Mika, elle prend des mains des suivantes, les armes superbes qu'elles lui tendent : sabre et lance, et se jette dans la mêlée pour y joindre sa rivale.

Si braves qu'ils soient, les guerriers sous les bannières des deux femmes, n'ont point leur

ardeur, il s'en faut; aussi, dès qu'elles sont aux prises, s'écartent-ils, songeant, presque tous, à fuir, si leur chef a le dessous.

Ce qu'elles se disent d'injures, tout en se portant des coups, après s'être regardées (et elles ont été surprises de leur mutuelle beauté, Réachkol ayant à chacune fait un laid portrait de l'autre), ne se peut imaginer.

La fatigue semble sur Say-Sock n'avoir pas le moindre effet : on dirait en la voyant, qu'elle se croit invulnérable. Mika, au contraire, blessée, sent ses forces la trahir. Si ses gens, reprenant le combat, la couvraient un instant, un peu de repos (pense-t-elle) la ferait ensuite quasi sûre de l'emporter.

Elle jette un furtif regard sur les chefs et leurs soldats, devine de l'hésitation, les appelle. Eux, loin de prendre l'offensive et de lui faire un rempart de leurs corps, s'enfuient, non vers le camp où ils pourraient se défendre, mais dans toutes les directions.

Si d'avance la vaincue ne le savait, les cris féroces que la victoire fait pousser à Say-Sock, lui diraient qu'elle n'a point à espérer de merci.

Succombant, près de périr, voilà qu'elle songe à l'enfant laissé au grand-père ! Elle veut le revoir encore ! Jetant ses armes, elle s'élance,

poursuivie, au grand galop du cheval vers les monts.

Il n'était point facile de se cacher dans ce pays neuf, vierge de toute végétation. Roum-Say-Sock atteignit sa rivale dans le Véal-Néang-Ioum (plaine de la jeune femme en larmes).

Elle l'emmena enchaînée à son camp, l'y tortura à loisir et fit ensuite tomber sa tête, qu'au bout d'un fort long bambou, on éleva au sommet d'une montagne rapprochée, qui prit pour nom Sang-Kebal [1].

Puis, arrachant elle-même au ventre de la morte ses entrailles, elle les fit hacher très menu par des hommes, et jeter au loin sur le sol.

Après quoi s'en retourna triomphante au pays, où elle trouva Réachkol sur le trône, le roi étant mort sans enfants.

Tous deux se rendirent en pompe aux pieds du vieux solitaire et, pour tenir la promesse faite au moment du danger, édifièrent sur la colline, dès lors appelée Bam-nân (vœu), le superbe temple à neuf tours qu'on y voit.

Depuis cet événement, le nom de Mika est devenu au Cambodge synonyme de concubine.

1. Élévation de la tête.

Quand il eut fini, le vieux guide, comme fatigué d'être assis, se leva ; ses regards se portèrent sur l'horizon, le parcoururent lentement :

« Mon doigt va vous montrer », reprit-il, « suivez-le, les points restés célèbres depuis l'époque lointaine dont je viens de vous parler. »

De Thma-Angkiang remontant presque droit sur Teucthio, il indiqua successivement Bam-nân avec son temple ruiné ; pnom Say-Sock où le solitaire prit l'enfant sur le lotus, et il dit : « il y a, prétend-on, sur cette dernière colline, prolongement de Bam-nân, au lieu même où était le petit asile de l'ermite, une mine d'or qu'on n'exploite plus. »

Se contentant de nommer pnom Sampou (mont du navire) et pnom Krepeuh (mont du crocodile), où Atonn et la barque sont restés, il s'arrêta devant Kompor, extrémité

Nord-Est de Sang-Kebal (le mont où la tête de Mika fut exposée), et reprit :

« Les deux tours élevées sur ce mamelon sont œuvre, l'histoire l'ajoute, du fils de Néang Mika. Devenu grand, puis Roi, ayant appris de l'aïeul son malheur, il y vint faire une pieuse fête funèbre.

« On dit aussi qu'il déposa, ce qu'il put trouver des restes de sa mère, sur la hauteur centrale des montagnes de Sysophôn, raison pour laquelle elle porte le nom de Néang Mika.

« Cependant, au sujet de cette sépulture, je n'ose rien affirmer, les livres siamois prétendant que Say-Sock fit porter les jambes de sa rivale à Kha-Néang (jambes de la jeune femme), la mâchoire inférieure à Bang-Kang (rivage de la mâchoire), et le tronc, partagé en huit morceaux, à Petriou (huit tronçons).

« Le dernier de ces points, situés tous trois dans les pays que régit aujourd'hui le Siam, marque la place d'une ancienne ville de la province de Sasongsao. Les deux autres sont des villages peu éloignés de

Pékim; les gens qui les habitent disent que, comme preuve indiscutable, ils ont les reliques sous la main.

« Il est beaucoup d'autres lieux que j'omets volontairement, ne voulant pas surcharger votre mémoire de noms sans grande importance, mais je veux vous faire connaître Buntéay-Néang (camp de la jeune femme), le petit rocher entre Sang-Kebal et nous, où Mika se fortifia avant d'aller au combat; on l'appelle aussi Kré-Néang (lit de la jeune femme), parce qu'elle avait d'un creux du roc fait sa couche.

« Il s'y trouve une inscription qu'il faut vous alliez voir; les savants de votre pays pourront peut-être la lire.

« Ceci n'est-il pas étrange? La pierre « Kiéram-po » (ventre haché), sur laquelle les entrailles furent hachées (elle est très reconnaissable aux marques qu'y ont laissés les couteaux), se promène, vagabonde : tantôt l'un de nous la voit près du Lac ou d'un marais, le lendemain un autre la trouvera sur la route ou sur un mont. »

Suivant le conseil du guide je me rendis au rocher.

Soulèvement de calcaire coquillier, Buntéay-Néang, formé de deux blocs unis, l'un plus haut de moitié que l'autre, a, à peine, 20 à 30 mètres d'élévation ; quelques grands arbres qu'il porte et ceux entourant sa base, lui donnent, dans la plaine nue, des proportions trompeuses.

Les abords sont loin d'être séduisants, une couche croissante de limon couvre le sable que cachait la mer autrefois. Jusqu'aux approches du rocher, des broussailles, des grandes herbes, blanchies de poussière fine sont le seul vêtement du sol.

A la base du côté Sud, un hameau, du même nom, a ses cases dans des jardins, un gros ruisseau, fangeux pendant la sécheresse, le joint lors de la saison des pluies à la rivière de Mongkol-Borey.

Trois ou quatre prêtres bouddhistes ont leur maison délabrée sur le petit sommet que des lézardes profondes, de très larges déchirures, des crevasses, ornent, comme l'est aussi le plus grand, des lianes et des

petites plantes nées dans l'humus dont elles sont aux trois quarts pleines.

Des blocs de grès fin, les uns sculptés, les autres simplement polis, gisent çà et là. Près de la case des prêtres, un jeune manguier tient la place d'une ruine disparue qui y chancelait encore, au dire de ces derniers, il n'y a pas bien longtemps.

Dans la muraille que forme la partie haute du rocher en dépassant à pic cette première élévation, une grotte très étroite, sans apparence curieuse, s'enfonce de quelques mètres. Là une anfractuosité du roc qu'on ne remarque qu'autant qu'on vous la montre, est le Kré-Néang, le lit dont parle le roman que le guide a esquissé.

Sur le sol, une douzaine de statuettes, bois ou grès, mutilées, sont adossées aux parois qu'un suintement calcaire fait luire.

Dans les creux et dans les fentes sont placées, en grand nombre, des petites tasses point couvertes; elles sont à demi remplies des ossements calcinés et des cendres des gens que la mort prend au hameau.

Au milieu, isolé des statues, sur une

grande pierre taillée plate et jetée horizontalement sur le sol, une stèle de grès fin est debout soutenue par un caillou.

Devant elle, les restes de petites bougies salissaient son piédestal; elle porte sur une de ses faces une figurine en relief qu'encadre l'inscription dont il a été parlé. J'en pris religieusement l'empreinte, elle fut plus tard traduite, et je sus à mon regret qu'elle n'avait point de rapport avec l'histoire de Say-Sock et de Mika.

Je voulus aussi connaître, non loin de Sysophôn, le petit mont Sang-Kebal afin d'y chercher l'autel élevé par le fils à la mémoire de la morte.

Le gouverneur de Mongkol-borey à qui je m'adressai tenta de m'en dissuader.

« Le lieu n'est plus fréquenté, les lianes, les broussailles l'ont totalement envahi, et » ajouta-t-il, voyant que je persistais, « un génie farouche, inconnu l'a choisi pour sa demeure et le garde.

« Il y a six mois à peine, un imprudent chercheur de nids d'abeilles s'étant risqué

aux abords, disparut. Après une attente de deux jours, le pays tout entier se mit à sa recherche. Nous le trouvâmes mort, le corps debout contre un arbre; le visage tuméfié, noir, ne laissait plus voir les yeux, la gorge était machurée, le buste, entouré de cercles bleuâtres comme s'il avait été lié à l'arbre avec d'énormes rotins, avait de l'écorce dans ses chairs.

« Sa famille, épouvantée, a quitté notre pays. »

Il fallut cependant que le pauvre fonctionnaire se décidât à m'y laisser aller ; il considérait cette course comme si dangereuse qu'il adjoignit son fils aux guides chargés de me conduire, et, recommanda à mon compagnon Biot d'emporter son fusil.

Biot, que j'ai eu pour premier collaborateur, était un chasseur d'une adresse remarquable, les indigènes le connaissaient vite dans les pays où nous passions. Dans ces régions de plaines qui entourent le grand Lac où le gibier pullule, il augmentait, tout en faisant sa besogne, notre ordinaire, celui de nos hommes et souvent celui du

village, de lièvres ou de plus grosses bêtes. On l'aimait pour sa douceur, sa simplicité, sa droiture, presque autant que je le chérissais moi-même. Il fut de la Mission trois ans. Il succomba plus tard à la morsure d'un singe. Je dirai ailleurs les services qu'il rendit et le bien que j'en pense [1].

Nous marchions donc tous trois, lui, moi et le fils du Gouverneur, solide garçon de vingt-cinq ans pénétré de l'importance de sa mission, précédés de deux guides, suivis d'un domestique porteur de ma boîte à insectes. Le sol de la colline, soulèvement calcaire, était par un ardent soleil de midi pénible à parcourir : c'étaient, des caillous roulant sous les pieds, des broussailles épineuses auxquelles on ne pouvait se raccrocher.

Parvenus au sommet, les guides, sans l'approcher, nous indiquèrent la ruine.

Il y avait là un écroulement de blocs de grès, taillés, sculptés avec cette perfection

1. Mission Pavie. *Exposé des Travaux de la Mission.* I.

qui vous laisse songeur devant tout reste d'art Khmer. La broussaille avait tout envahi, quelques frangipaniers grillés par le soleil étaient tout l'ornement avec leurs rares bouquets.

Nous étions silencieux, regardant, essoufflés par la montée, épongeant de nos mouchoirs la sueur ruisselant de nos fronts. Biot allongea le bras pour tâter quelque chose de luisant dans une cavité sombre, il eut un recul électrique : « J'ai touché un serpent. »

On le distinguait bien. Il dormait enroulé, pelotonné comme un chat, mieux, comme une panthère.

Ce n'était pas un boa, ce n'était pas un python, je ne le connaissais pas. Je regardai interrogateur notre compagnon indigène. Le calme l'avait abandonné, blême, suppliant, évitant de parler, il tirait nos vêtements cherchant à nous faire faire, sans bruit, retraite.

Les guides à dix pas en arrière semblaient épouvantés. Notre petit domestique s'était approché curieux de voir de près.

Biot arma son fusil, c'était un Lefaucheux.

« Cassez-le » dis-je « sans abîmer la tête ! »

Le coup partit. La bête manquée se dressa en sursaut, droite comme une barre, la tête à un mètre du sol, effrayée, furieusement menaçante, la gueule étonnamment ouverte.

Le fils du Gouverneur et les guides s'étaient rapprochés à la décharge, n'imaginant pas que le coup n'eût pas porté ; brusquement rejetés en arrière ils jetaient des cris désespérés, tentant de nous arracher à un danger dont ils se disaient responsables, nous criant le nom : « Pos-veck-pnom », du serpent, que nous entendions pour la première fois, comme s'il devait suffire à nous dire le péril et cassaient, affolés, des branches pour s'en faire des armes.

Biot, interdit d'avoir à bout portant été si peu heureux, arme son second coup pendant que la bête donne à sa tête le balancement précurseur de l'élan qui la jettera sur celui de nous deux qu'elle croira l'assaillant.

Je répétai : « n'abîmez pas la tête ».

Réaction étrange qui met subitement aux cœurs terrorisés la fureur de celui qui les

glace et brusquement succombe ! nos hommes entendant après le feu, la crosse du fusil tomber au repos sur le sol et l'ironique « voilà » de Biot se retournant vers eux, s'approchent timidement, voient le serpent mort, se jettent sur lui, et sans me donner le temps d'arrêter leur folie, le mettent en pièces à grands coup de bâtons.

Je pus tout juste sauver la tête pour notre Muséum [1].

On rapporta la dépouille au village. Le fils du Gouverneur et les guides racontaient leur exploit montrant à la foule le corps, long de sept coudées royales. C'était comme une délivrance, chacun était joyeux. De l'avis général le serpent fut reconnu pour l'auteur de la mort du pauvre chasseur d'abeilles.

Nous avions, chance rare, trouvé un des derniers Najas, ces mêmes serpents, autrefois objets du culte aujourd'hui légendaire.

Ma visite avait donc, pour seul résultat, détruit ce point de la croyance populaire d'après lequel la ruine était gardée.

1. Mission Pavie. *Recherches sur l'histoire naturelle.*

II

LES DOUZE JEUNES FILLES

J'entendis pour la première fois parler de l'histoire des « douze jeunes filles » en visitant le petit mont Bakeng, près d'Angkor la Grande. Le guide, en me montrant la citerne qui s'y trouve, me dit :

« Rothisen, le Bouddha notre Maître, est né là ; sa mère et ses onze tantes furent jetées dans ce puits après qu'on leur eut, à toutes, crevé les yeux. »

C'était là tout ce qu'il savait.

Plus tard, à l'entrée des Lacs, demandant l'explication des noms des villages de : Kompong-Hao (rivage des appels), Kompong-Leng (rivage de l'abandon) et de la montagne de Néang-Kangrey à côté, j'appris

que de même que la tradition cambodgienne attribue, ainsi qu'on le voit dans le roman de Roum-Say-Sock, le retrait, la disparition finale des eaux de la mer de cette partie du pays khmer à un soulèvement du sol entre les monts Dangreck et les monts Krevanh, de même elle donne à un affaissement, de date plus récente, la formation du Grand Lac.

Ce fait que ces idées sont en accord avec nos théories scientifiques a contribué à me faire choisir pour les conter ces deux premiers romans de préférence à plusieurs autres ayant aussi un intérêt très vif.

Néang-Kangrey, c'était le nom de l'héroïne du roman, le rivage des appels et celui de l'abandon, qui n'indiquent pas comme c'est l'habitude des points habités, sont les lieux où la jeune femme courant sur les traces de son mari, l'aperçut, et l'ayant appelé en vain, se voyant abandonnée, se coucha pour mourir au pied d'un arbre.

Un pauvre bûcheron père de douze filles, jumelles deux par deux, poussé par une affreuse misère, soumit à sa femme cette idée :

« Nous ne pouvons voir plus longtemps nos enfants souffrir avec nous les tortures de la faim; si j'allais les perdre dans les bois, les génies j'en sûr, écoutant nos prières, les prendraient sous leur garde. »

Et quelques jours après, la femme ayant cédé, il mena ses filles vers la forêt pour chercher du bois mort et les abandonna.

Conduites par Néang-Pou, la plus jeune, elles retrouvèrent leur route et revinrent à la case ; le père les perdit de nouveau.

Une reine de Yacks[1] les rencontra mourantes, leur montra son palais, leur offrit une asile.

Cette reine se nomme Santhoméa, elle est veuve et a une fille tout enfant.

1. Yack, Yacksas, Mythologie de l'Inde; race dont on a fait, dans les légendes, des monstres se nourrissant de chair humaine. Les ogres de nos contes de fées.

Elle ordonne qu'on s'empresse autour du troupeau humain qu'elle amène, veut qu'on y veille de près, se promettant de succulents repas après quelque temps de bons soins.

Au bout d'un séjour assez long pendant lequel elles ont grandi, sont devenues d'admirables jeunes filles, Santhoméa commande qu'on égorge l'aînée, et, pour se mettre en appétit, monte sur son éléphant et va se promener.

Un génie sous la forme d'un rat blanc creuse un trou sous la muraille du palais, prévient les douze sœurs du sort qui les attend et, au moment où la reine passe la grande porte, les fait fuir et leur indique un chemin sûr.

Santhoméa, à son retour, en proie à une furieuse colère, roue de coups ses gardes, et, lance, mais en vain, ses serviteurs à la poursuite des enfants du bûcheron.

Plus tard, elle apprend qu'un matin, les esclaves du roi d'Angkor, venant à la fontaine pour y puiser de l'eau, les ont vues endormies sur les branches d'un grand arbre, où, harassées de fatigue, elles ont passé la nuit : que le Roi, prévenu, épris de leur beauté, leur a ouvert toute grande la porte de son harem, qu'elles sont ses favorites.

La reine des Yacks confie son enfant à ses gens, prend la forme d'une éblouissante princesse et vient s'asseoir près de la même fontaine.

Elle est, comme les douze jeunes filles, conduite devant le prince, supplante sans peine les naïves favorites, et, obtient du monarque inconstant qu'elles seront descendues dans une citerne abandonnée.

A l'insu du roi, elle exige des gardes chargés d'exécuter l'ordre qu'avant de les descendre dans le caveau, on leur arrachera les yeux.

Puis, ne les perd pas de vue dans le tombeau où elles vivent.

Toutes y sont entrées enceintes.

Santhoméa veille à ce qu'on ne leur donne qu'une nourriture insuffisante ; elle les en prive même totalement pendant la période des couches, et, les malheureuses dévorent, à mesure qu'ils naissent, les enfants les unes des autres.

Seule Néang-Pou, la plus jeune, parvient à sauver le sien ; elle déclare qu'il est venu au monde mort et présente comme preuve, à ses sœurs affamées, des restes en putréfaction qu'elle avait mis de côté.

Soit par ruse, soit par oubli des bourreaux, Néang-Pou a conservé son œil droit : elle rend

mille services aux aveugles; aussi, lorsqu'un peu de subsistance arrive, Santhoméa se croyant sans doute débarrassée des enfants, toutes au comble de la joie, se privent pour élever l'enfant, dont leur sœur leur fait connaître l'existence.

Elles le nomment Rothisen. Adolescent, il parvient à sortir à volonté du caveau et y rentre sans être vu.

En jouant avec les autres enfants, il gagne ce qu'il faut pour acquérir un superbe coq de combat qui, toujours vainqueur, donne à son maître par ses succès, le moyen de revenir, le soir, courbé sous les provisions.

Depuis longtemps déjà, l'abondance est dans l'abominable prison, quand un jour Santhoméa attirée à sa fenêtre par le bruit que fait la foule autour d'un combat de coqs, examine Rothisen, et, lui trouvant une ressemblance qu'elle ne peut pas s'expliquer, le fait suivre, puis le lendemain appeler à son palais.

Elle a, lui dit-elle, un écrit important pour une région lointaine et le choisit pour courrier. Si le résultat montre son intelligence, sa fortune sera grande.

On le couvre d'habits princiers; il part à cheval et seul.

Un jour, harrassé, Rothisen dort sous un arbre; un ermite passe, s'approche, prend au cou du cheval le tube de bambou dans lequel se trouve la lettre, enlève le sceau et lit l'écrit.

Adressé par la reine des Yacks à sa fille, il ne contient que ces mots :

« Sitôt ce jeune homme arrivé, fais-le tuer. »

Le solitaire déchire la missive et la remplace par celle-ci :

« Sitôt ce prince arrivé, épouse-le. »

Et replaçant habilement le sceau, il continue son chemin.

Néang-Kang-Rey, gardée par les Yacks dans le palais de sa mère, est une adorable enfant à l'étroit dans ses jardins.

Elle éprouva un grand trouble le matin où le bruit fait par Rothisen à la porte dont on refusait l'entrée, l'amena en face de lui.

Celui-ci de son côté, à sa vue, se sent tout interdit; descendant de cheval, il salue, met l'écrit sur le plateau qu'on présente, et, suit vers la grande salle son incomparable guide.

Assis en face l'un de l'autre, très émus, ils attendent le contenu de la lettre que, devant tous, un vieux serviteur va lire.

La lecture est à peine faite qu'un tumulte

joyeux éclate; en un instant, à l'exemple de la jeune fille, le palais tout entier est aux pieds du nouveau maître.

Les longues cérémonies terminées, le gracieux couple s'échappe, disparaît sous les grands arbres : Néang-Kang-Rey veut montrer à son mari ses jardins immenses, leurs pièces d'eau, les édifices sans nombre dont ils sont tout parsemés.

Leur promenade va s'achever lorsque la compagne de Rothisen s'arrête indécise, très inquiète, devant la porte close d'une petite case isolée.

« La dernière fois que ma mère est venue ici me voir, elle m'a dit : « S'il t'arrive de révéler « le secret enseveli sous ce toit, le malheur et « la mort seront sur nous. »

La clef tremble dans sa main; Rothisen la rassure :

« N'ouvre pas, contente-toi de me dire ce que cache la maison. Si j'avais été ici, lorsque ta mère t'a quittée, elle m'en eût, bien sûrement, aussi confiée la garde. »

Elle se rapproche de lui :

« Sur une table, dans un vase d'argent doré, les yeux de douze jeunes femmes sont pêle-

mêle; un flacon, à côté, contient le remède pour les faire revivre et les remettre à leurs places.

« Entre le vase et le flacon, le bâton magique de ma mère sépare les yeux du remède. »

Le visage de Rothisen subitement s'inonde de larmes.

« Qu'as-tu, maître », lui dit-elle, « aurais-je donc dû me taire? »

Surmontant son émotion, il l'entraîne.

Et, le soir, en mangant, l'enivre, l'endort, s'empare de la clé, puis des yeux, du remède et du bâton, et, s'enfuit après avoir déposé un baiser sur le front de l'innocente fille de la reine Santhoméa.

A son réveil, Néang-Kang-Rey, monte à cheval et suivie d'une foule de serviteurs, court sur les pas de son mari.

Celui-ci, dès le début de sa fuite, a rencontré l'ermite qui, une fois à son insu, s'est intéressé à lui.

« Marche à ton but, » fait le solitaire, « si ta femme vient à te joindre, souviens-toi que le bâton de Santhoméa permet de franchir l'espace. Si tu crois utile d'arrêter toute poursuite, jette sur le sol le petit rameau que voici. »

La jeune femme fit une telle diligence qu'elle ne tarda pas à atteindre Rothisen.

Lui, l'apercevant, saisit le bâton de la main droite, lance son cheval dans l'air, puis l'arrête, se retourne et dit un dernier adieu à celle qu'il veut oublier.

Néang-Kang-Rey le supplie de l'emmener; s'il refuse, elle marchera sur sa trace.

Rothisen, sans répondre, reprend sa course et, les yeux humides, le cœur brisé, laisse tomber sur la terre le petit rameau de l'ermite.

Au même moment, jusqu'aux pieds de la jeune femme, le sol s'affaisse sur une immense étendue; en un instant l'eau d'innombrables rivières fait un lac du bassin ainsi créé.

Rothisen arrive au palais du roi son père, se fait connaître, démasque la reine des Yacks, lui rend sa forme première, grâce au bâton magique, et la tue.

Puis il court rendre la vue aux douze sœurs et les ramène triomphantes au harem où elles retrouvent la faveur d'autrefois.

Les instances du roi pour garder son fils unique furent inutiles : il quitta tout pour se faire religieux.

Tant qu'elle aperçut son mari, Néang-Kang-Rey l'appela du bord du lac : lorsqu'il eût complètement disparu à l'horizon, elle renvoya ses serviteurs et se coucha pour mourir sur la rive, au pied d'un arbre.

HISTOIRE DE ROTHISEN

J'ai écrit l'histoire qui précède telle que je la reçus alors. Quand, plusieurs années après, je parvins à Luang-Prabang, je ne fus pas peu surpris d'apprendre que les collines, sur la rive droite du fleuve, devant la ville, portaient les noms de Rothisen et de Néang-Kangrey, en souvenir d'un passé presque ignoré. Comme je laissais voir le plaisir éprouvé à entendre ces noms familiers, le prince laotien qui m'accompagnait me dit :

« Je viendrai tantôt quand le soleil baissera vous prendre pour une promenade aux jardins de Néang Moeri [1], la mère de Néang-Kangrey. Ce sont les plus fertiles du pays. Les Durions, ces fruits vraiment divins, mûrissaient seulement là ; le sol des jardins recevait comme engrais les entrailles des humains que dévorait la Reine des Yacks. »

Il me raconta le soir quand j'allai sous les

1. Santhoméa dans le texte cambodgien.

ombrages m'asseoir au bord de la plus grande des pièces d'eau embellissant les jardins, comment dans une existence suivante, Rothisen, récompensé par le ciel de sa piété filiale et de sa courageuse abnégation, retrouva Néang-Kangrey, née dans un grand royaume, fille d'un Roi très puissant.

La manière charmante dont cette exquise petite histoire me fut dite vaut que j'essaie de la rapporter.

« Je ne vous dirai pas le roman tout entier », conta-t-il, « mais un simple épisode montrant comment se réalisa, pour une vie entière l'union si tristement rompue des deux jeunes époux dont l'histoire vous charma.

« Nous ne doutons pas, dans tous nos pays laotiens, qu'elle est bien véridique, vous l'entendrez partout, au Nord, au Sud, au Cambodge et au Siam, et, dans nos vieilles chroniques vous verrez ces noms cités tout au début, pour que leur souvenir par le peuple soit gardé.

Le prince Rothisen sous un nom différent, dans une nouvelle vie, instruit de toutes choses, marchait pour trouver le bonheur.

Heureux quand il pouvait se rendre utile, dédaigneux des séductions des plaisirs passagers, il plaisait à tous ceux qui l'approchaient par la douceur de son regard, miroir de l'âme, par sa bonté naturelle, sa simplicité, enfin par ces mille dons du ciel qui font, aux êtres prédestinés à rendre les peuples meilleurs, comme une invisible auréole d'aimant appelant tous les cœurs.

Il était arrêté au bord d'un ruisseau à l'onde transparente et cherchait à cueillir une feuille de lotus pour en faire une tasse et se désaltérer.

Vint une jeune esclave, une cruche sur les bras.

« Charmante enfant, permettrez-vous que je boive? Où portez-vous cette eau? »

Elle puisa au ruisseau et lui tendit le vase.

« Je viens remplir ma cruche pour baigner ma maîtresse, la fille cadette du Roi, Princesse incomparable que tout le peuple chérit, qu'adorent ceux qui l'approchent. »

Ayant bu, Rothisen remercia.

La jeune servante, versant l'eau sur la tête de sa maîtresse disait :

« Quand j'ai puisé cette eau, un Prince étranger, la perfection humaine, arrêté sur le bord, m'a demandé à boire, il s'est abreuvé à ma cruche, je n'avais jamais vu un regard aussi doux! »

Et tandis qu'elle parlait, l'eau coulait sur le corps, et, la jeunesse Princesse sentit dans ses cheveux un tout petit objet; elle le prit, et voyant que c'était une bague, la cacha dans sa main, puis dit :

« Retourne remplir ta cruche, vois si le Prince est encore sur le bord, dis-moi ce qu'il y fait? »

Et pendant que l'esclave allait vers Rothisen, la princesse pensait :

« Ce bijou sans pareil est sûrement la bague du jeune Prince, je saurai, par ce que va me dire ma suivante, si c'est un audacieux qui l'a volontairement glissée dans la cruche, ou, si par le vœu du ciel, tandis qu'il soutenait de sa main le vase et buvait, elle est tombée de son doigt pour venir vers le mien m'annoncer le fiancé que Pra-En [1] me destine.

1. Indra.

« J'ai », dit la jeune fille, à son retour, « trouvé le Prince, en larmes, cherchant dans l'herbe une bague précieuse entre toutes pour lui, don de sa mère exauçant tous les souhaits ; il m'a prié de revenir l'aider à la trouver. »

La Princesse pensait en l'entendant :

Si c'était un audacieux, il eût simplement attendu l'effet d'une ruse grossière : je vois, au contraire, la volonté du ciel dans ce qui, là, arrive, et crois devoir aider à son accomplissement; je sens d'ailleurs mon être tout entier sous une impression non encore éprouvée :

« Va vers le jeune Prince et dis-lui ces seuls mots :

« Ne cherchez plus, Seigneur, la bague que vous perdîtes; vous l'aurez retrouvée quand le puissant Roi, maître de ce pays, vous aura accordé la main de sa fille, la Princesse Kéo-Fa. Faites donc le nécessaire et taisez à tous ma rencontre et mes paroles. »

Le Roi, quoiqu'elle fût en âge de choisir un époux, ne pouvait se résoudre à accorder la main de sa jeune fille à aucun des prétendants sans nombre qui s'étaient présentés. Pour les décourager il leur posait des questions impossibles à résoudre ou bien leur demandait l'ac-

complissement d'actions point ordinaires. Aussi bien, la Princesse n'avait montré penchant pour nul d'entre eux.

Lorsque Rothisen parut devant la Cour, eut exposé au Roi le but de sa démarche, le regard animé d'une absolue confiance, séduisant par les charmes que le courage, la volonté, le cœur mettaient sur son mâle visage, en toute sa personne, chacun parmi les Grands, parmi les Princes, se dit : « Voici enfin celui que nous souhaitons. »

Et le Roi pensa : « Je n'ai pas encore vu un pareil jeune homme, sûrement il plaira de suite à mon enfant. Ne le lui laissons donc pas voir dès à présent, et, soumettons-le à une épreuve qui éloigne encore la séparation que tout mon cœur redoute. »

Alors il demanda qu'on apportât un grand panier de riz et dit à Rothisen :

« Tous ces grains sont marqués d'un signe que tu peux voir, ils sont comptés ; en ta présence ils vont être jetés par les jardins, par les champs, par les bois d'alentour, si, sans qu'il en manque un, tu les rapportes ici demain, je reconnaîtrai que ta demande vaut qu'elle soit examinée. »

Et ainsi il fut fait.

Rothisen, emportant le panier vide, retourna au bord du ruisseau, là, s'étant agenouillé :

« O vous tous les oiseaux, les insectes de l'air, les fourmis de la terre, ne mangez pas les petits grains de riz qui viennent de pleuvoir sur le sol, secondez l'amour qui me gagne, ne mettez pas obstacle au plus cher de mes vœux.

« O vous les Génies protecteurs du pays, si vous croyez que mon union à la Princesse pour qui je suis soumis à cette difficile épreuve doive être de quelque bien pour les peuples, faites que les êtres animés que j'invoque, entendent ma prière.

« Et toi, puissant Pra-En, si la belle Kéo-Fa est ma compagne des existences passées, si tu me la destines, inspire-moi pour que je réussisse et qu'il me soit donné de réparer, en cette vie, les torts que j'ai pu avoir envers elle autrefois. »

Tandis qu'il parlait, des gazouillements joyeux éclatèrent dans les branches, il était entendu; les oiseaux de toutes sortes apportaient au panier les grains de riz dispersés sur le sol.

Rothisen les caressa doucement en leur disant merci.

Étonné devant le résultat, le Roi le lende-

main fit porter le panier jusqu'au bord du Grand fleuve, les grains y furent jetés à la volée, il dit ensuite à Rhotisen :

« Je les voudrais demain. »

Comme les oiseaux, les poissons servirent le protégé du Ciel.

Mais quand le compte fut fait, le Souverain dit :

« Il manque un grain de riz, retourne le chercher. »

Assis sur le rivage, Rothisen appela les poissons :

« Se peut-il, mes amis, qu'un grain soit égaré? Veuillez l'aller trouver dans les sables ou les vases, partout où il peut être, même au corps d'un des êtres peuplant ces eaux fougueuses qui n'ayant pas entendu ma prière aurait pu, par hasard, s'en nourrir. Je ne saurais croire qu'un méchant l'ait voulu dérober et le garde. Le bonheur de ma vie tient à ce petit grain. Soyez compatissants, faites que je sois heureux. »

Tous les poissons se regardaient surpris, quand l'un d'eux caché derrière les autres s'approcha :

« Je demande le pardon car je suis le cou-

pable, voici le dernier grain, je l'avais pris croyant que le larcin passerait inaperçu. »

Rothisen lui donna, du bout du petit doigt, un coup sur le museau.

Subitement celui-ci se courba chez tous ceux de l'espèce.

A ce poisson mauvais envers le Saint qui plus tard devait devenir notre Maître, on donna le nom de « nez courbé ».

Combien de siècles se sont écoulés depuis ce jour où Rothisen frappa le poisson !

Son pardon, le « nez courbé » ne l'a pas encore obtenu !

Cependant chaque année sa race tout entière, quand viennent les pluies indice de la crue, se donne rendez-vous à Kierioul-Kianva, près de Pnom-Penh dans notre Grand-Fleuve, pour aller en masse, vers le temple d'Angkor, saluer la statue du puissant Bouddha et y demander l'oubli de l'offense.

Mais au même endroit viennent se réunir ponr l'empêcher d'atteindre le but, les hommes du pays : Khmers, Youns, Chinois, jusqu'aux Kiams qui, musulmans, ne suivent pas les lois du très saint Pra-Put. Tous se liguent si bien pour barrer le Fleuve avec leurs filets que pas un poisson n'arrive à Angkor. Ils ont beau

choisir un jour favorable, fondre brusquement en une seule colonne pour franchir l'obstacle, efforts inutiles! Huit jours à l'avance ils sont attendus, tous sont capturés. La population rit de leur malheur, ils servent à nourrir le Cambodge entier.

Rothisen portant le dernier grain de riz au grand Souverain, s'excusa avec tant de grâce de l'avoir trop longtemps cherché, que le Roi charmé lui parla ainsi :

« Je ne desire plus, Prince aimé du ciel, que de te voir reconnaître entre une foule d'autres, le petit doigt, de la main, de celle-là que tu me demandes.

« Pour cela, demain, avant le repas, toutes les jeunes filles des Princes et des Grands, toutes celles vivant au Palais passeront ce doigt par des petits trous perçant la cloison de la grande salle ; tu seras conduit devant toute la file des doigts allongés, si en le prenant, tu indiques celui de ma chère enfant, le repas sera celui des fiançailles, elle sera à toi, mon royaume aussi, car afin d'avoir toujours près de moi ma fille adorée, je te garderai, t'offrant ma couronne et toutes mes richesses. »

Rothisen, tremblant, la prière au cœur, sans paroles aux lèvres, passait devant les petits doigts, jolis, effilés plus les uns que les autres ; il y en avait des cents et des cents.

Bientôt il s'arrête devant l'un d'entre eux. Il a aperçu entre ongles et chair, un grain de millet. Vite il s'agenouille, le presse et l'embrasse ; à ce même moment la cloison s'entr'ouvre, Rothisen se voit devant sa fiancée, reconnaît sa bague perdue, et, pendant qu'heureux doucement il pleure, se sent relevé par le roi lui-même au bruit harmonieux d'une musique céleste, aux acclamations de la Cour en fête.





III

NÉANG KAKEY

Ainsi que pour les romans de « Roum-Say-Sock » et des « Douze jeunes filles » j'ai résumé celui de « Néang Kakey » après l'audition du récit.

Dans cette petite histoire, très connue au Cambodge, au Laos et au Siam, est mis en scène un personnage de la mythologie indoue, le Krouth, ou Garouda, l'oiseau céleste qui n'a pas de rôle dans les contes précédents.

Lorsque j'en rédigeai le court exposé, j'étais à l'époque où j'allais trouver dans la traduction des chroniques laotiennes une occupation qui me prendrait, toutes entières, mes heures libres.

Je n'eus pas dans la suite l'occasion de me faire conter le roman en détail pour le présenter sous une forme plus complète.

« Néang Kakey » termina une étude dans laquelle, comme dans celles qui la suivent, je retrouve une vie d'activité et d'entraînement semée d'inoubliables épisodes, au milieu de populations, sympathiques à l'extrême, à qui j'ai l'ardent désir d'intéresser tous ceux qui me liront.

Recommençant une nouvelle existence, le Praputisat naquit d'une princesse Krouth, devint un roi puissant.

Il avait un palais admirable, des jardins merveilleux. La nature dans son pays était extraordinairement belle : forêts, montagnes, mers y étaient sans pareilles.

Il se transformait à son gré, on le voyait avec le visage d'un génie, sous la forme d'un prince, etc.

Aucun Krouth ne l'égalait.

Il se nourrissait des fruits des forêts.

Pour se distraire il descendait chaque semaine sur terre, au pays du roi Promatat.

Prenant le corps d'un homme du peuple et le nom de Méas-Nop, il touchait le sol près d'un figuier et se promenait dans les environs du palais.

Le roi le rencontrant un jour l'invita à jouer aux échecs. Comme il était très habile, il lui plut : il ne manqua pas dès lors de venir voir le prince à chaque voyage.

En jouant un jour, il aperçut Néang-Kakey,

l'épouse favorite de son ami; dans son cœur il se dit :

« Comment un être aussi adorable peut-il exister sur la terre, il n'en est certainement pas un seul dans les régions célestes qui lui soit comparable. » Et le voilà éperdûment amoureux.

En le voyant, Néang-Kakey éprouve pour lui un sentiment pareil, elle désire même fuir le palais pour le suivre.

Ayant joué jusqu'au soir, Méas-Nop se rend au figuier, y prend son vol, puis revient près de la demeure du roi.

Dans les jardins, Kakey se promène espérant son retour.

Pour dissimuler l'enlèvement le Krouth soulève la tempête : il prend alors Kakey dans ses bras et l'emporte par l'air, au-dessus des montagnes, des sept mers et des plaines immenses séparant sa région de ce pays qu'ils quittent.

On ne s'aperçoit pas tout d'abord de la disparition de Kakey, mais l'orage apaisé, la nuit venue, les recherches ne laissant pas d'espoir, ses compagnes qui toutes l'aiment à cause de son caractère doux et aimable et malgré sa

beauté, viennent en pleurs, aux pieds du roi, dire leur douleur.

Arrivé dans son royaume, le Krouth montre à sa maîtresse ses jardins, son palais, les eaux : tout lui paraît prodigieux.

Il lui dit : « Oublie le passé, tu jouiras ici d'un bonheur sans mélange ».

Le roi Promatat songe que peut-être Kakey a été enlevée par le Méas-Nop, il confie sa pensée à son ami le Yack Kotonn [1].

« Attendez au septième jour, lui dit celui-ci, lorsque le Krouth vous quittera, je me transformerai en puceron, je m'introduirai sous ses ailes, je serai transporté dans sa demeure, j'en reviendrai avec lui, je vous dirai ce que j'aurai vu ».

Le Krouth et sa compagne se promènent du matin jusqu'au soir, cueillant sur les montagnes, dans les bois, les fruits aux arbres, se baignant dans les fleuves, Kakey oublie tout.

Pour écarter les soupçons, le ravisseur, le septième jour venu, va faire sur la terre sa visite ordinaire. Il dit adieu à la jeune femme, ferme jalousement les portes et disparaît dans l'air.

1. Yack personnage mythologique.

Près du figuier il prend le corps du Méas-Nop et se rend au palais où le roi l'accueille avec l'empressement habituel.

Pendant qu'ils jouent, le Yack vient s'asseoir près d'eux, et, quand ils se quittent, se rend invisible et suit le Méas-Nop à l'arbre.

Au moment où celui-ci redevient Krouth, Kotonn se transforme en un imperceptible insecte, bondit sur son aile et franchit avec lui l'espace.

Bientôt il voit Kakey ; satisfait il se cache.

A peine de retour, le roi Krouth s'éloigne, il va dans la forêt, cueillir jusqu'à la nuit des fruits pour sa compagne.

Kotonn alors paraît, s'approche de Kakey, il dit qu'il vient pour la distraire, puis, qu'il l'aime, et, chaque fois que le Krouth s'absente, ils sont dans les bras l'un de l'autre.

La semaine finie, le Krouth ramène, sans le savoir, le Yack au pays de Promatat.

Quand le roi aperçoit Méas-Nop, il fait préparer les échecs. Déjà ils jouent. Kotonn entre, prend une guitare, s'assied et chante.

« Le palais du Krouth est véritablement le plus agréable des séjours ; cette Kakey est incomparable, son corps exhale un parfum plus pénétrant que celui des fleurs. J'ai passé

sept jours seul avec elle, vivant de son amour; la nuit elle reposait auprès du Krouth, je suis encore tout imprégné de son exquise odeur. »

Tandis qu'il chante, le cœur du Krouth s'emplit de honte et de colère.

Il se lève aussitôt, regagne sa demeure, dit à Kakey : « Ton cœur est abominable, je te ramène chez ton maître. »

Sourd à ses prières, insensible à ses larmes, il repart, la dépose à la porte du palais, disparaît pour toujours.

Cette femme qui a eu plusieurs amants, le roi Promotat ne l'aime plus.

Des gardes la lui amènent.

Tremblante, elle tombe agenouillée, en larmes, devant lui.

En proie à la colère, le roi veut qu'elle périsse. Il ordonne qu'on l'expose et l'abandonne, en mer, au gré des flots sur un radeau déjà tout préparé.

Kakey ne veut pas mourir; elle pleure, gémit, supplie, se traîne aux pieds du maître, implore sa pitié.

Mais lui, reproche aux gardes leur lenteur à obéir, il commande qu'ils l'attachent et qu'ils l'entraînent aussitôt.

Ceux-ci alors la lient, et la conduisent au rivage.

Ils l'aident à monter sur le radeau, qu'ils lancent dans le courant.

Gémissant sur son sort, Kakey est emportée au large par la marée.

Lorsqu'au milieu des flots, elle aperçoit les monstres des abîmes, elle est saisie d'épouvante et s'évanouit; le radeau chavire et elle est engloutie.



IV

MÉA YEUNG

Le maître Saint-Saens, promettant de revenir, venait de quitter le petit salon de l'hôtel de Saxe où il avait attentivement écouté les jeunes Cambodgiens s'unir sur les instruments khmers pour qu'il appréciât ce que leur musique a, pour eux, de délicat et de séduisant : berceuses, mélodies et accompagnement de scènes théâtrales. Sensible à l'impression que leurs accords leur causait à eux-mêmes, il avait été touché de lire dans leurs regards combien ils souhaitaient de la lui faire partager. Captivé par leurs languissantes mélopées il avait accepté d'un jeune musicien, Combaluzier, frère d'un compagnon de mission

que la mort venait de m'enlever, qu'il lui notât ces airs qu'il songeait à mettre en lumière dans quelque composition originale, où, je l'espérais, les populations de notre empire d'Asie seraient rendues plus sympathiques encore par le chant, poétisé par lui, de l'une de ces ballades, de ces légendes, ou de ces épopées, qui les émeuvent sans cesse.

Revenu de le reconduire, je me demandais déjà quel thème serait digne d'être le sujet du chef-d'œuvre auquel je rêvais de le voir donner le jour. Les treize jeunes gens m'avaient attendu anxieux de connaître si les compliments du maître étaient vraiment l'expression de son cœur, ou les éloges polis de l'homme d'éducation raffinée, et quand je leur eus dit sa pensée et mon espoir, leur joie éclata bruyamment.

Je connaissais plusieurs pièces cambodgiennes dont le développement dramatique régulier était susceptible de se prêter aux exigences de notre scène de théâtre. J'avais traduit « Vorvong et Saurivong », « Réachkol » ; « Les douze jeunes filles », et « Néang-Kakey » ; je le leur rappelai en leur

demandant s'ils ne savaient pas quelque autre légende propre à séduire davantage l'illustre compositeur, et à contribuer par le charme du récit au succès près du public.

Je les entends encore me répondre que sûrement rien n'est mieux dans ce qu'ils savent, mais que pour me plaire, ils vont se consulter puis me dire l'histoire la plus curieuse qu'ils trouveront, à joindre à celles dans lesquelles le choix pourrait se faire, et comme je m'asseyais, la discussion commença.

Étaient là, parmi les autres, rieurs entre tous, et empressés à citer les titres de manuscrits lus dans les bonzeries, ou de contes entendus aux veillées dans les cases, Khett, Douith, Chann et Takiâte, aujourd'hui disparus tous les quatre.

Khett, désespéré de se voir empêché, par une maladie grave de suivre ses camarades avec moi au Laos, s'est, sur le bateau à vapeur qui, du Tonkin, le ramenait au pays, frappé au cœur et précipité dans les eaux du grand fleuve du Cambodge.

Douith et Takiâte, emportés par la fièvre sont morts, l'un aux frontières de la Birmanie, l'autre à celles de la Chine.

Chann, le corps troué de balles siamoises a succombé aux suites de ses blessures.

Les gros instruments de musique, laissés çà et là, encombraient l'appartement, quelques cordes vibraient encore sous les ongles de cuivre, Khett parlait en agitant le morceau de bambou, acheté rue de la Paix, dont il avait fait une flûte excellente, Douith, le plus jeune tentait d'obtenir le silence avec le timbre qui lui servait à marquer la cadence dans le petit orchestre dont Takiâte était chef.

O ce petit hôtel de la vieille rue Jacob, où Ballay et de Brazza se trouvaient dans le même temps que nous, que de souvenirs il évoque en moi! J'y étais descendu avec ma petite troupe sur l'avis du Dr Maurel, un ami d'Indo-Chine. Il fut ainsi le premier domicile de l'école cambodgienne, et nous y reçûmes les visites de tous les bons amis des Khmers qui prenaient intérêt au

début de sa marche; Le Myre de Vilers, Harmand, de Lanessan, Pierre...

Tandis que se discutaient sous mes yeux le mérite et l'intérêt de divers contes, le nom de l'un d'eux, « Méa Yeung », qui réunissait en partie les suffrages, attira mon attention. Je me souvins d'en posséder le manuscrit orné de dessins, copié deux ans auparavant à Teuchtio, au Nord de Battambang. Je mis de suite tout le monde d'accord en demandant l'histoire de Méa Yeung.

On entoura Takiâte, réputé dans le groupe, pour son genre séduisant de langage. Il voulut le cahier original, disant : « Je vous montrerai les gravures à mesure qu'il le faudra, et je m'aiderai du texte si je m'embrouille ».

Autrefois, dans un pays lointain il y avait un roi nommé Promtot, illustre entre tous, son épouse préférée était d'une incomparable beauté, elle était assistée par de ravissantes jeunes filles, l'armée était innombrable, les chefs, les prêtres, les astrologues, et les devins, étaient du plus grand mérite, grâce à la puissance du souverain la paix régnait partout, et le peuple était heureux.

Sous le règne de ce bon prince, il y eut un homme qui fut comblé de ses bienfaits.

C'était un pauvre miséreux, sa femme jolie, mais avide et sans soins, n'avait pas l'estime de ses voisins.

Un jour ils allèrent à la pêche. Dans leur panier tout troué, le poisson ne se prenait pas.

Le maître d'un navire près duquel ils étaient, les regardait, sa femme lui dit : « Ces pauvres gens perdent leur temps avec leur engin défoncé ! »

Il répondit brusquement : « Va à la place de la femme, et je la prendrai pour épouse. »

« Eh bien, si tu ne crains pas de te déshonorer,

si je ne te conviens pas, je te quitterai et irai la remplacer ! »

Aussitôt le nautonnier fait signe au pêcheur : « Venez, nous causerons ? »

Le pauvre homme approche craintivement avec sa femme.

« Voulez-vous que nous changions d'épouse, je vous donne la mienne et je prends la vôtre ? »

Le pêcheur interdit ne répond d'abord pas, puis pressé par le maître du bateau : « Je ne puis m'opposer à votre volonté je ne suis qu'un pauvre gueux ! »

Le marin se réjouit, il s'adresse à la femme au panier défoncé : « Eh, ma chère, qu'en pensez-vous ? »

Celle-ci envie sa richesse, elle répond : « A la fortune du sort ? »

En l'entendant, l'épouse du marin descend du navire, n'emportant que le vêtement qui la couvre.

Elle s'approche du pêcheur, prend le panier, le nettoie avec soin, disant : « Avez-vous des parents, des alliés, des amis ? Avez-vous des enfants, des neveux, dites-le moi ? »

« Je n'ai personne, je ne suis qu'un malheureux sans famille ! »

Émue de pitié, elle se joint à lui pour l'aider, sans se soucier de sa pauvreté.

Bientôt dans la maison du miséreux tout change, et ses voisins se demandent où il a bien pu trouver une pareille épouse.

Celle-ci lui indique les bois de la forêt que les maîtres de navires lui paieront le plus cher; il en fait provision, les vend et arrive peu à peu à l'aisance.

Puis, comme il est excellent coureur, elle l'amène à obtenir d'entrer dans le service royal.

En ce temps, le prince décida une grande chasse.

Notre homme prévient sa femme et lui demande des provisions pour suivre le souverain.

Elle s'ingénie à lui préparer une nourriture excellente, et lui dit : « Le roi s'écartera peut-être de sa cour, attachez-vous constamment à ses pas. »

Parvenu à la forêt d'Embopéan, le roi entraîné par son ardeur poursuit le gibier sans se soucier de ceux qui l'accompagnent. Lorsque la grande chaleur du jour arrive, il s'arrête sous un figuier, descend de cheval et attend qu'on vienne le servir. Mais un seul homme l'a suivi. Il le voit timidement arrêté à distance

respectueuse ; il l'appelle : Méa Yeung (notre oncle), l'invite à s'approcher et lui dit :

« Le jour s'avance, mes serviteurs sont dispersés, je ne sais s'ils me retrouveront, et cependant, je meurs de faim et de soif ! »

Méa Yeung se prosterne :

« J'ai bien du riz, mais quel riz ! le roi ne pourra y goûter ! »

— « Bon ou mauvais, sers-le-moi ? »

— « J'ai bien aussi de l'eau, mais je n'ose l'offrir ? »

« Donne vite ? »

Méa Yeung s'empresse de présenter le riz, les aliments, et l'eau.

Le tout était aussi délicat que les mets des cuisines royales !

Le roi s'exclame : « Oh tout ceci est succulent, ton épouse est vraiment habile, où trouverait-on quelque chose de meilleur ? »

Il boit de l'eau, elle était parfumée et délicieuse.

« Ta femme mérite des louanges car elle prépare de bonnes choses à son mari ! Je prendrais, maintenant, volontiers de l'arec et du bétel ? »

Méa Yeung les lui sert. Rien ne manque, cardamome, cire pour les lèvres, etc.

Le roi dit encore : « Je te sais vraiment gré,

de retour au palais, je t'élèverai aux honneurs ! »
Et il s'endort sous le figuier.

Or cet arbre était la retraite préférée du plus redoutable génie de la forêt.

Blessé de ce que le prince lui manque ainsi d'égards, celui-ci assemble les génies voisins : il leur dit : « Écrasons, en brisant sur lui les branches de mon figuier, ce roi profane qui sans m'avoir salué ou prié, s'installe ainsi sous son ombrage ! S'il échappe nous ébranlerons son palais et l'ensevelirons sous les décombres ! Si un génie plus puissant le protège de nouveau, sous la forme d'un naga terrible, je m'introduirai la nuit près de sa couche et le ferai périr ! »

Tous les génies approuvent, ils se mettent à l'œuvre, et déjà les branches énormes craquent.

Mais Méa Yeung a entendu ; le roi réveillé par lui, saute sur son coursier, rentre en hâte au palais, prévient la reine, la cour et tous les chefs.

Il sort à peine de l'enceinte pour fuir, que les murailles s'écroulent ! Alors il dit à son sauveur de le rejoindre dès le soir pour veiller sur lui, et va habiter une autre de ses demeures.

Méa Yeung court à sa maison, raconte à sa femme, la chasse, l'isolement du roi, le repas

trouvé excellent, et les éloges pour elle, la colère du génie et la catastrophe. Puis il mange rapidement, s'arme d'un sabre, va au palais, et, au pied de la couche où le roi repose à côté de la reine, il se tient immobile, attentif.

Tous les chefs et gardes sont debout pour assurer la sécurité de leur prince. Mais voici qu'au milieu de la nuit, accablés par les fatigues du jour, ils s'endorment profondément.

Alors un serpent formidable apparaît, il se dresse, il s'avance, effrayant.

Méa Yeung, s'élance, d'un violent coup de sabre il lui abat la tête, puis il tranche le corps en morceaux, et les pousse sous le lit.

Le sang a rejailli de tous côtés, jusque sur la poitrine et la gorge de la reine endormie.

Méa Yeung se dit : « Le reptile est mort, mais le corps de la reine est sali de son sang ! que faire ? L'essuyer avec la main, serait inconvenant, il n'y a que mes lèvres qui puissent l'approcher ! »

Il se penche. De sa langue il enlève les souillures.

La reine s'éveille, jette un grand cri d'effroi : « Méa Yeung attente à ma personne, j'ai senti sur ma gorge le contact de ses lèvres ! »

Le roi sursaute, il bondit de fureur. Il

ordonne aux soldats, aux bourreaux de saisir Méa Yeung, et de l'aller sur-le-champ mettre à mort.

Au milieu de la nuit les bourreaux conduisent leur prisonnier vers la porte du Sud et demandent qu'on ouvre.

Le gardien s'étonne. Une exécution la nuit est contraire aux usages et aux lois anciennes.

« Le roi a ordonné, que faire, sinon obéir? »

— « Écoutez ceci :

« Une femme avait un enfant, elle élevait aussi une belette à laquelle elle était fort attachée. Un jour, se rendant au marché, elle dépose l'enfant dans son hamac à la garde de la belette. Survient un affreux serpent qui tente de mordre l'enfant. La belette se jette sur lui et le tue. La mère arrive, elle voit la belette venir à elle couverte de sang, elle croit qu'elle a égorgé son enfant, elle l'assomme. Allant ensuite vers le hamac elle trouve l'enfant sain et sauf, et le serpent mort à côté de lui. Elle comprend trop tard sa faute et se désole en vain. »

« Pour moi, » ajoute le gardien : « je ne puis manquer à la loi, je n'ouvre pas, allez à une porte ! »

Les bourreaux vont à la porte Est.

Le gardien refuse aussi d'ouvrir et raconte :

« Un homme riche nourrissait des chiens très fidèles. Une nuit, des voleurs enlèvent ses trésors. Les chiens les poursuivent jusque dans leur repaire et les étranglent. Le matin le maître trouve ses richesses pillées. « Comment, s'écrie-t-il, je nourris des chiens et ils me laissent voler ! qu'on les tue sur-le-champ ! » Bientôt les cadavres des voleurs entrent en putréfaction. Le maître croit que l'odeur vient des chiens. On lui répond qu'ils ont été enfouis au loin dans la forêt. Alors il fait chercher, et l'on découvre la caverne où les voleurs morts, ont, à côté d'eux, les trésors intacts. L'homme riche gémit et se désole, « malheureux j'ai à tort fait périr les meilleures des bêtes. »

« Nous honorons le roi Promtot ; mais il se peut qu'il se repente comme ce maître. La loi est pour nous, nous n'ouvrirons pas ! »

A la porte Ouest le gardien n'ouvre pas davantage. Il dit :

« Prêtez-moi votre attention : »

« Jadis un roi élevait un perroquet ; un jour l'oiseau s'envole vers les forêts d'Embopéan, il en revient embelli de couleurs merveilleuses. Le roi saisi d'admiration lui demande d'où il a cette parure ravissante : « J'ai mangé des mangues qui, si vieilli que l'on soit, rendent la jeunesse ! »

« Oh cher perroquet, va me cueillir un de ces fruits? »

« Le perroquet prend son essor et rapporte une mangue.

« Si je mange ce fruit, je serai le seul à en profiter, » se dit le roi, et il le met en terre afin d'obtenir un arbre, et, que tous ses sujets puissent rajeunir.

« Les fleurs et les fruits apparaissent enfin. Le roi en fait goûter à ses gens, ils meurent empoisonnés!

« Misérable perroquet! » s'écrie-t-il, « il allait causer ma mort! » et pris de colère, il le tue!

« Dans la suite personne n'ose plus toucher aux fruits de cet arbre pernicieux.

« Longtemps après, deux miséreux, le mari et la femme, gardiens des éléphants royaux, se dirent : nous sommes bien vieux et nous souffrons sans espoir de soulagement. Mangeons des mangues vénéneuses, et la mort nous délivrera! »

« Le mari mange un fruit, ô stupeur, il retrouve toute la force et la beauté de la jeunesse » La femme y goûte, la revoici une jeune fille éblouissante! Elle s'extasie : « Ah! jusqu'ici, pauvre vieille j'avais la peau racornie comme

les caïmans perdus dans les marécages ! Vous, vous n'aviez plus que quelques cheveux blancs et votre dos courbé faisait pitié ! Nous retrouvons la verdeur des jeunes ans ! ô fortune ! »

« Le roi aperçoit ce couple de belle prestance qui garde ses éléphants. Il s'informe :

« Eux racontent leur histoire. » Ce sont les mangues qui ont fait le miracle ! »

« Surpris, il envoie chercher des fruits, il en donne aux siens, et tous refleurissent soudain de jeunesse !

« On examine alors l'arbre et on découvre qu'un naga avait eu son antre à son pied ! Le venin du reptile empoisonnait l'arbre et ses fruits ! Le naga disparu, les fruits avaient retrouvé leur vertu.

« Combien le roi regretta alors la mort du pauvre perroquet ! »

Le gardien de la porte Nord dit aux bourreaux, « ce que vous demandez est le renversement de la loi ! Attendez le jour. »

Pendant ce temps le roi Promtot, marchait agité, dans le palais, se disant : « Ce Méa Yeung qui m'a rendu si grand service ! » puis tout à coup : « Oh que je regrette cet ordre précipité, s'il pouvait être temps ! » Il appelle : « Courez vite aux quatre portes, peut-

être Méa Yeung vit-il encore, ramenez-moi Méa Yeung? »

Bientôt il le voit arriver. Soulagé, il contient sa satisfaction. Il se plaint : « Méa Yeung, tu m'avais été si utile dans la forêt, comment as-tu pu changer ainsi, alors que je mettais ma confiance en toi? »

« O roi pendant que je veillais près de vous, le naga dont vous étiez menacé vint pour vous faire périr. Je l'abattis de mon sabre. Son sang rejaillit sur la reine, je n'aurais jamais voulu toucher de la main l'épouse de mon maître, de ma langue, j'essuyai le sang! Je n'ai pas osé répondre au roi ordonnant de me trancher la tête! Mes mérites ont fait que les gardiens ont refusé d'ouvrir les portes de la ville! »

— « Mais alors, où est le corps du serpent? »

— « Craignant que la reine ne fût effrayée en l'apercevant à son réveil, je l'ai poussé sous la couche royale. »

On court, on s'assure, le roi frémit à la vue du reptile, il se tourne vers Méa Yeung : « Si je vis encore je te le dois, pardonne-moi ma colère et ma précipitation insensées, ma reconnaissance sera grande! »

Aussitôt il l'élève au faîte des honneurs, et

comble de dons précieux les gardiens observateurs scrupuleux de la loi.

Tout cela était arrivé parce que Méa Yeung avait une épouse dévouée et accomplie.

Que devint la jolie femme au panier défoncé avec le maître du bateau?

Elle s'était dit : « J'ai un mari riche! » et en femme sans soins, elle n'épargna rien. Elle eut un fils, elle le laissa aux servantes et ne s'en occupa pas. Le gaspillage dissipa tout le bien. Ils se trouvèrent sans ressources, et, pauvres à ce point que le riz même leur fit défaut. Cela parce que la femme n'avait eu ni attachement pour son mari et son enfant, ni souci de l'avenir. Ne pouvant se résoudre à travailler, mendiant de porte en porte, ils se trouvèrent un jour devant la maison de Méa Yeung. La femme de celui-ci les reconnut, elle se rit de leur malheur pendant qu'ils se retiraient honteux.

« Cette histoire, » termina Takiâte souriant de son bon air persuadé, « on doit le dire quand on l'achève, nous a été transmise par nos aïeux pour être rapportée d'âge en âge ! »





V

VORVONG ET SAURIVONG

En 1880, je parcourais en compagnie de M. Aymonier les montagnes séparant le bassin du Mékong de celui du golfe de Siam. Les guides nous conseillèrent d'aller visiter le mont Vorvong-Saurivong, sis dans la partie méridionale de la chaîne.

« Il contenait, nous disaient-ils, l'emplacement d'une ancienne capitale. » Nous nous y rendîmes.

Dans le compte rendu du voyage publié dans les « Excursions et Reconnaissances de Cochinchine », disant ce que j'avais appris sur ces noms, je m'exprimais ainsi :

« Le mont Vorvong-Saurivong est connu

de nom dans tout le Cambodge, et même au delà. A son sommet, dit un manuscrit très répandu, des rochers forment un rempart circulaire naturel qui fut autrefois une forteresse redoutable. D'après la légende, un usurpateur nommé Vey-Vongsa y eut sa résidence, les princes Vorvong et Saurivong, fils du Roi légitime, l'ayant vaincu et mis à mort, donnèrent leur nom à la montagne.

« Des roches presque alignées se soulèvent en effet sous les pins, mais elles sont basses, espacées, et ne forment pas d'enceinte.

« Le guide montre le lieu où la belle Montéa, la mère de Vey-Vongsa, fut conduite pour mourir et, en racontant ce qu'il sait, fait faire le tour du rocher sous lequel fut placée la tête du vaincu et plus loin l'énorme bloc qui recouvre son corps. »

Ces quelques détails m'avaient donné le désir de savoir l'histoire toute entière.

Ce fut un soir de l'année suivante que je la connus.

La pluie à torrents subitement tombée m'avait empêché de rejoindre le petit vil-

lage où mon compagnon Biot m'attendait pour le repas et pour le couchage.

J'étais réfugié avec Kol, un jeune interprète, dans une case, pour les voyageurs, construite sur la route, dans le pays cambodgien de Somrongtong.

Quand la pluie cessa, la nuit était noire, je me résolus à m'endormir là. Kol fut au plus proche hameau dire mon embarras. Ce n'était pas loin.

Des femmes arrivèrent apportant sur des plateaux : du riz, du poisson, du thé et des fruits ; puis, reparties, elles revinrent bientôt avec des nattes et des oreillers, et, s'assirent, regardant avec complaisance combien celui qu'elles servaient paraissait heureux de leur gracieuseté.

Parlant gentiment elles disaient entre elles pour que j'entendisse :

« L'oncle Nop est venu ce soir, du village voisin, dîner au hameau. Il va nous lire après le repas l'histoire des deux frères Vorvong Saurivong. Si nous proposions à M. Pavie de venir chez nous entendre le conteur ? »

Combien j'étais heureux de ces bonnes paroles et avec quelle joie je suivis leurs pas ?

On me fit asseoir tout près du vieillard. Il semblait joyeux de me voir venu. Ses larges lunettes ajoutaient une grande bonhomie à son regard doux : je le vois encore disant, quand je serrais sa main amaigrie : « vous m'excuserez si ma voix chevrotte ».

A ce moment Biot nous arriva avec l'interprète apportant des vivres. Tout le monde riait de son air surpris. On lui faisait place, je disais à Kol : « vous lui traduirez, tout bas, sans rien déranger ».

L'histoire commença. Je jetais, tout en écoutant, les yeux sur les gens groupés près de nous. Tous, bien attentifs, donnaient leurs oreilles au vieux et avaient les yeux vers moi. Content auprès d'eux, j'étais recueilli.

L'oncle Nop disait les vers cambodgiens en nasillant un peu mais avec un charme qui touchait le cœur. Aussi bien, le texte tenait l'auditoire ému, silencieux.

Il s'interrompit aux sanglots subitement entendus derrière un rideau où je devinai qu'étaient les jeunes filles.

C'était à ce passage du prologue où, avant de mourir, les deux petits princes, héros du roman, priaient les génies des bois pour leur mère, tombée sur le sol devant les bourreaux.

Chacun en même temps dit son impression, l'un admirait le beau caractère des enfants chéris de la Reine, l'autre complimentait le si bon lecteur, tandis que la plupart demandaient la suite.

Mais, sans doute, s'arrêter un peu, aux passages poignants, c'était sa manière de prendre son public car, après une tasse de thé, bue, il demanda la boîte au bétel, rappelant à tous qu'il avait déjà, il y a dix ans, lu la même histoire dans cette même maison.

« Les jeunes d'aujourd'hui », lui répondait-on, « étaient trop petits pour avoir gardé l'exact souvenir de votre récit ; excusez-nous donc si nous vous pressons, rafraîchissez-vous, prenez votre temps, mais que l'histoire entière nous soit lue ce soir. Aussi bien notre hôte vous prie avec nous ; vous ne sauriez pas le laisser partir sans l'avoir achevée ».

Je joignais, moi-même saisi par l'attrait

du touchant roman, mon désir à toutes leurs instances, et le bon vieillard, heureux de nous voir ainsi sous le charme, continua, ne s'arrêtant plus qu'à la fin des actes pour prendre une gorgée de thé refroidi, et, pour m'expliquer les passages qui lui paraissaient difficiles à comprendre par un homme dont l'éducation différait si profondément de celle du pays.

J'entendis ainsi sa manière de voir sur ce dogme sage et généreux, la métempsycose, qui, là-bas, laisse le calme dans les plus grands maux, donne le courage, adoucit les mœurs, rend les peuples bons.

« Vous voyez combien la pensée que tous leurs malheurs sont l'expiation de fautes même les plus petites dans une vie passée, aide Vorvong et Néang Kessey à en supporter le poids écrasant, sûrs qu'ils sont, en même temps, que leur achèvement marque le pardon.

« Et quel sentiment d'intime bonheur, ajoute à l'amour des deux jeunes époux, la pensée que cette existence n'est pas la première ensemble vécue.

« Seul, un point donne un vrai regret : la mémoire se perd entre chaque vie! »

Il acheva ainsi de lire toute l'histoire. En le remerciant je lui demandai de me confier le vieux manuscrit sur feuilles de palmier qu'il nous avait lu.

« Simplement », disais-je, « le temps juste d'en prendre copie. J'ai le vif désir d'avoir en mes mains une si charmante œuvre pour la reproduire, si je puis plus tard, par nos procédés faciles d'impression, et, en répandre dans tous vos villages beaucoup d'exemplaires. »

Il me le tendit, le recommandant comme un trésor cher à lui et aux gens du pays.

Tous avec le vieillard lisaient dans mes yeux, mieux que mes paroles ne savaient le dire, combien j'appréciais cette marque de confiance, et mon grand désir de mener un jour, à la fin voulue, le souhait né près d'eux.

Aujourd'hui, dix-sept ans se sont écoulés, quelle joie je ressens de l'accomplissement!

« O chers pays Khmer, comme je revis dans tout ce passé! »

I

Il y avait autrefois un Roi nommé Sauriyo ; son pays était le royaume de Créassane.

La Reine sa femme était si belle qu'on pouvait la comparer aux anges célestes : elle s'appelait Tiéya.

Une nuit, elle eut un songe extraordinaire : un anachorète tenant une boule de cristal, toute rayonnante de feux variés, descendait du ciel vers elle, disant :

« Incomparable princesse, recevez ce joyau, il permet à celui qui le tient à la main de parcourir les airs et vaut plus qu'un royaume ; vous le conserverez en étant pieuse, si vous en souhaitez un second, votre désir va être exaucé. »

Presque aussitôt, il plaçait une autre boule dans la main de la Reine et, en s'élevant dans l'espace, ajoutait :

« Celle-ci est plus précieuse encore que la première. »

Néang [1] Tiéya, très heureuse en recevant ces deux merveilles, les mit au-dessus de sa tête.

A son réveil, elle raconta le rêve au Roi.

1. Néang, appellatif des femmes.

Plein de joie, le prince conclut qu'ils auraient deux enfants, dont l'un surpasserait en qualités tout ce qu'on pouvait imaginer.

Peu après, la Reine se trouva enceinte : entourée des attentions de son époux, elle eut un premier fils après dix mois [1].

L'année suivante, elle donna également, après dix mois, le jour à un second garçon sur les traits duquel les devins reconnurent qu'il était déjà, en sagesse, l'égal des prêtres.

Lorsque les princes eurent grandi, le Roi leur donna les noms de Saurivong et de Vorvong. Il les aimait beaucoup. Les chefs et le peuple les avaient aussi en grande affection.

Le Roi avait une seconde femme, Néang Montéa. Il arriva qu'elle eut après dix mois un garçon, Vey-Vongsa.

Le Roi aima cet enfant comme les premiers. Il se plaisait à procurer à ses trois fils toute sorte de jouets, pour leur amusement.

Vey-Vongsa parvint ainsi à sa cinquième année.

1. C'est une vieille croyance cambodgienne qu'un enfant est d'autant mieux doué qu'il a été plus longtemps dans le sein de sa mère.

Néang Montéa avait un cœur détestable, elle ne pouvait supporter que quelqu'un fût au-dessus d'elle; l'idée que la Reine avait deux enfants qui, grands, auraient le trône, la rendait comme folle.

Elle songeait qu'en cas de révolte ils se soutiendraient tous deux. « Quand l'un combattra », se disait-elle, « l'autre construira des forteresses. » Son unique enfant ne pourrait jamais lutter contre eux.

Cette méchante femme cherchait constamment le moyen de faire périr Saurivong et Vorvong.

Un jour les deux frères se promenaient dans le palais, l'aîné avait alors sept ans, le second six. Ils passent en vue de Néang Montéa.

Celle-ci se réjouit de la rencontre, elle veut de suite assurer leur perte.

« Venez, chers enfants, je suis heureuse de vous voir, venez vite que je vous embrasse. »

Entendant ces paroles aimables de leur seconde mère, tous deux s'approchent respectueusement.

Elle les embrasse, elle les caresse, puis tout à coup elle les presse entre ses genoux et appelle au secours.

« Venez me délivrer de ces jeunes gens unis pour faire violence à la femme de leur père! »

« O Roi Sauriyo qui m'aimiez, pourquoi me détestez-vous maintenant et me rendez-vous malheureuse à ce point? Pourquoi laissez-vous vos enfants se jeter ainsi sur moi et me brutaliser? Si vous n'avez plus d'amitié pour moi, chassez-moi, mais ne me laissez pas déshonorer ainsi! »

Ses appels rassemblent tout le monde, le Roi descend de son trône, il aperçoit le groupe de ses fils et Néang Montéa; dans sa colère, il se frappe le corps, il s'écrie :

« Comment si petits peuvent-ils commettre une aussi abominable action? Certainement quand ils seront grands ils se révolteront contre moi; je ne puis les laisser vivre! »

Et comme sa fureur augmente, il oublie que ce sont ces enfants, il appelle les bourreaux; il ordonne qu'ils les prennent, les lient, les entraînent au loin, qu'ils les décapitent et les enterrent aussitôt.

Les bourreaux reçoivent l'ordre du Roi et vont prendre les deux frères.

« Combien les petits princes sont à plaindre

pour l'affreux sort que leur fait subir Néang Montéa! »

Ils appellent leur mère en pleurant.

« O mère chérie, ayez pitié de nous qui sommes si jeunes, nous n'avons pas commis de faute, pourquoi le Roi nous condamne-t-il? Allez lui demander notre grâce, ô chère mère! »

Les bourreaux n'osent d'abord pas brusquer les petits princes, cependant songeant qu'ils ont l'ordre du Roi, ils les lient et les entraînent vers un bois solitaire.

En entendant les appels de ses fils, la Reine s'est évanouie : bientôt relevée, elle court à leur suite vers la forêt.

Elle les rejoint, tombe en pleurant sur le sol, va vers eux, les embrasse tout en larmes.

« O mes enfants, vous voici captifs, une peine mortelle est dans mon cœur! Depuis votre naissance, vous ne m'avez pas quittée, vous n'avez jamais subi les ardeurs du soleil! En vous couchant tous les soirs votre mère ne craignait rien pour vous, elle vous serrait dans ses bras!

« Maintenant le malheur arrive, on veut vous tuer tous deux, vous enterrer après, ô mes petits!

« Sitôt qu'elle a vu qu'on vous accablait, votre mère est venue vous rejoindre ; ô chers enfants, ma poitrine est en feu ! lorsque je vous voyais tous les jours, les chagrins me semblaient moins lourds : je crois maintenant que tout est brisé dans mon cœur !

« Si on vous tue, je veux mourir, pourquoi resterais-je sur la terre après la mort de mes enfants ?

« Mes petits sont les fils d'un Roi et on n'a pas d'égards pour leur naissance illustre ! »

Son visage est tout mouillé de larmes.

« Pourquoi quand vous étiez en moi n'êtes-vous pas morts ? je ne saurais rester et vivre ; c'est à présent que je veux mourir ! »

Son corps est agité de mille mouvements, les larmes coulent sans cesse de ses yeux, elle se frappe la poitrine, elle la noircit de coups. Sa gorge et desséchée; bientôt elle tombe à terre épuisée, toute raidie.

Les deux chéris se mettent à pleurer.

Saurivong parle ainsi :

« O mère qui nous aimez tant et venez nous chercher dans ce lieu, pourquoi, quand nous vous revoyons, mourez-vous ? Nous ne savons pas comment faire, ô mère qui nous avez nourris ; si vous ne vous levez pas et ne nous répondez pas nous allons mourir près de vous !

« Cher frère, prions, demandons que la vie soit rendue à notre mère.

« O Génies qui habitez dans les dix directions, et vous tous les Anges du ciel, nous deux, très fidèles à nos parents, nous vous prions de venir faire renaître notre mère. Exaucez-nous, nos bons seigneurs ! »

Le petit Vorvong, toujours pleurant, serrant sa mère de ses deux mains, dit aussi :

« O bien-aimée mère, vous êtes, par amour pour nous, venue nous suivre jusqu'ici. Votre figure est rouge comme le sang. Vous pensez tant à nous et souffrez tant de notre malheur, qu'après avoir pleuré toutes vos larmes, vous vous êtes évanouie et avez succombé. O notre mère chérie, vos bontés pour nous sont plus grandes que la terre et la mer ensemble. Vos soins nous étaient si doux ! Maintenant nous allons périr au milieu de cette forêt solitaire, nous faisons aux Anges nos dernières prières.

« O Anges qui habitez les ravins, les vallées et les montagnes d'alentour, je vous prie de secourir notre mère chérie, écoutez-moi, ô vous tous qui habitez les régions du ciel, écoutez nos dernières prières !

« Nous deux, nous avons toujours été fidèles à notre mère chérie, ayez compassion de celle

qui nous a donné la vie, secourez-la, faites qu'elle redevienne vivante comme autrefois! »

Par la grande bonté du ciel, la vie est aussitôt rendue à la Reine, elle se réveille suivant les vœux de ses enfants.

Aussitôt elle étreint dans ses bras les deux bien-aimés.

« Chers petits, avais-je donc succombé au sommeil? »

Tous deux lui répondent :

« Vous ne dormiez pas, vous aviez perdu la vie, nous avons prié les Anges du ciel de vous la rendre, et c'est par leur faveur que vous nous pressez ainsi. »

Les entendant, elle dit :

« Il vaut mieux mourir que de souffrir la séparation, je ne puis être heureuse que si vous êtes vivant auprès de moi. »

Les bourreaux ont assisté à la mort de la Reine, ils ont entendu la prière des petits princes, ils ont vu les Anges l'exaucer; surpris, ils se regardent en hochant la tête, ils ne veulent plus prendre leur vie, ils se mettent à genoux, ils saluent, ils disent :

« O Reine, nous reconnaissons la puissance de vos illustres enfants. Le Roi nous a donné l'ordre de les décapiter, nous ne saurions le

faire. Nous allons les laisser échapper, nous dirons ensuite au Roi que tous deux ont été tués, que les cadavres sont brûlés.

« N'ayez pas crainte de nous, nous garderons le secret; mais vous, ô nos maîtres, fuyez tout de suite, allez vers les pays étrangers. »

Les entendant, la Reine est transportée de joie, le poids de sa douleur est diminué, elle se sent un peu heureuse.

Elle s'adresse aux bourreaux :

« O vous les bourreaux! mes enfants restent vivants, vous êtes maintenant leurs auteurs! cette bonne action est incomparable! Vous êtes les rives de la mer pour le naufragé! Tant que je vivrai, vous ne manquerez de rien, je vous comblerai de présents, vos désirs seront satisfaits. »

Transportée de joie, la Reine sans inquiétude, rentre aussitôt dans son palais.

Elle prépare deux bissacs, les remplit de nourriture, puis prend deux bagues d'un travail admirable, chargées de diamants et, retournant vers ses chers petits, les leur remet et dit :

« O mes enfants, je n'ai d'autre fortune que ces bagues, je vous les donne; les pierres dont elles sont ornées valent un royaume. Quand vous

vous arrêterez en route, si vous manquez de lumière ou de feu, prenez-les, leur éclat est égal à celui de la flamme ; réunissez des brindilles et des feuilles sèches, le contact des diamants les allumera, vous n'aurez plus qu'à mettre une branche d'arbre au-dessus pour cuire vos aliments.

« Quand vous marcherez dans les forêts et les vallées, prenez bien garde aux bêtes féroces et aux buffles, ô mes chers aimés.

« Vous aller errer au hasard, mais vous serez sous la protection du ciel, et, votre mère en est sûre, vous reviendrez dans dix années à compter de celle-ci. Pendant ce temps, en proie à la tristesse, elle demandera en vain la mort. »

La Reine, unissant tout son courage à son amour, les serra dans ses bras.

Les deux enfants lui firent leurs adieux et partirent.

Invoquant alors les génies peuplant les sources, les forêts et les montagnes voisines, Néang Tiyéa leur demanda de veiller sur ses fils.

Les bourreaux dirent au Roi :

« Nous avons tué vos enfants, leurs corps sont déjà brûlés. »

Entendant leurs paroles, il fut satisfait et répondit :

« Les brûler était inutile, il suffisait de les enterrer dans la forêt : qui peut nous reprocher ce qui est arrivé par leur faute? »

Apprenant que la Reine ne cessait de pleurer, il se fâcha contre elle, il l'injuria, disant :

« O femme sans cœur et sans intelligence, dont les enfants m'ont si gravement offensé, pourquoi larmoyer ainsi? ne reste pas dans mon palais, sors ou je te fais entraîner par les gardes. »

Lorsqu'elle entend ce langage, Néang Tiyéa, effrayée, n'ose plus prononcer un mot. Elle va au dehors sans que personne l'assiste, gémissant sur son malheur.

Le Roi, dans sa colère, l'abandonne complètement, il ne cherchera pas à savoir de ses nouvelles, de même qu'elle n'enverra jamais vers lui.

II

Les jeunes princes étaient partis seuls vers l'horizon lointain.

Accablés de chagrin, marchant tous deux dans le bois solitaire, ils ne pensaient qu'à leur mère, oubliant combien eux-mêmes étaient malheureux.

Ils arrivèrent dans le grand pays de Baskim, dont le Roi se nommait Kiétat Méanok.

Par une faveur incomparable du ciel, ils avaient accompli en un seul jour un trajet de plus de soixante lieues.

Il y avait là un grand marché; des objets précieux étaient entourés de nombreux acheteurs de tous pays.

En voyant les deux enfants, on les admirait et on murmurait : « Qu'ils sont beaux ! »

Les vendeuses parlaient entre elles : « Comme ils se ressemblent et comme ils sont gentils; si on nous les offrait, pour être nos enfants, nous les accepterions volontiers. »

Quelques-unes, après avoir causé, demandèrent :

« D'où venez-vous, pauvres enfants qui passez ainsi seuls? Vous seriez-vous égarés loin de votre mère, dites-nous-le vite, nous voudrions vous servir?

« Pourquoi ne nous répondez-vous pas?

« Vous semblez ne rien entendre et passez silencieux en suivant le marché. »

Elles les pressaient amicalement dans leurs bras, leur donnaient des gâteaux, les couvraient de leurs écharpes.

Touchés de la bonté des gens de Baskim, ils

marchaient les yeux baignés de larmes et se disaient : « Ne nous plaignons pas, ne pensons qu'à notre mère, qui sans doute pleure et étouffe de douleur. »

Au sortir de ce pays, ils entrèrent dans une forêt superbe, peuplée de sources et d'étangs, coupée par de nombreux ruisseaux et par une jolie rivière dont l'eau coulait comme endormie.

Après l'avoir dépassée, ils atteignirent les montagnes. Elles étaient entourées de prairies d'un beau vert tendre dans lesquelles paissaient toutes sortes d'animaux.

Ne trouvant plus de chemin, les deux princes, épuisés de fatigue, s'assirent à l'ombre d'un grand figuier.

« Pauvres petits princes qui étiez si heureux! Séparés de votre mère, éloignés de votre pays, vous subissez cruellement la peine des fautes commises dans une vie antérieure! »

Jetant les yeux sur les monts, ils eurent, dans la solitude silencieuse, le merveilleux spectacle de la végétation fleurie, à ce moment où le soleil, affaiblissant sa lumière, cacha complètement ses rayons derrière les hauts sommets.

Cherchant alors un abri, ils grimpent sur l'arbre, s'attachent à une branche pour dormir, mais le sommeil n'arrive pas, la tristesse est sur leur visage, leur cœur est abattu, leurs yeux sont humides.

Ils répètent en pleurant :

« Que nous sommes malheureux, notre sort est sans pareil, sommes-nous morts ou vivons-nous ?

« En nous quittant, notre mère chérie disait :

« O, mes enfants, votre mère vous fait ses adieux, elle vous promet le retour dans dix ans : si, cette date révolue, vous n'arriviez pas, ne pouvant supporter plus longtemps sa douleur, elle mourrait.

« Maintenant vous allez errer dans les forêts, passer les nuits dans les solitudes où vivent des bêtes féroces qui menaceront votre vie ; l'idée qu'elle pourrait mourir sans vous revoir, la torturera sans cesse. »

Ils dirent encore :

« Que le ciel nous protège et nous fasse vivre comme les autres hommes, afin que nous revenions rendre notre mère heureuse. »

On entendait les cris des oiseaux de nuit, les rugissements des bêtes fauves.

Il était minuit lorsqu'ils s'endormirent.

Par une grâce particulière, la connaissance de ce qui s'est passé parvient aux cieux : le puissant Pra En [1] ressent comme les bouffées de la chaleur insupportable que produirait l'embrasement du temple divin.

Devinant que quelque chose d'extraordinaire se passe, Pra En promène ses regards perçants sur la terre, aperçoit les deux petits sur la branche de l'arbre, enlacés dans les bras l'un de l'autre, plongés dans un profond sommeil. Il comprend la cause de leur présence en ce lieu; prenant le livre des existences, il reconnaît qu'issus du Bouddha ils sont, après de nombreuses transformations, près d'arriver au Nirpéan [2]. « Je dois, » se dit-il, « les secourir et leur rendre le destin favorable. »

Pra En appelle un génie céleste, le Pra-Pusnoka.

« Descendez sur la terre, aidez nos deux enfants afin qu'ils s'élèvent suivant leur rang et que leur passage dans la vie soit marqué par des actions supérieures. »

1. Indra.
2. Nirpéan, Nîrvana, Paradis.

Entendant ces paroles, le Pra-Pusnoka, rempli de joie, salue, parcourt rapidement l'espace, arrive près de la montagne, y voit les deux enfants endormis.

Il se transforme en deux coqs. L'un, noir, chante aussitôt bruyamment sous l'arbre ; l'autre, blanc, arrive de la montagne, perche au sommet des branches, et crie aussi de toute sa force.

Le coq noir, moqueur, interpelle le coq blanc :

« Seigneur, qui êtes-vous, d'où venez-vous, pour oser ainsi percher sur ce figuier? Moi, qui suis des plus forts je n'oserais monter si haut ! »

Puis, il le provoque :

« Tes parents t'ont bien mal élevé pour que tu me disputes ma royale demeure. Sache cette chose ; celui qui mangera ma chair sera, sept ans après, le roi de deux royaumes! Tes cris, le bruit de tes ailes là-haut, m'offensent; descends montrer ta force et prouver ton courage? »

Le coq blanc riposte :

« Sans doute vous êtes de basse extraction pour rester ainsi sous cet arbre? Moi, puissant et fort, j'habite le sommet des montagnes. Sache ceci, qui est mieux : celui qui mangera

ma chair rêgnera, sept mois après, sa vie durant, sur deux royaumes.

« Tu veux te battre, soit; tâche de me résister ! »

Le Pra-Pusnoka, en se métamorphosant ainsi, veut laisser ignorer aux deux princes que le ciel leur vient en aide.

Éveillé au bruit, comprenant que les coqs vont se battre, Vorvong dit à son frère :

« Choisissez l'un de ces deux coqs. »

Saurivong répond :

« Prenez le noir ou le blanc, comme vous voudrez, nous verrons ensuite lequel aura gagné. »

Mais le petit Vorvong salue :

« Je suis le plus jeune, je dois prendre le noir, il est, bien sûr, très inférieur au blanc. »

Saurivong répond :

« Cela ne fait rien, prenez celui que vous voudrez. »

A cet instant, le coq blanc saute du sommet, le combat commence acharné; quand le jour naît, les coqs succombent tous les deux.

Les enfants ont de tous leurs yeux suivi leurs efforts, les voyant morts ils se pressent, Vorvong prend le noir, Saurivong le blanc.

Ils les plument, les cuisent et apaisent leur faim ; ce qui reste, ils le gardent, et, se remettent en route.

Sept mois se passent ainsi, sans qu'ils rencontrent personne, ayant le souvenir de leur mère toujours présent à l'esprit.

Un soir, dans le royaume de Conthop Borey, ils se trouvèrent devant une maison de repos disposée pour les voyageurs.

Tout y était silencieux, ils entrèrent, se couchèrent et s'endormirent.

C'était le pays du Roi Visot.

Entouré d'une nombreuse armée, aimé du peuple innombrable et des chefs, le Roi Visot avait gouverné jusqu'à l'extrême vieillesse ; mort depuis sept mois, il avait laissé à sa femme, la Reine Komol Méléa, une fille unique, parfaite en beauté et en vertu, adorée de ses parents, chérie de tous.

A ses charmes naturels, la petite princesse Sar Bopha joignait une rare intelligence ; elle aimait les livres et se plaisait aux jeux de l'esprit les plus compliqués. Les Grands, les Brahmes et les Savants recherchaient le plaisir de la voir et de l'entendre, elle leur po-

sait des questions ingénieuses, des énigmes, répondait habilement aux leurs, et, souvent les obligeait à s'incliner devant sa surprenante subtilité.

Cependant les Principaux du pays avaient en vain tenu de nombreux conseils pour le choix d'un successeur au trône; voyant le peuple éploré, désireux d'un appui, ils recourent aux calculs des astrologues et apportent cette réponse à la Reine :

« O Reine, celui qu'il faut pour bien conduire le peuple et être notre glorieux souverain, se trouve dans le Royaume.

« Faites, nous vous en prions, harnacher l'éléphant sacré et laissez le partir à son gré.

« Il ira droit vers le prédestiné à qui notre pays, présent divin, est offert par le ciel. Il s'agenouillera devant lui, le saluera, l'enlèvera respectueusement, le placera sur le coussin royal et l'amènera dans la capitale. »

A peine ont-ils parlé que la Reine donne les ordres.

L'éléphant, comme heureux de sa mission, part, mugissant fièrement; il se dirige au nord.

Au milieu de la forêt, dans la maison de repos solitaire, les jeunes princes dorment d'un

sommeil profond, suite des longues fatigues et des dures privations.

Ils ne s'éveillent pas quand tout à coup l'éléphant royal que suit un long cortège, vient, là même, arrêter triomphant sa course tout auprès d'eux.

La bête intelligente salue, s'agenouille, se baisse sur ses quatre pattes, descend à leur hauteur. De sa trompe délicate elle enlace doucement le corps de Saurivong, l'aîné ; sans interrompre son sommeil elle le place avec précaution sur sa tête et rentre, rapide, au palais, comme les savants l'ont dit.

Quelle n'est pas la surprise et l'effroi de Vorvong quand, réveillé au bruit fait par le cortège en se retirant, il ne voit plus son frère auprès de lui et aperçoit la foule des chefs et des soldats non loin de la maison.

Il s'enfuit, il se perd dans la profondeur du bois. Les bruits vagues que le vent porte, augmentent sa frayeur, il se cache dans le creux d'un arbre.

Emporté par l'éléphant, Saurivong se réveille dans le palais au milieu des officiers et des serviteurs pressés de lui être agréables.

Ne voyant pas son frère qu'il croit d'abord avoir été amené avec lui, il s'inquiète, des pleurs s'échappent de ses yeux, il interroge :

« O vous, bons seigneurs, dites-moi où est mon frère bien-aimé? Nous dormions l'un près de l'autre, pourquoi m'avez-vous pris sans lui? Écoutez ma prière, rendez-le moi! »

Tous s'inclinent :

« Nous ne savions pas que vous aviez un frère, illustre Prince, l'éléphant qui nous revient vous a amené seul. »

Devant son désespoir, ils se retirent, ils vont vers la forêt pensant y retrouver Vorvong.

A leur retour, ils ne peuvent que dire :

« La maison dans laquelle l'éléphant vous a enlevé est vide, toutes nos recherches ont été inutiles. »

Saurivong s'abandonne alors pleinement à sa douleur.

Quand la raison enfin l'apaise un peu, voyant qu'on lui présente, à lui qui n'est qu'un enfant, les hommes de guerre, les serviteurs et tous les gens, suite ordinaire des rois, il demande :

« Pourquoi m'avez-vous pris, que voulez-vous faire de moi? »

Tous les grands personnages répondent :

« Nous savons maintenant que vous étiez deux jeunes princes ayant quitté leur famille à la recherche d'un savant ermite capable de les instruire.

« Nous, les chefs de cet ancien pays dont le Roi n'est plus, n'ayant pas parmi nous d'homme apte au pouvoir suprême, formons le vœu et la prière de vous avoir pour Souverain et Maître dans ce palais où une heureuse destinée vous amène.

« La gracieuse princesse Sar Bopha, fille unique de notre Roi, deviendra votre femme et sera notre Reine. »

Cette proposition des Grands du royaume de Conthop-Borey prosternés devant lui, il était impossible de la refuser, Saurivong s'inclina.

Aussitôt la Reine Méléa est prévenue de l'arrivée du prince indiqué par le Ciel. Elle commande qu'on prépare en toute hâte son élévation et celle de la princesse Sar Bopha.

Laissons Saurivong au milieu des grandes cérémonies et revenons à Vorvong.

Quand le soleil couchant empourpre les grands arbres, Vorvong dans sa cachette pleure, désespéré, la perte de son frère.

« Peut-être est-il mort ; la vie alors me serait

une charge insupportable ; je ne saurais rentrer sans lui dans le Royaume de mon père !

« Enlevés à l'amour de notre mère, unis tous deux, nous supportions le sort ; nous ne saurions être séparés à jamais ! »

« Qui pourra m'aider à retrouver mon frère ! »

Cherchant et appelant Saurivong, il revoit la maison de repos où il l'a perdu ; ses larmes coulent abondamment.

Marchant pieds nus sur le sol sec, sans arbres ni gazon, il s'éloigne par le chemin, se retournant à chaque instant, ramenant à sa pensée les longs mois de voyage faits à travers les forêts peuplées des seules bêtes féroces.

Le voici à la porte de la ville où, sans qu'il s'en doute, son frère se désole comme lui :

Il va aux gardes, il leur demande :

« O vous qui ne quittez pas cette place, n'avez-vous pas vu entrer mon frère ? »

Ces hommes grossiers, mécontents d'être importunés, répondent brutalement :

« D'où vient cet enfant qui ose déranger les gardes du Roi ?

« Si son frère était passé, qui aurait pu le reconnaître ne l'ayant jamais vu ?

« Garde-toi, vermine, de revenir ici la nuit troubler notre sommeil ! »

A ses méchantes paroles, ils ajoutent des injures, des gestes menaçants.

Le petit Vorvong quitte craintivement l'enceinte, il prend un chemin au hasard.

Après sept jours pendant lesquels il a souvent prié les génies de le protéger des bêtes féroces, il se trouve dans le Royaume de Pohoul-Borey.

La capitale est entourée de murailles ; le palais aux toits étincelants d'or, de vert, de rouge, de bleu, est celui du Roi Thornit dont la femme favorite, la Reine Kramoth, est morte lui laissant une fille.

Néang Kessey est la plus aimable, la mieux accomplie des princesses, sa beauté surnaturelle, l'incomparable harmonie de son corps svelte, éveillent l'idée des anges célestes. A la plus rare intelligence elle ajoute, malgré son jeune âge, les connaissances les plus variées.

Élevée par les soins de son père, jaloux de son trésor, elle vit, gardée dans une solitude somptueuse, entourée des femmes de la Cour et de suivantes choisies.

Près de son palais une vieille femme cultive des fleurs, qu'elle lui porte en bouquet le matin et le soir.

La nuit est venue, le tonnerre gronde, le ciel, noir de nuages, laisse tout à coup échapper des torrents d'eau.

Vorvong forcé de s'arrêter cherche un abri à la lueur des éclairs.

Il aperçoit la maisonnette de la vieille, il s'approche; debout près de la porte, il appelle :

« O obligeants amis, permettez-moi d'entrer chez vous pendant la pluie? »

La vieille questionne :

« D'où venez-vous ainsi en pleine nuit? »

« D'un pays bien lointain. J'ai perdu mon frère dans la route, je grelotte sous l'averse, ayez pitié de moi! »

« Je suis une pauvre bouquetière, mon jardin me donne à peine de quoi vivre; ma maison est si étroite que je n'y ai pas place pour faire ma cuisine, si vous y entrez on n'y pourra remuer; cependant puisque vous avez froid, abritez-vous. »

Le malheureux Vorvong grimpe par l'échelle, il s'assied transi dans un coin. Une faim douloureuse le torture, il n'y peut résister :

« N'auriez-vous pas un peu de riz, le reste de votre repas, par grâce, faites m'en l'aumône ! »

— « Comment pouvez-vous avoir pareille audace, d'où venez-vous donc ? Je vous abrite, n'est-ce pas suffisant, faut-il encore que je vous nourrisse ? »

— « O bonne vieille, depuis sept mois j'erre en tous pays, subissant les plus dures privations, je marche sans cesse me nourrissant des fruits des arbres. Je ne connais plus le riz, abattu par la souffrance j'ai osé vous dire ma faim, soulagez-moi je vous en prie ! »

— « S'il est ainsi, voyez dans la marmite, auprès de la cloison, les restes de mon repas y sont. »

Pénétré de reconnaissance, Vorvong remercie, il se lève, entre dans la cuisine, l'obscurité l'oblige à demander de la lumière.

Mais la vieille fâchée d'être de nouveau dérangée parle plus durement encore :

« Il vous faut maintenant une torche, je n'en ai pas, vous êtes par trop exigeant et effronté, je vous ai donné abri et nourriture, ne m'empêchez plus de dormir. »

Il songe alors à sa bague, il se dit : la bague que ma mère m'a donnée possède la plus précieuse des pierres, « à défaut de lumière, »

m'a-t-elle dit, « il suffit de se la mettre au doigt pour s'éclairer, grâce à elle on peut aussi cuire les aliments très vite. »

Il la place à son doigt, une vive clarté s'en dégage, la vieille croit sa torche allumée, la colère s'empare d'elle.

« Le restant de la torche que je ménageais si soigneusement, il la brûle sans besoin! »

Elle prend un bâton, court à la cuisine disant :

« Je vais lui donner sur la tête une leçon méritée ! »

Voyant que la lumière jaillit de la bague de Vorvong, elle s'arrête confondue, elle prend le jeune Prince pour un voleur, elle court vers le palais, parvient jusqu'au Souverain.

« O suprême Maître, dans ma maison s'est réfugié un voleur au doigt duquel brille, de lueurs extraordinaires, une bague merveilleuse qui ne peut appartenir qu'au trésor royal. »

Entendant ces paroles, le Roi ordonne :

« Suivez cette femme, arrêtez le voleur, mettez-lui cangue au cou, fers au pieds, veillez à ce qu'il ne puisse fuir ! »

Les gardes arrivent devant la cabane; la vieille leur parle bas :

« Il est là, faites attention, saisissez-le vite,

conduisez-le au Roi, qu'il soit puni comme il le mérite. »

En se voyant subitement entouré, enchaîné, le pauvre petit, tremblant, tout en pleurs, prie les Anges du ciel de lui venir en aide.

Sans rien écouter, on l'entraîne. Le Roi ne le fait ni interroger, ni juger, on l'enferme dans une cage, on lui laisse au cou la cangue, aux pieds les fers, et, défense est faite de lui donner aucune nourriture.

Se voyant à ce point atteint par le malheur, Vorvong entrevoit la mort proche. Sa mère, le souvenir de ses doux soins viennent alors emplir son esprit, il songe à toute la reconnaissance qu'il lui doit, sa chère image toujours présente à ses yeux lui rend le courage, l'aide à supporter son sort cruel. Il comprend que les peines qu'il souffre effacent les fautes d'une existence passée.

Pendant six ans, il reste ainsi sans rien manger; ses larmes ont tant coulé qu'il doit enfin inspirer la pitié.

Les Astrologues royaux cherchèrent dans les astres la cause des souffrances ainsi supportées par un si jeune enfant.

L'un d'eux expliqua qu'elles étaient la punition d'un passé coupable :

« Dans une existence antérieure, cet enfant, chasseur avide de la vie des animaux, en fit périr un grand nombre dans les ravins et les montagnes. Un jour, surpris par l'orage, il se réfugie dans un ermitage abandonné. Un beau couple de cerfs, effrayé par les éclats du tonnerre, s'y abrite en même temps. Son cœur s'emplit de joie, il saisit le mâle par ses cornes velues, l'attache pensant retenir auprès de lui la biche, mais elle fuit, il la poursuit, ne peut l'atteindre, revient au cerf, l'emmène, le garde captif en cage. C'est cette faute qu'expie le prisonnier. »

On demande encore au savant :

« Il est devenu maigre comme une feuille depuis si longtemps qu'il est privé de nourriture, pourquoi n'est-il pas mort de faim comme il serait arrivé à tout autre ? »

— « Un coq noir, dont il a mangé la chair, n'était autre que le Pra-Pusnoka métamorphosé; dix mille ans de nouvelles privations ne lui ôteraient pas la vie. »

Son origine illustre, les mérites acquis en supportant ses maux et surtout la reconnaissance

que dans ses pensées, il ne cesse de témoigner à sa mère appellent enfin sur lui l'attention de Pra En.

Le Puissant Souverain des Cieux est soudainement obsédé par l'idée que l'action de sa bonté est urgente sur la terre.

Quittant sa divine demeure, la suprême intelligence aperçoit dans la cage l'enfant issu de la race du Bouddha. Il interroge le livre des existences, reconnaît que les peines qu'il subit ont leur terme très proche, et, que la compagne de ses vies passées doit rendre sa liberté plus douce.

« La charmante Kessey, » pense-t-il, « ne se doute pas que son fiancé se trouve aussi près d'elle. Allons la prévenir et mettre fin aux misères de notre cher enfant. »

Par la nuit très profonde, il traverse l'espace et vient sur le palais où la jeune fille dort.

Dans un songe, elle le voit, il lui parle, elle l'entend :

« Le compagnon futur de votre vie, prince issu du Bouddha, supporte, tout près de vous, une dure infortune, resterez-vous plus longtemps, ô généreuse Kessey, indifférente à son malheur? »

Néang Kessey s'éveille, elle s'assied sur sa couche, elle repasse le rêve :

« Un saint Brahme m'a parlé, puis il a disparu ! J'ai bien retenu ses paroles !

« Le jeune étranger qui, aux premiers jours, sera depuis six ans dans la cage captif, est le seul dont j'aie ouï raconter le malheur !

« La pensée que c'est lui, émeut déjà mon cœur. Ne dois-je pas aller de suite au pauvre prisonnier, apprendre qui il est et ce qu'il me faut faire ? »

Troublée, elle s'agenouille, envoie vers le ciel une ardente prière, demandant qu'il l'inspire et veuille l'éclairer. Puis se sent résolue.

Elle se remet aux mains du bienveillant Pra En et lui confiant son être, revêt ses vêtements, descend de sa demeure, marche par la nuit obscure.

Dans les appartements, les suivantes sommeillent. Les gardes aux portes se sont tous endormis.

Le regard du prisonnier erre tristement dans l'obscurité, soudain il reste fixe.

La jeune fille approche.

Sa beauté surnaturelle, l'harmonie de son corps svelte, éveillent l'idée des Anges célestes.

Comme une apparition divine elle marche vers la cage.

Cette créature incomparable, Vorvong ne l'a jamais vu passer; il se croit le jouet d'une illusion, d'un songe, craint de le voir s'évanouir.

Puis il se dit qu'elle est sans doute un envoyé des Cieux pouvant mettre fin à sa misère affreuse. Il tente de se le rendre favorable :

« Bon génie qui venez ainsi seul dans l'ombre de la nuit, pourquoi semblez-vous hésiter ? Écoutez ma prière, permettez que je vous parle, dites-moi qui vous êtes ? »

Souriante et de sa voix d'une douceur sans pareille, elle répond :

« Je suis la fille du Roi!

« Dans le sommeil, il n'y a qu'un instant, un envoyé du Ciel, sous la forme d'un Brahme, m'est apparu, m'a dit :

« Le compagnon futur de votre vie, prince issu du Bouddha, supporte tout près de vous une dure infortune, resterez-vous plus longtemps, ô généreuse Kessey, indifférente à son malheur ?

« J'ai par une prière remis ma destinée à la garde des Anges, pensant que vous êtes bien le prince de mon rêve, j'ai quitté, confiante, ma couche et le palais, et suis venue vers vous.

« Sur mon passage, j'ai vu les suivantes et les gardes pris d'un profond sommeil, indice que le ciel protège ma démarche.

« Dites-moi donc votre famille, votre pays, votre histoire, je serai bien heureuse si, par votre voix même, j'entends se confirmer l'espoir né dans mon cœur ? »

Le prince ému par le bonheur, comprend que cette jeune fille au cœur exquis est sa compagne des vies passées, qu'elle devient sa fiancée :

« O chère sœur, votre rêve réalisé nous ramène l'un vers l'autre, je sens ma délivrance proche ; la nuit, par la bonté des Anges, va prêter son silence au récit de mes peines. »

Elle s'assied, attentive, à légère distance et le captif commence :

« Mon pays est le royaume de Créassane.

« Le Roi Sauriyo a sa capitale remplie de palais, son armée est innombrable, il a cinq cents territoires pour tributaires, et il a dans son cortège des rois, des princes et une foule de chefs et d'officiers.

« La Reine Néang Tiéya est entourée d'une nombreuse cour, plusieurs milliers de suivantes journellement se relèvent auprès d'elle.

« L'un et l'autre ne me sont pas étrangers. Le Roi est mon père et la Reine est ma mère.

« Nous sommes deux frères, Saurivong et Vorvong. Saurivong est l'aîné.

« Mon père a une deuxième femme, Néang Montéa ; il satisfait tous ses désirs. Elle a un fils, Vey Vongsa.

« Avant cette femme, le Roi n'avait jamais rendu notre mère malheureuse.

« Mais Néang Montéa, ne pouvant supporter l'idée que mon frère et moi régnerions plus tard, cherchait l'occasion de nous perdre.

« Un jour, nous passions auprès d'elle, elle nous appelle, nous prend dans ses bras, nous étreint, crie à l'aide, nous accusant d'un crime contre sa personne même.

« Le Roi sans rien entendre s'abandonne à la colère, donne des ordres aux bourreaux qui, sur le champ, nous emmènent vers la forêt pour nous y mettre à mort.

« Notre mère, avertie par nos plaintes, par nos cris, suit nos traces, nous rejoint, obtient des bourreaux qu'ils contreviennent aux ordres du Roi et réussit à nous faire fuir.

« Elle nous remet à chacun une bague précieuse, nous fait les recommandations que son cœur lui inspire, nous embrasse en pleurant et brisée de douleur retourne vers le palais.

« Marchant de longs mois, tendrement unis,

supportant nos maux par son souvenir, nous arrivons un soir dans le grand Royaume de Conthop Borey.

« Accablés de fatigue, nous dormons la nuit dans une maison que nous croyions faite pour les voyageurs. Le Roi, au cœur dur, l'apprend, s'en irrite, il fait prendre mon frère pendant le sommeil par des officiers suivis des soldats.

« Au bruit je m'éveille et fuis dans les bois; n'ayant pu retrouver mon frère bien-aimé je laisse en arrière ce méchant pays.

« J'arrive ici, par la nuit noire, pendant un gros orage, et m'arrête devant la cabane d'une vieille bouquetière. Bien à contre-cœur elle me donne abri et un peu de riz, puis elle me refuse, avec de dures paroles, la lumière d'une torche.

« Me rappelant la précieuse vertu qu'a la bague de ma mère, je la mets au doigt : une lueur éclatante jaillit et m'éclaire ; la vieille l'aperçoit, elle court dire au Roi quel précieux bijou est entre mes mains.

« De suite on m'arrête sans vouloir m'entendre; sans me juger on me jette en cage, et, depuis six ans je supporte la faim, la cangue et les fers, sans que personne m'ait montré quelque pitié, n'ayant pour soutien que l'espoir

de revoir ma mère chérie et de retrouver mon frère perdu.

« Maintenant, Princesse, par votre entremise les Dieux viennent m'aider, je confie mon sort à leur sagesse, à votre bonté. »

Néang Kessey suffoquée de pleurs rentre promptement. Elle prépare des mets sans prix, vient les lui servir avec un doux respect, puis lui laissant le cœur plein d'espoir, salue, élevant ses mains jointes au front, et regagne sa demeure d'un pas assuré.

Ce jour là, suivantes et gardes, quand ils se réveillent, se demandent, surpris, la cause d'un sommeil inaccoutumé.

Dans son palais la jeune fille songe désormais à Vorvong, elle se reproche de l'avoir si longtemps cru un homme ordinaire, ses yeux souvent se gonflent, elle s'écrie : « O noble et cher Vorvong, vous aurez un haut rang dans le monde et votre race sera grande par dessus toutes ! »

Interrompons-nous pour parler du grand et prospère royaume de Chay Borey.

Son Roi puissant, juste et bon, se nomme Sotat.

Des chefs sages administrent ses villes, son peuple jouit d'une félicité parfaite.

Le Roi a une fille, Rot Vodey, belle, jeune, intelligente et d'une bonté incomparable; aimée de tous ceux qui l'approchent, elle est entourée de soins sans pareils.

Sotat est l'ami et l'allié du Roi Thornit, constamment leurs ambassadeurs, ou des envoyés, sont en route de l'un vers l'autre.

Un jour, un Géant, ignorant, brutal et féroce entre dans le Royaume.

Son arrivée effraie le Génie familier, protecteur du pays, il abandonne la caverne sa demeure et se retire sous un arbre.

Le Géant se loge dans la caverne et en ferme l'entrée avec des rochers.

Ensuite, de sa voix de tonnerre, s'adressant au Roi, il hurle :

« Roi qui règnes ici, sache ceci :

« Je me nomme Sokali-Yack, ma puissance est extrême et surnaturelle, j'ai chassé le Génie de ton pays, il s'est au loin, réfugié sous le feuillage d'un arbre.

« Je ne crains ni toi, ni tes soldats, cependant, je ne toucherai à personne du palais, je ne ferai aucun mal au peuple, je désire seulement te manger, toi le Roi, et suis venu ici uniquement pour cela. »

Le Roi de Chay Borey croit sa fin prochaine tant le Géant inspire de terreur, il se dit :

« Il faut que j'appelle mon ami le Roi Thornit, je lui confierai ma fille adorée, la Reine et mon royaume. »

Il envoie des messagers rapides, pensant en lui-même :

« O mon pauvre corps, de quelle triste fin es-tu menacé ! »

Dès que Thornit a connaissance de la fâcheuse nouvelle, il ordonne la réunion immédiate de l'armée afin de secourir, sans tarder, son ami.

Les guerriers arrivent en foule de tous côtés. Les vaisseaux sont aussitôt armés en grand nombre.

Un obstacle survient, le navire royal, repeint, redoré, tout prêt, on tente en vain de le mettre à l'eau, architectes et charpentiers s'avouent impuissants.

Sur le champ, le Roi fait au son des trompes et des gongs, appeler partout quiconque croit pouvoir réussir cette opération. S'il a le succès, la récompense qu'il demandera lui est d'avance accordée : argent, or, soieries ou encore tout autres choses riches.

Aux appels répétés, pressants, personne ne répond. Consternés, les officiers rentrent au palais.

Vorvong de sa cage les voit, leur demande :

« Ne pourriez-vous me dire la cause de vos appels ? »

Sans rien lui répondre, le traitant de fou, ils vont vers le Roi et ne lui cachent pas que seul, le misérable captif de la cage, les a questionnés.

Incontinent, le Roi les envoie chercher le prisonnier.

« Si tu peux lancer mon navire, tu auras liberté et récompense insigne. »

Le prince, prosterné, lui parle ainsi :

« Grand Roi, excusez-moi, je ne saurais me vanter de réussir, mais convié par vous je tenterai l'entreprise, si le succès me favorise, vous devrez le mettre sur le compte du ciel.

« Je demande seulement des bougies parfumées et trois de vos plus beaux drapeaux. »

En présence du Roi, devant la foule des chefs et des guerriers, devant un peuple immense accouru au spectacle, Vorvong agenouillé fait un appel aux Anges, puis de son petit doigt il pousse le navire.

Par la faveur céleste, grâce aux mérites de son illustre race, et pour l'accomplissement de

sa destinée, le vaisseau rebelle glisse doucement, à son contact, jusqu'au milieu des flots.

L'armée étant prête, la flotte déploie ses voiles, part, atteint le port de Chay-Borey.

Des cases pour les soldats sont très vite construites; le Roi alors se rend à la capitale où son ami Sotat lui dit la situation.

« O mon fidèle et mon meilleur ami », dit-il, en terminant, montrant son désespoir, « le Géant qui doit me faire périr est d'une taille gigantesque, il inspire terreur à tout le monde ».

Le Roi de Pohoul le rassure :

« Grand et royal ami, éloignez toute inquiétude, laissez-moi le soin de vous sauver la vie. Un de mes serviteurs a un pouvoir surnaturel, à lui seul il a mis à la mer mon beau navire doré. »

Sans plus tarder il fait appeler Vorvong, resté avec la flotte.

Mais, lui, refuse de l'aller rejoindre, disant :

« Avant de répondre il faut que je sache la cause, bonne ou mauvaise, de l'appel du Roi. »

Thornit comprend le désir de Vorvong, il lui fait dire :

« Je voudrais te charger de vaincre Sokali,

le Géant menaçant qui, près de la capitale, habite une caverne et qui veut la vie du Roi. »

Le prince répondit :

« J'accepte de combattre le Yack en place du souverain, mais s'il faut succomber ce doit être en Roi. Je demande insignes et vêtements royaux. »

Le Roi ordonne qu'on fasse ainsi qu'il en exprime le désir.

Puis, pour lui faire escorte il lui envoie ses beaux, braves et terribles éléphants de guerre.

Quand Vorvong arrive dans la capitale, vêtu, paré en roi, monté sur l'éléphant royal, il ressemble au tout puissant Pra En lui-même.

A la vue de ce jeune prince aux traits mâles et charmants respirant la confiance, les deux souverains se sentent très heureux.

Le Roi Sotat le fait approcher du Trône :

« O valeureux Vorvong, je vous ai fait prier de combattre le Géant au cœur ténébreux. Si vous revenez vainqueur, je vous offrirai mon trône et j'abdiquerai ».

Répondant à l'espoir du Roi, Vorvong respectueux, s'incline :

« Illustre Souverain, je sollicite de votre bonté le glaive sacré aux tranchants irrésistibles; si

avec une telle arme l'issue de la lutte m'est défavorable, je ne regretterai pas la vie. »

Ayant ainsi parlé, il fait appel au Ciel, part vers la caverne, et, d'un seul coup de pied, disperse toutes les roches qui en ferment l'entrée.

Voyant son audace, les Anges se réjouissent, souhaitent son succès et prient pour qu'il l'obtienne.

En présence d'un adversaire, aussi ouvertement le protégé des dieux, le Yack, pris de peur, ne peut se décider à la lutte.

Vorvong tire son glaive, va pour prendre sa vie.

Près de la mort, le Géant se prosterne devant son vainqueur :

« O puissant seigneur, soyez magnanime, votre destinée est celle du Bouddha, vous serez un jour le salut du monde ; laissez-moi la vie, je vous la demande, je retournerai sans aucun retard d'où je suis venu ».

Dans sa joie de voir Vorvong revenir vainqueur le Roi Sotat ne peut plus le quitter des yeux, remarquant l'admirable bague qui brille à son doigt :

« Cher Vorvong, votre origine pour moi n'est plus douteuse, cette pierre, précieuse entre

toutes, montre que vous sortez d'une famille illustre, mais quand même votre père serait homme du peuple, votre destinée est celle du Bouddha.

« Votre courage et votre mérite sont connus de tous, vous avez épargné au pays le malheur, vous avez non seulement sauvé la vie du Roi, mais aussi celle d'un père.

« Je remets en vos mains mes richesses, ma couronne, le royaume, je vous confie le bonheur de ma fille. »

Le Roi Thornit annonce qu'il lui fait la même insigne faveur ; avec Néang Kessey, il lui donne son royaume.

Cette grande nouvelle est annoncée aux peuples suivant les usages, et, les préparatifs de l'élévation du vainqueur au trône et de son mariage avec les deux princesses, sont de suite commencés.

Les cérémonies eurent lieu à la date dite; des jeunes filles de taille élancée, choisies dans les deux pays parmi les plus belles, vinrent former cortège aux deux charmantes Reines. Les Brahmes et les astrologues assemblés leur prédirent bonheur et toutes prospérités.

Des spectacles joyeux embellirent la fête, on

entendait partout musiques de toute sorte, cris de plaisir, bruits joyeux, confus.

Après l'élévation de Vorvong au trône de Chay-Borey, le Roi Thornit lui fit ses adieux ainsi qu'à sa fille, puis, sur son navire, il regagna la capitale du Pohoul où le bonheur continua de régner.

Roi de deux Royaumes, Vorvong se vit aimé et respecté des peuples; des envoyés arrivaient de tous les points de son empire pour le saluer.

Un jour, le Génie chassé du pays par Sokali Yack vint lui rendre hommage.

Tenant à la main une boule de cristal d'éclat lumineux, il l'offrit et dit :

« Ce précieux joyau vous permettra, Roi, de réaliser vos plus beaux désirs, votre règne, tant que vous l'aurez, sera garanti de tout ennemi.

« Pour voyager à travers l'espace, il vous suffira de l'avoir en main.

Puis il ajouta :

« O Roi, voici la demande que je viens vous faire ; quand Sakali, Yack vagabond, m'obligea à fuir mon ancienne demeure, je me réfugiai sous un arbre immense, dont branches et feuilles ont des qualités utiles et très rares,

mais je ne serai heureux et content que dans ma caverne, Roi, notre salut, permettez-moi d'y revenir vivre. »

Le Roi répondit :

« Soyez satisfait. »

III

Après un an de règne il se trouva que la Reine Kessey, aînée de Rot Vodey, portait depuis trois mois un enfant dans son sein.

A ce moment la pensée que son père était seul, l'obséda, elle n'avait plus ni faim ni sommeil.

Vorvong accepta le voyage désiré.

Les deux Reines s'aimaient d'une douce amitié, elles s'embrassèrent ne cessant de se faire des recommandations l'une à l'autre jusqu'au départ.

Prenant alors dans sa main gauche le cristal merveilleux, don du bon Génie, Vorvong enlace amoureusement Kessey de son bras droit ; aussitôt, sans efforts, ils s'élèvent dans les airs et volent vers le Pohoul.

Lorsque leur départ fut connu de tous, il y

eut tristesse générale; grands, officiers, peuple, tous étaient inquiets; des gens allaient et venaient pleurant; d'autres, se frappant la poitrine, disaient :

« O cher et généreux Roi, pourquoi nous avoir quitté seul avec la première Reine? Sans soldats, sans serviteurs? Vers quel pays êtes-vous parti à travers les airs? S'il vous arrive accident comment pourrons-nous en être informés? »

« Nous ne pouvons pas nous passer de vous. Est-il possible que notre jeune Reine soit seule! si elle avait une guerre à soutenir comment pourrions-nous vous en prévenir? »

Voyant la peine que cause l'absence de son mari, la bonne Rot-Vodey ne peut retenir ses larmes.

« O bien-aimé, vous êtes parti sans escortes sans serviteurs, vous qui ne manquiez jamais de rien; j'éprouve une inquiétude extrême à vous savoir ainsi au loin.

« Pourquoi m'avoir laissée seule, je sens que je ne puis supporter le poids de l'isolement, que ne puis-je fendre les airs et vous suivre? »

Néang Kessey et Vorvong brillent dans les airs comme la Reine des nuits; ils parcourent trente lieues la première journée.

Apercevant un ermitage dans une île déserte, la pensée leur vient de s'y arrêter; ils descendent sur terre et vont saluer l'ermite.

Surpris de les voir, le vieillard leur dit :

« D'où donc venez-vous? depuis cinq mille ans je prie dans cette île, je n'y ai pas vu un seul être humain. Êtes-vous arrivés par mer ou bien avez-vous pouvoir de franchir l'espace? »

Vorvong respectueux s'incline et répond :

« Vénérable ermite, venant de Chay-Borey, nous allons au Pohoul pour voir nos parents.

« Une merveilleuse boule de cristal nous permet de parcourir l'air; vous voyant dans cette île, nous avons voulu vos souhaits et vos prières.

« Prêtez-nous votre corbeille, nous irons dans les prés la remplir de fleurs et faire un bouquet pour votre saint autel. »

Vorvong confie à l'ermite sa boule de cristal, et, suivi de Néang Kessey s'éloigne léger cueillant des fleurs à tous les arbres.

Quand ils sont partis, le vieillard regarde le précieux objet, songe à le posséder, il se dit :

« Depuis tant de siècles je prie dans le but de devenir apte à franchir l'espace : Cinq mille ans entiers se sont écoulés, je n'aurai jamais un

cristal pareil au si beau joyau que cet être humain a, sans défiance, remis à ma garde. »

Il prend la boule éblouissante; sa joie n'a plus de bornes.

Il s'élève dans l'espace autant qu'il peut monter, allant sans savoir où.

Rapidement il s'égare.

Le voici dans la région du terrible vent Kamoréath. Le tourbillon l'emporte, en un instant son corps est, en morceaux, jeté au fond des mers.

Cette mort est la juste punition de la faute du solitaire au cœur noir.

Le cristal tomba dans la capitale du Conthop Borey où régnait Saurivong. Éblouissant, il gisait sur le sol; un officier le vit le premier et vint l'offrir au Roi.

La garde en fut, le même jour, donnée au chef des trésors.

Vorvong et la charmante Kessey rentrent, chargés de fleurs dont ils font avec art des bouquets pour l'ermite. Quand ils se disposent à les lui présenter, ils s'aperçoivent qu'il a disparu.

Leur désolation ne saurait se dire lorsqu'ils

ne voient plus la boule de cristal. Les deux jeunes époux poussent un même cri de mortelle détresse :

« L'ermite nous a pris notre précieux trésor et il s'est enfui ! Est-il possible qu'un religieux ait pu nous voler notre seule ressource !

« O femme chérie, combien je te plains, toi qui ne connais misère ni fatigue. »

Les jeunes gens quittent l'ermitage où a vécu le solitaire maudit. Ils vont par monts et plaines, se dirigent au hasard ; bientôt épuisés, ils rencontrent un abri, et, malgré leur tristesse, se sentent heureux d'y trouver du repos.

L'arrivée dans l'île de deux êtres humains est bientôt connue d'un Yack qui l'habite ; attiré par l'odeur, il crie du dehors, faisant des moulinets sans fin de son bâton terrible :

« Quels audacieux humains ont bien pu oser me prendre mon asile ?

« Je vais, tout à l'heure, leur faire voir comment peuvent périr les hommes. »

Hardiment, Vorvong lui répond :

« Yack ignorant et grossier, tu ne connais donc pas combien je te suis supérieur en force et en puissance ? »

Les Anges, appelés par une prière courte,

mettent la terreur au cœur du géant, il s'incline et s'éloigne, pensant en lui-même :

« D'où peut bien venir cet homme surnaturel. Comment pourrai-je le faire périr. »

Mais il n'ose revenir.

Le jeune Roi prend sa compagne dans ses bras :

« Quittons, ma bien-aimée, ce lieu dangereux, nous ne pourrions constamment nous garder du Yack, nous serions sa proie. »

Quand l'aurore dissipe les ténèbres, ils se trouvent sur le bord d'une mer sans bornes. On n'entend là que le murmure du vent, le rugissement des flots.

Devant cette barrière le regard du prince erre triste et désolé, lorsqu'il découvre, en vue du rivage, des troncs d'arbres flottants pouvant supporter leur poids à tous deux ; ils parviennent aisément à les atteindre et à s'y installer. Un heureux vent les conduit alors non loin des côtes du bord opposé.

Mais sans doute, c'est l'heure d'expier une faute de la vie passée.

Une tempête effrayante survient, l'obscurité se fait si profonde, que le regard, sous son épais rideau, ne distingue plus rien. Les vagues

deviennent furieuses, les infortunés n'y peuvent résister, malgré leurs efforts ils sont séparés.

La princesse épuisée, lancée par les vagues roule sur la plage. Meurtrie, elle se traîne, appelle Vorvong, va, vient, erre et brisée elle tombe à genoux :

« O mon bien-aimé, êtes-vous sur le bord, êtes-vous sur les flots ? Auriez-vous été la proie des féroces monstres de la mer ? Sur le rivage n'êtes-vous pas aussi exposé aux fauves ?

« O vous, Génies qui peuplez mers et plages, ayez pitié de mes pleurs, n'avez-vous pas vu mon bien-aimé ? Dites-moi vers quel lieu je le trouverai ? Je veux le suivre, le servir toujours.

« O Anges qui habitez les sept directions et gardez les bois et les forêts, la terre, les eaux et l'air, le monde, le ciel même, dites-moi où il est, je veux le rejoindre, le servir toujours.

« O immenses forêts et vous, arbres verts qui croissez par couples, fleurs écloses, contemplerez-vous muets mon malheur sans pareil ? Quand le sort implacable arrache à mon amour, la moitié de mon être, mon prince bien-aimé, n'aurez-vous pas peine de ma douleur et de mon abandon, ne m'aiderez-vous pas ? Je veux le retrouver, sinon je vous prie, faites-moi mourir ? »

Elle ne cesse d'appeler, de prier, de se plaindre, jusqu'à ce qu'épuisée elle roule sur le sable inerte, évanouie.

Lorsqu'elle revient à elle, son corps tout entier ressent fatigue et douleur ; se roidissant, elle arrête ses larmes, découvre sa poitrine, fait de son écharpe, mise au bout d'une branche, un drapeau, un signal, qu'elle plante sur le rivage.

Elle marche malgré trois mois de grossesse, continuant à fouiller les bois, les ravins ; ses pieds déchirés laissent leur sang au long du chemin. Bientôt elle s'égare ; au bout de ses forces, elle s'arrête et s'étend sous l'ombrage d'un grand arbre qu'un doux vent agite.

La forêt est immense, épaisse, accidentée, Néang Kessey la parcourt ainsi quatre mois en tous sens, sous l'impression constante de la crainte des fauves, n'osant pas prononcer un mot. Elle se trouve alors aux confins du royaume où règne Saurivong.

Par lambeaux, ses vêtements sont restés aux épines, aux broussailles, elle a dû se couvrir uniquement de feuilles d'arbres.

La direction qu'elle suit, sans le savoir, est celle de la capitale.



Dans un village, non loin, habite un vieillard, chasseur habile.

Une foule de chiens le suivent dans ses courses.

Il a la lance et l'arc pour armes, son carquois est plein de flèches acérées.

Ce jour-là, suivant son habitude, marchant le long des champs, il longe la forêt.

Soudain les chiens bondissent, s'élancent vers un être étrangement vêtu : c'est Néang Kessey !

Les aboiements bruyants dirigent le chasseur.

La malheureuse fuit du reste de ses forces. Quand les chiens vont l'atteindre, une fondrière escarpée se présente sous ses pas : elle s'y laisse tomber.

Croyant avoir affaire au gibier ordinaire, le vieillard accourt guidé par les appels et quand il tend son arc, voit la jeune femme.

« Il se peut, » pense-t-il, « que quelque revenant tente ma vieille expérience. »

« Êtes-vous » s'écrie-t-il, « Génie des bois ou créature humaine ?

« D'où pouvez-vous venir sous ce costume de feuilles ? vous semblez malheureuse, pourquoi donc êtes-vous seule ? »

— « O bon vieillard, mon mari et moi avons

fait naufrage en mer en vue des côtes, les vagues furieuses nous ont séparés, recueillez, je vous en prie, une pauvre infortunée, ayez pitié de son malheur; je serai votre servante et ferai mon possible pour vous faire content de cette bonne action. Quand je retrouverai mon mari, il récompensera, ayez-en confiance, votre cœur généreux. »

Le vieillard répond :

« Ne soyez plus inquiète, je pourvoirai à vos besoins. »

De son gros couteau il coupe une branche d'arbre, la place dans la fondrière pour servir d'échelle, puis il jette à la jeune femme le superflu de ses vêtements.

Se voyant assistée, Néang Kessey rapidement se couvre puis monte par la branche.

Heureux de son bienfait, le vieux chasseur la conduit vers sa maison, sans plus penser à la chasse.

Quand sa femme les voit arriver tous deux, ses yeux méchants, jaloux, s'emplissent de colère, elle leur tourne le dos.

« Vieux misérable, » s'écrie-t-elle, « ta peau se racornit et tu as encore une maîtresse! Sans doute pour me dépister tu lui avais construit une case dans la forêt, maintenant qu'un enfant

va naître, tu me l'amènes ici, tu es vraiment par trop naïf. »

— « Écoute, femme, ne dépasse pas les bornes qui sont permises, ne dis pas de paroles méchantes et inutiles, tu ne sauras donc jamais être juste et bonne, attends au moins d'entendre ce que je vais te dire.

« Cette infortunée qu'un naufrage a séparée de son mari, arrive seule. J'ai eu pitié de son malheur et je l'ai amenée pour la nourrir en attendant qu'elle retrouve celui qu'elle a perdu. Ne dis donc plus qu'elle vient te voler mon affection. »

Mais la vieille ne le laisse pas achever.

S'adressant à Néang Kessey :

« Tu vas apprendre comment je traite les donneurs de conseils.

« Vieux misérable, tu as abusé de cette enfant, les juges te puniront, tu paieras l'amende, ton cou ne tardera pas à être chargé d'une cangue et ta tête sautera un jour, c'est certain ! »

Tandis qu'elle parle, elle devient furieuse, se jette sur le vieillard, lui arrache les cheveux, déchire de ses ongles la chair de son visage; rien ne peut l'apaiser, elle se retourne vers la jeune femme :

« Et toi, effrontée, cœur méchant qui peux

avoir un semblable caprice, voleuse de maris qui fais l'étonnée, sors d'ici, tu déshonores ma demeure ! »

Dans sa grande bonté, la triste victime se dit : « Si elle veut me tuer, je ne saurai me défendre, mais les Anges ne voudront pas me laisser mourir. Je ne quitterai pas cet homme si bon avant d'avoir retrouvé mon mari : je lui montrerai ma reconnaissance en supportant les peines qu'il faudra. »

Par la nuit noire et malgré la pluie, la vieille la laissa sur le sol humide en bas de sa case.

Néang Kessey atteignit ainsi, servante misérable, le dixième mois de sa grossesse. Lorsqu'un jour d'orage furieux elle ressentit les premières douleurs, elle pria la vieille :

« Maîtresse, souffrez que je vous dise la vérité : mon petit enfant va venir au monde, j'ai grand besoin d'être secourue? »

— « Éloigne-toi, sors sur le champ! moi je n'ai pas d'enfant et ne saurais supporter un spectacle pareil ! »

« Par pitié, laissez-moi dans l'enclos au pied de votre haie, je ne puis aller nulle part par cette pluie, ce tonnerre. »

— « Va, suis le chemin ! »

Elle la repousse, ouvre la barrière et la chasse au dehors.

Néang Kessey cherche sous l'averse un sentier qu'elle puisse suivre ; la douleur l'oblige à s'asseoir sur le sol ; les larmes sur son visage amaigri ruissellent avec la pluie.

« O mon bien-aimé, êtes-vous donc mort ? Si votre vie a été épargnée, dites-moi où vous êtes que j'aille vous retrouver, vous servir jusqu'à ma mort ! Si quelqu'un m'apprend que vous êtes dans les profondeurs de la mer, je me laisserai mourir ; pourquoi vivrais-je si je n'ai l'espoir de vous retrouver ? »

Par une faveur du ciel, Pra En de son regard perçant et miséricordieux, voit la situation de la jeune femme.

Sous la forme d'une bonne vieille, il se dirige vers elle.

« Jeune et charmante femme, que faites-vous ici par un pareil temps ? »

« O bonne mère, séparée de mon mari par la tempête, égarée en le cherchant, j'ai dû me faire servante dans la maison d'un chasseur dont la femme méchante m'insulte, me maltraite et, ne

voulant pas voir naître mon enfant vient de me chasser.

« O bonne mère, je souffre d'intolérables douleurs, je ne puis plus respirer. »

Elle pense qu'elle meurt. Dans un larmoiement, elle murmure aux Anges une douce prière :

« Ma misère était dans la destinée ! »

« O sort impitoyable, tu m'as arraché mon mari, tu me le caches mystérieusement ! S'il est vivant, je veux vivre et le retrouver, s'il n'est plus, que je meure et lui sois réunie dans la vie future, que rien ne nous sépare plus !

« Que je sois oiseau aux ailes toujours prêtes à fendre les airs si lui l'est aussi, je ne serai heureuse qu'à côté de lui !

« Que je sois bête fauve s'il l'est également ; s'il est poisson je veux aussi l'être ; au-delà de cette mort je ne serai heureuse que réunie à lui !

« Écoutez ma prière, ô Anges célestes, exaucez mes derniers souhaits ! »

Elle se tourne vers la vieille femme :

« O bonne mère, sauvez mon enfant, sauvez ma vie, ce bienfait sera égal à celui que je dois à ma mère. »

Soutenant ses épaules, le Dieu répond :

« N'ayez plus d'inquiétude, je ne vous quitterai pas. »

Néang Kessey met au monde un beau garçon. En le voyant, Pra En s'écrie : « il sera mon petit-fils ! »

Il fait naître du feu, réchauffe la jeune mère, puis il dit :

« Ma maison est à l'Est du palais, je vais emporter votre bel enfant et le bien soigner. Quand vous pourrez venir le voir, vous le trouverez, n'ayez pas de crainte : donnez-moi quelque objet qui, placé à son cou, le fasse reconnaître !

« Vous êtes seule et sans aide, chez votre méchante maîtresse vous ne trouveriez pas un moment à lui consacrer, il ne pourrait vivre dans ces conditions? »

— « O bonne mère, je vous remercie, je vous confie mon enfant, aimez-le et le soignez comme si vous lui aviez vous-même donné le jour, quand j'aurai retrouvé mon mari, nous viendrons vous le demander, nous vous récompenserons de vos soins sans prix. »

Elle prend dans ses bras l'enfant né dans une telle misère, elle le mouille de larmes :

« O trésor précieux de mon cœur, combien

il m'est pénible et douloureux de me séparer de toi ; que pourrait faire une pauvre servante? ma maîtresse sans pitié serait cause de ta mort, par crainte de te voir malheureux je te confie à cette bonne mère. Nous nous reverrons, dans un mois je quitterai mes maîtres, j'irai te prodiguer mes soins, nous serons deux à t'aimer. »

Ayant ainsi parlé elle remet à la vieille le précieux fardeau et lui confie la bague de son mari.

Néang Kessey étant rentrée chez le chasseur, la vieille lui demande : « Eh bien, fille misérable, tu as donc abandonné ton enfant? »

« Vous n'avez pas voulu le voir, je l'ai confié aux soins d'une personne charitable qui l'a adopté pour son petit-fils. »

Après le départ de la jeune mère, Pra En place l'enfant sur un superbe tapis et attache à sou cou la bague de sa mère. Il se transforme en un vautour dont les ailes éployées, le protègent de la pluie, de la rosée et du soleil.

Le Roi Saurivong, depuis longtemps souverain de Conthop Borey, ayant éprouvé le désir de faire une promenade au bord de la forêt, de

grand matin revêt ses insignes et la couronne et sort, monté sur l'éléphant royal, suivi d'une escorte nombreuse, salué, admiré par la foule respectueuse.

Passant près de la cabane du chasseur, ses regards sont attirés par le vautour qui, malgré le bruit et l'approche de l'escorte, garde, sous ses ailes éployées, une attitude de fière indifférence.

« Que quelqu'un aille voir ce que mange ce vautour. »

On se presse d'obéir à l'ordre du Roi.

Le vautour fait un bond, s'écarte, l'officier voit l'enfant.

« O Roi, un nouveau-né beau comme ceux des Anges, couché sur une superbe étoffe, est là, abandonné. Le vautour allait lui ôter la vie quand nous sommes arrivés, sans nous certainement cette charmante créature était dévorée.

Content d'une pareille rencontre, Saurivong ordonne :

« Qu'on me l'apporte vite, je veux le voir. »

Délicatement on le présente au Roi, il le reçoit dans ses bras.

« J'adopte ce joli enfant ! »

Il le caresse, l'admire, aperçoit la bague attachée à son cou, la compare à la sienne et sur-

pris et troublé de les trouver en tout semblables, il ne doute pas qu'il a dans ses bras l'enfant de son frère.

« O cher enfant, quel bonheur te met dans mes mains, mais pourquoi es-tu seul? Où est ton père?

« O destinée étrange, conséquence de nos vies passées, pourquoi toujours ces séparations violentes et douloureuses ! »

Il se laisse aller au chagrin qui le ronge, ses larmes coulent le long de son visage, il ordonne de chercher les parents partout aux environs; l'escorte se disperse mais en vain, car personne ne songe à s'informer dans la misérable cabane.

Le Roi alors rentre au palais, il fait choisir parmi les femmes belles et de taille élancée, des nourrices habiles.

Il ordonne qu'une élégante maison de quatre pièces soit de suite élevée pour le petit prince dans la cour d'honneur, et qu'elle soit ornée de peintures murales reproduisant les scènes, de sa jeunesse, vécues avec son frère.

Il fait publier, par gongs et trompettes, qu'il l'inaugurera par une fête superbe et distribuera à cette occasion d'immenses richesses; que la foule entière sera admise au petit palais où on hébergera tous les visiteurs à qui des gardes,

spécialement choisis, expliqueront les scènes peintes sur les murailles.

Quand tout fut prêt il recommanda aux gardes de lui venir dire l'impression produite, par les tableaux, sur les visiteurs.

Revenons maintenant au malheureux Vorvong.

Arraché violemment à sa jeune femme, il dispute sa vie aux flots furieux; après des efforts désespérés il gagne la côte.

Recherchant sa chère compagne, il fouille en vain les plissements du sol, les recoins du rivage, il s'abandonne à la douleur, il s'écrie :

« O mon bien-aimé trésor, qu'avons-nous donc fait pour mériter tant de malheurs?

« Que ne t'ai-je refusé ce voyage!

« Que ne puis-je savoir dans quel lieu tu te trouves pour aller te rejoindre!

« Es-tu morte ensevelie dans les flots?

« As-tu été dévorée par les monstres marins?

« Es-tu égarée dans ces forêts sombres?

« As-tu été la proie des bêtes féroces?

« Aurais-tu plutôt par bonheur été recueillie par un chasseur charitable? »

L'infortuné prince longe tristement le rivage, seul le mugissement des flots répond à ses appels.

Tout à coup il aperçoit sur une plage éloignée un signal, un drapeau.

Il hâte la marche, tremblant d'espoir, comme si l'étoffe flottant au gré du vent allait lui rendre sa bien-aimée.

Il reconnaît l'écharpe de Néang Kessey et voit sur le sable la trace de ses pas.

La plaie de son cœur ne fait que s'aviver.

« Trésor de mon être, la destinée vous a amenée sur ce rivage, vous n'y avez laissé que votre écharpe et la trace de vos pas !

« Sans doute tu n'as pris que le temps de mettre cette étoffe légère, emblème de l'espoir, au bout de cette branche !

« O chère écharpe qui as couvert ma bien-aimée, tu es le seul souvenir de notre séparation !

« O solitudes, racontez-moi sa peine? est-elle égarée dans vos replis? ayez pitié d'elle et de ses souffrances !

« Compagne de ma vie, tu avais en abondance les plus précieuses étoffes, tes fatigues étaient les doux amusements du palais, tu as été entourée de soins autant que les Anges : tu marches maintenant demi-nue sous le soleil ardent dans des forêts sans fin. »

Accablé de douleur, il tombe évanoui sur

ce sable couvert de l'empreinte des pas de Kessey.

Relevé, il suit ces empreintes encore fraîches, atteint la lisière de la forêt, mais là, le sol est tapissé d'herbe, il lui est impossible de reconnaître aucune trace, il appelle longtemps, l'écho seul lui répond.

Sept mois entiers il fouille la forêt dans toutes ses parties, elle n'a aucun secret pour lui ; peines inutiles.

Un jour il se trouve dans les champs, et, arrive à la capitale de Canthop Borey le cœur plein de tristesse.

Il entend dire, aux gens qui le coudoient, que le Roi donne une grande fête, et, fait distribuer d'abondantes aumônes dans la cour du palais pour l'inauguration d'une maison sur les murs de laquelle sont reproduites les scènes de son enfance.

« Entrons, » se dit-il, « j'aurai part aux aumônes du Roi et verrai les tableaux. »

Selon les ordres reçus, en le voyant, les officiers le font entrer, lui offrent toutes sortes de provisions, le couvrent de vêtements neufs et lui font prendre un repas, puis il le conduisent pevant les peintures.

Ils lui en détaillent les scènes.

C'est d'abord l'enfance heureuse et tranquille du Roi et de son frère auprès de leur mère.

A mesure qu'ils parlent, Vorvong s'aperçoit que ces sujets sont ceux de sa vie, l'émotion l'étreint, il tombe à genoux :

« O sort incroyable; me voici jouant avec mon frère près de notre mère, au temps du bonheur!

« Ici, Néang Montéa nous tient dans ses bras!

« Cet autre tableau représente le Roi rempli de colère ordonnant de nous faire mourir!

« Voici notre marche affreuse vers la forêt avec les bourreaux!

« Notre mère affolée accourt nous rejoindre!

« Puis voici sa mort, sa résurrection!

« Les bourreaux à genoux, surpris et touchés, nous laissent partir!

« Là, c'est notre passage parmi les vendeuses du pays de Baskim!

« Le grand arbre sur la branche duquel la première nuit nous nous reposâmes!

« Le combat de coqs livré à l'aurore.

« Le coq blanc et le noir à bout de leurs forces mourant tous les deux!

« Le feu que nous fîmes pour cuire leur chair, avant de partir!

« Notre halte enfin à la case du bois où mon frère chéri m'a été ravi !

« O gardes qui de vous pourra me montrer mon frère bien-aimé. »

Les sanglots l'aveuglent et l'étouffent, les officiers le laissent à terre, s'esquivent, en sachant assez ; ils se pressent, contents d'aller dire au Roi tout ce qu'ils ont vu :

« Un pauvre étranger, jeune, beau, ressemblant ô Roi, à votre personne, s'est présenté au petit palais. Nous lui avons donné tout le nécessaire et l'avons mené, son repas fini, devant les peintures.

« Nous allions alors les lui expliquer ; il les a comprises, est tombé à terre brisé d'émotion et s'est évanoui. »

Saurivong accourt, reconnaît son frère, le presse dans ses bras.

« O mon frère chéri, compagnon des peines, pris à mon amour ! Depuis les longs mois que je t'ai perdu, ma vie a été remplie de tristesse ! Pas un seul jour ton cher souvenir ne s'est éloigné ! O mon cher trésor, attendu sans cesse, le ciel généreux vient nous réunir ! »

Des larmes de bonheur coulent de ses yeux.

Le cœur de Vorvong en même temps déborde

de joie et étouffe de peine; les pleurs peu à peu soulagent son angoisse. Il conte à son frère les misères subies.

« O bien-aimé frère, je ne sais comment je puis encore vivre. »

Il dit l'histoire de sa bague, le seul souvenir gardé de sa mère et à cause duquel il a subi six ans de martyr.

Il raconte le lancement du vaisseau, la victoire sur le Géant. Son couronnement et son mariage, le voyage dans l'air, la descente dans l'île, le vol de l'ermite, le naufrage, la séparation.

« O frère adoré, vous êtes le salut, c'est par vous que je reverrai notre mère chérie.

« Je me demandais si vous étiez mort, votre enlèvement m'avait fait craindre le malheur, je n'aurais jamais cru vous retrouver Roi de ce beau pays.

« Après tant de maux, j'éprouve une joie, douce par dessus tout, à vous contempler! une peine, sans pareille, hélas! s'y mélange; j'ai perdu ma compagne aimée; elle a dû souffrir de telles misères que j'ai peur et tremble qu'elle n'ait succombé.

« Quand les flots furieux nous ont séparés, elle était déjà grosse depuis trois mois et en voici sept que je pleure sa perte. »

« Écoute, ô cher frère, dit Saurivong :

« J'ai, dans le chemin, recueilli sur un riche tapis, un petit garçon né de quelques jours.

« Il avait au cou une bague admirable.

« Cet enfant n'est pas étranger à notre sang, il est sûrement ton fils.

« La bague me l'a fait connaître.

« Ayant en vain, pour te retrouver, recherché partout, j'ai imaginé la salle des tableaux et fait annoncer que je donnerais, en l'inaugurant, fête et riches aumônes.

« Des gardes étaient chargés de conter à tous l'histoire de ma vie et de détailler notre longue misère. C'est par ce moyen que, grâce au ciel, j'ai pu retrouver mon frère bien-aimé ! »

« O cher frère, » demande Vorvong, « satisfaites mon impatience, je veux voir l'enfant que vous élevez ? »

Le petit prince est aussitôt apporté, entouré de nourrices et de suivantes.

A la vue de l'enfant au cou duquel brille sa bague, Vorvong le reconnaît, le prend amoureusement, laissant couler des larmes.

« O cher enfant que, par la permission des Anges, je puis aujourd'hui porter dans mes bras, regarder avec amour, pourquoi t'a-t-on abandonné sur la route? »

« O cher petit, où peut se trouver ta mère?

« Cher trésor de mon être, je crains pour sa vie, aurait-elle été ravie par des hommes sans cœur et sans pitié? »

La douleur, à cette pensée, le brise, il tombe évanoui.

Saurivong, effrayé de l'état de son frère, humecte son visage d'eau fraîche et le rappelle à la vie.

L'infortunée princesse Kessey en servant sa maîtresse était, malgré sa bonne volonté, sans cesse maltraitée, insultée; cette vieille sans pitié la menaçait journellement de la chasser.

Après sept jours, elle la quitte et part à la recherche de son enfant. Elle se dirige vers le palais, y entre sans y prendre garde.

Cherchant la case de la bonne mère, elle erre près de la maison construite pour son enfant.

Vorvong, à l'entrée de la salle, regarde tristement au dehors; il aperçoit Néang Kessey, la reconnaît quand elle s'éloigne, accourt, la retient par la ceinture, l'étreint dans ses bras et l'inonde de larmes.

En un instant, ils se sont dits tous leurs malheurs.

Vorvong l'entraîne dans la maison, lui racontant comment son frère a recueilli leur fils.

Néang Kessey prend l'enfant, le couvre de baisers, de caresses.

« Bénie soit la destinée qui me fait te revoir. Je remercie les Anges qui ont voulu que le Roi ton oncle ait recueilli toi et ton père.

« Nous sommes maintenant réunis pour toujours.

« O précieux trésor de mon cœur !

« Voilà sept jours que ton visage m'est inconnu, j'avais cru que la vieille mère t'éléverait, elle m'avait demandé de t'avoir pour petit-fils, je ne puis comprendre qu'elle t'ait abandonné au milieu de la route et qu'un vautour t'ait gardé sous ses ailes !

« N'ai-je pas plutôt été assistée par un Ange, sous l'apparence d'une vieille femme ! »

Lorsqu'elle a séché ses larmes de bonheur, les deux Rois frères la conduisent chez la reine Sar Bopha qui la reçoit avec une joie extrême.

Saurivong fait célébrer une superbe cérémonie à l'occasion de l'heureux retour de son frère et de sa famille. Puis, le beau nom de Vorvong Sauria, est, dans une grande fête, donné à l'enfant aux acclamations des grands et du peuple venus le saluer. »

IV

« O mon frère bien-aimé, » dit un jour Saurivong, « vous ne m'avez plus reparlé de votre merveilleux cristal, j'ai grand désir de le connaître.

« On m'a offert un jour une boule éblouissante de beauté, je l'ai gardée précieusement, ne serait-ce pas celle que vous avez perdue ? »

Plein d'espoir, Vorvong demande à la voir, des officiers l'apportent.

« C'est mon joyau lui-même, ô mon bon frère ; si vous le permettez je vais vous montrer tout de suite sa puissance. »

Le prenant dans sa main, il le fait tournoyer, il s'élance dans les airs, fait le tour de l'enceinte puis, décrivant de grands cercles autour du palais, il redescend aux pieds du Roi Saurivong. Tous ceux qui le voient sont émerveillés, la ville entière s'émeut et veut le contempler.

Vorvong s'incline respectueusement :

« O cher frère, notre mère adorée nous a recommandé d'être de retour dans dix ans. Elle pense sans cesse à nous. N'oublions pas ses recommandations, ayons pitié de sa douleur. Si vous le voulez bien, je retournerai prendre tout ce qu'il faut dans mes royaumes, c'est ici que

je me réunirai à vous, nous n'avons que le temps nécessaire pour préparer les navires. »

Saurivong répond : « Votre pensée est heureuse, je vais organiser une armée de terre afin que nous arrivions par les deux côtés en même temps et que nous assurions le succès, car dès qu'on saura notre marche tous les obstacles nous seront élevés. »

Vorvong dit encore :

« Je confie à vos soins Néang Kessey et mon enfant ; ô mon frère, je ne saurais trop vous les recommander, ils ont été si malheureux. »

Puis il fait ses adieux à sa compagne.

« Chère Kessey, la plus charmante des femmes, je vais te quitter pour rentrer au Royaume, la pauvre Rot Vodey doit être inquiète d'une aussi longue absence et sa tristesse grande. Ne pleure pas mon départ, n'attriste pas les beaux jours. Je voudrais t'emmener, ne plus me séparer de toi, la crainte des accidents me retient.

« Je vais de nouveau me servir du cristal, mon absence consacrée à préparer le retour vers notre mère sera de courte durée.

« O toi, chère fidèle, aies soin de notre enfant, je reviendrai avec Rot Vodey et ramenerai serviteurs et suivantes. »

Ayant parlé, il s'élève dans les airs ; son vol

gracieux est semblable à celui de Hansa, l'oiseau du ciel, prenant son essor des beaux jardins des heureuses régions célestes.

Vorvong ne mit qu'un jour pour atteindre sa capitale. Il presse dans ses bras la bonne Rot Vodey qui, amoureusement, dit ses peines et son inquiétude pendant la séparation.

Vorvong raconte son voyage avec Néang Kessey, leur naufrage, les misères qu'ils ont eues séparés l'un de l'autre. La généreuse Vodey pleure, émue de pitié.

Le jeune couple se rend ensuite chez le vieux Roi. Ils sont reçus avec bonheur.

« O cher enfant, comme chaque jour, la tristesse et le chagrin nous assiégeaient en ton absence !

« Combien de fois, pris d'impatience, n'avons-nous pas passé le temps à parler de ton heureux retour, ô comme nous avons senti le besoin de te posséder et de t'aimer !

« Où avez-vous laissé notre charmante Kessey ? est-elle heureuse ou triste ? Serait-elle oublieuse qu'elle n'a pas profité de votre retour pour venir nous revoir ? »

Vorvong refait le récit de ses misères, le Roi Sotat ne peut retenir ses larmes.

Bientôt Vorvong reprend sa course, il se dirige vers le pays du Roi Thornit. Il fait à son beau-père le récit de ses malheurs, puis lui parle ainsi :

« O Roi, je viens vous demander cinq cents vaisseaux et une armée pour aller vers mon pays natal. »

Le Roi Thornit répond :

« Ce royaume est à vous, votre volonté sera faite. »

Vorvong s'embarque avec des soldats tous choisis, revient chez le Roi Sotat et lui fait la même demande.

Rapidement les troupes sont levées et la flotte équipée.

Vorvong dit alors à son beau-père.

« Grand et généreux Roi, je fais des vœux ardents pour le bonheur de votre règne et la prospérité de votre royaume.

« L'absence sera courte. Je vous demanderai d'emmener votre chère fille ma compagne afin qu'elle voie ma gentille mère ? »

Le Roi Sotat eût préféré garder sa délicieuse Rot Vodey, mais il n'ose refuser.

« O fils cher à mon cœur, je ne puis contrarier ton voyage, va, que le ciel te protège,

mais ne me laisse pas longtemps dans l'isolement.

« N'oublie pas que ta présence ici est indispensable, que ton élévation au trône du royaume est le plus heureux événement de ma vie ; tu étais l'homme prédestiné au salut de notre race. »

Puis, s'adressant à sa fille :

« O trésor de mon cœur, toi que j'aime plus que tout, écoute mes prudentes recommandations :

« Prends soin de ton mari, respecte-le et obéis-lui toujours. Quand vous serez arrivés heureusement dans son pays, sers ses parents comme s'ils t'avaient donné le jour, que rien ne puisse te faire étrangère à leurs yeux.

« Sois attentionnée pour les Génies des pays où tu te trouveras.

« Sois bonne et douce pour ceux qui te serviront.

« Adoucis la misère des infortunés.

« Aime ceux que ton mari aimera, n'altère pas son bonheur par la jalousie.

« En tout, use de bonté et de modération.

« N'aie pas, pour ceux qui subiront la disgrâce de ton mari, le même sentiment que lui, sois bienveillante, interviens pour eux auprès du Roi.

« Quand ton mari, la nuit, entrera dans ta chambre, couche-toi un peu plus bas que lui, ne reste pas sur un rang égal. »

La princesse ayant respectueusement reçu les conseils de son père, les deux époux le saluèrent agenouillés.

La flotte se dirige, voiles au vent, sur Conthop Borey où un chaleureux accueil lui est fait par Saurivong qui reçoit avec transport son frère dans son palais.

En se retrouvant, Néang Kessey et Rot Vodey se jettent dans les bras l'une de l'autre, ne cessent de se parler.

Rot Vodey prend le petit prince Vorvong Sauria, elle le dépose amoureusement sur ses genoux, le couvre de baisers, de caresses. Elle verse des pleurs en pensant à la misère qu'il a eue.

« O cher enfant, la protection du ciel est sur toi, sans elle tu n'aurais pu résister à tant de malheurs. »

« Nous sommes enfin réunis, » dit Vorvong; « mettons, cher frère, notre projet à exécution, partons pour le royaume de nos parents. »

Saurivong répond :

« Charge-toi de commander les flottes, je conduirai l'armée; nous calculerons notre marche de manière à entrer en même temps dans le royaume de notre père et bloquer subitement la capitale. »

Les derniers préparatifs du départ sont rapidement poussés, on n'attend plus qu'un jour propice.

Dans les deux armées règne l'ordre et la discipline.

Saurivong compose l'avant-garde de ses hommes les plus audacieux. Il choisit ses officiers parmi ceux ayant fait preuve de brillant courage; ils portent les sabres suspendus à l'épaule, leurs coiffures sont de couleurs éclatantes.

L'armée est innombrable, le sol tremble sous ses pas; parmi les guerriers joyeux, chacun ne songe qu'à saisir l'occasion de montrer sa valeur.

On ne voit que drapeaux, bannières, emblèmes de toutes sortes flottant au gré du vent.

Saurivong emmène la Reine, une foule de femmes de rare beauté forment sa suite.

Rien ne manque, tout a été prévu.

L'armée se met en marche, en plusieurs troupes séparées, dans un ordre parfait.

La route sera longue, pénible, aussi Saurivong a-t-il hâte d'arriver.

Vorvong de son côté a organisé la flotte; elle est montée par des marins éprouvés dont le courage et la bravoure sont les qualités ordinaires.

Des quantités considérables de provisions remplissent les navires.

Des drapeaux, des bannières de toutes couleurs s'agitent en haut des mâts.

Une troupe choisie forme la garde du Roi.

La flotte est innombrable, on ne voit qu'une forêt de mâts et de gouvernails.

Elle se met en route en même temps que l'armée.

Un vaisseau aux sculptures magnifiques, orné de gracieuses guirlandes de fleurs, emporte le jeune Roi et les Reines. En s'éloignant tous trois échangent avec Saurivong et Sar Bopha montés sur de superbes éléphants, des souhaits et des vœux.

Bientôt on n'entend plus que les mugissements des vents, les vagues s'élèvent hautes, retombent, frappant lourdement le bordage des navires. On ne voit que l'étendue sans bornes des eaux, et le ciel.

Le soir, la flotte mouille dans une île, les matelots réparent leurs forces par des aliments abondants ; tous, penchés sur les flots admirent, à la lueur de la lune et des étoiles, les animaux marins de toute sorte.

Le lendemain, la traversée continue.

Laissons les armées s'avancer et parlons du Roi Sauriyo et de la Reine Tiéya, le père et la mère de Saurivong et de Vorvong.

Après la fuite de Vorvong et de Saurivong, enfants sauvés de la mort, que se passe-t-il?

La douleur de Néang Tiéya exaspérant le Roi, il l'a chassée du palais.

Dans son abandon, la pauvre Reine ne doit la vie qu'aux bourreaux compatissants qui lui portent chaque jour en cachette le nécessaire pour entretenir son existence : riz, bétel et bois.

Par crainte de la colère du Roi, personne n'ose la secourir.

Sept ans écoulés, Vey Vongsa dans sa douzième année est sacré Roi à la place de son père qui abdique. Il gouverne les cinq cents principautés tributaires ; des trésors, des richesses, des objets précieux de toutes sortes lui sont annuellement présentés.

La prospérité et le bien-être continuent de régner chez les peuples de son empire.

Cependant le temps passe. La malheureuse abandonnée, la Reine Tiéya, a recommandé à ses fils de revenir sans faute au bout de dix ans; malgré son courage, elle est toujours sous l'impression de l'inquiétude et de la tristesse que lui a laissée leur départ.

Elle a pour compagnons de misère : le chagrin, la douleur, la souffrance et l'impatience de revoir ses enfants.

Cependant, une nuit, elle a un songe charmant.

— Ses fils reviennent tous deux, fleuris de jeunesse et de santé. Ils se jettent à ses pieds, étouffant de douleur en la voyant tombée dans une misère pareille. Elle les presse étroitement dans ses bras. Heureux de la revoir, heureuse de leur retour, tous trois ne cessent de pleurer de joie et de bonheur.

Suffoquée par l'émotion, elle s'éveille en sursaut, cherchant encore à étreindre ses enfants.

Les ténèbres profondes la rappellent à la réalité; elle retombe dans la douleur et le désespoir, les larmes inondent son corps, elle se plaint amèrement.

« O chers adorés de mon cœur, que je suis malheureuse, tous les jours la douleur m'accable. Depuis votre départ, dix ans se sont écoulés, ma misère est affreuse, je ne dois l'existence qu'à la générosité des bourreaux. »

Ce jour-là, au lever de l'aurore, une armée innombrable inonde le royaume, marche sur la capitale.

Ce n'est plus dans le peuple que terreur et désordre.

Le Roi est informé par des courriers, témoins oculaires de l'invasion.

« O grand Roi, une armée sans nombre envahit le pays. Rien ne peut arrêter sa marche audacieuse. »

D'autres accourent disant :

« Une autre armée arrive par la mer. On ne voit que navires, que guerriers.

« Sauvez-nous du malheur, ô grand Roi ! »

Le Roi Vey-Vongsa aussitôt rassemble son armée, ses guerriers, toujours prêts, sont braves, bien armés.

Les nouvelles sont alors que l'ennemi atteint la capitale et que la résidence royale va être cernée.

« O vous tous », dit le jeune Roi Vey-Vongsa,

« chefs et guerriers, quelle que soit son audace, cette armée ennemie ne pourra nous vaincre. »

Les armées des deux Rois frères se sont réunies.

Vorvong, vêtu pour la bataille, se rend à la tente de son frère aîné.

Entourés des généraux, des chefs, des savants, les deux Rois prennent place sur l'estrade superbe, rapidement construite, au centre de l'immense camp des troupes.

Ils choisissent de suite des envoyés pour le vieux Roi.

« Allez vers le Roi Sauriyo, vous lui direz que nous voulons son royaume, sa couronne, ses richesses ; s'il refuse, vous l'inviterez à la guerre, nous la lui imposons par la force puissante de nos armes. »

Les envoyés partent, ils portent au vieux Roi la demande des deux Rois.

En les entendant, le vieillard laisse échapper des cris de désespoir :

« Si je suis vaincu, on me fera périr par les armes. »

Dans son effroi, aucune idée de résistance ne lui vient à l'esprit.

Le Ciel lui fait subir les conséquences de l'action accomplie sous l'influence de Néang Montéa sa seconde femme à l'égard de ses deux enfants.

Il s'adresse au jeune Roi Vey-Vongsa :

« O cher enfant, mon salut, que décider en face de cet ennemi ? Faut-il accepter sa volonté ?

« Comment pourrions-nous trouver assez de soldats pour engager la lutte contre lui ? Le royaume est en ses mains, notre peuple à sa discrétion !

« Une lutte malheureuse aura des conséquences terribles pour le pays, causera notre mort.

« Mieux vaut se rendre, au moins l'adversaire nous laissera la vie. »

Vey-Vongsa répond :

« O cher père, n'ayez pas de crainte sur le sort du pays. Il est vrai que l'armée ennemie est innombrable, que le royaume est dans ses mains, que la valeur de ses armes est redoutable, que ses soldats sont audacieux ; mais, il est permis de se mesurer avec elle comme avec toute autre. Je puis être battu, écrasé, mais vous ne pouvez pas me faire retirer sans lutte.

« Si le sort des armes nous est favorable, nous garderons notre royaume, dans le cas

contraire, nous consentirons à le céder à notre adversaire.

« Si je succombe, j'aurai montré que je suis un homme, alors ne me regrettez pas, ô mon cher père, quand on est né il reste à mourir. Tant que je serai là, ne craignez rien, nous ne sommes pas encore aux mains des ennemis. »

— « O mon cher enfant, tes idées de lutte me font craindre pour ta vie. Puisque tu veux le combat, réponds aux envoyés afin qu'ils aillent prévenir leurs Rois. »

Vey-Vongsa prend la parole :

« Vous pouvez, ô seigneurs, aller dire à vos Rois que nous n'avons pas idée du motif de leur demande, nous ne la comprenons pas.

« Dites-leur que nous acceptons la lutte et que je laisse aux armes le soin de mon destin.

« Pour épargner le sang, les pleurs, je dedemande qu'il y ait un combat d'éléphants, chaque armée choisira le meilleur qu'elle aura, votre chef et moi les monterons nous-mêmes. »

Les envoyés, ayant écouté, prennent respectueusement congé du jeune Roi et rentrent au camp.

Les deux frères alliés sont heureux de la

proposition de leur adversaire, Vorvong de suite s'incline devant son frère aîné :

« Je réclame, ô frère, l'honneur de la lutte ? »

Saurivong répond :

« Que votre volonté sois faite. »

Vorvong salue son frère, puis dit :

« Je vous assure du succès, ô frère bien-aimé, je ne crains pas un combat d'éléphants, je veux prouver ma force et mon adresse.

« Soyez sans inquiétude aucune, je prendrai le royaume de notre père et je vous l'offrirai.

« Je désire que vous restiez sur cette estrade ; d'ici vous pourrez suivre la lutte contre Vey-Vongsa. »

On rassemble sur le champ l'escorte de Vorvong, ses guerriers vêtus pour le combat viennent entendre les prêtres prier pour la victoire.

Vey-Vongsa a donné les ordres, fait les préparatifs nécessaires ; il se rend près du vieux Roi pour ses adieux, lui demande ses souhaits et rentre dans sa demeure.

Il se pare de tous les ornements royaux, sa tête porte la couronne couverte de pierres précieuses, toute miroitante de lumière et de beauté.

A sa ceinture est suspendu un sabre à manche d'or piqué de diamants. A ses doigts brillent des bagues admirables, le crochet de son bâton d'éléphant est d'or massif.

Sa toilette de bataille terminée, il prend place sur son éléphant aux harnachements neufs et brillants.

Tous deux, armés, sont superbes de fierté et de courage.

Un groupe de combattants déterminés forme l'escorte.

Les deux frères alliés sont sur l'estrade entourés de leurs ministres, de la foule des généraux et des chefs ; on leur annonce l'approche de l'ennemi.

Saurivong ordonne :

« Faites prendre leurs places à toutes les troupes, éléphants, cavalerie, disposez toutes nos armes ! »

On voit se mouvoir des groupes terribles, le Roi est aussitôt informé de l'exécution de ses ordres.

Vorvong salue son frère, monte sur l'éléphant; sa main tient une arme magnifique, un crochet d'or pour l'éléphant orne une extrémité, un sabre termine l'autre. Le parasol royal ombrage son visage.

L'escorte nombreuse, choisie, qui va combattre avec lui, avance avec ordre. On ne voit qu'une forêt d'armes.

Cette marche serrée des guerriers vers l'ennemi est saluée par toutes les musiques, les gongs et les trompettes.

Les deux troupes se sont jointes; soudain la lutte s'engage, on n'entend plus que les bruits confus des cris de guerre et des chocs d'armes, le sol tremble sous les hommes.

Aucune arme ne reste immobile, les soldats se mêlent, attaquent, se défendent avec les sabres, avec les lances.

Pêle-mêle sont des blessés, des vainqueurs et des morts; des hommes tombent renversés, d'autres viennent les égorger, les pieds des guerriers sont rougis par le sang.

L'épais rideau des combattants s'éclaircit, la place se dégage, les deux Rois lancent l'un sur l'autre leurs éléphants; les meilleurs des guerriers, avec eux, s'attaquent avec lances, sabres, piques, tous ces fers flamboient, on les voit, teints de sang, s'abattre, se lever.

Aussitôt qu'ils se heurtent, les éléphants des deux Rois se déchirent; leurs maîtres échangent sans parler un regard, croisent leurs armes.

Les traits mâles de leurs jeunes visages expriment le courage, le calme et la résolution.

Vey-Vongsa adroit, valeureux, combat en Roi superbe, habile dans l'attaque, mais bientôt, Vorvong, invincible, d'un coup rapide de sa longue arme détache du corps élancé de son adversaire la tête et la couronne.

A la vue du Roi mort, les plus braves même des gardes de Vey-Vongsa reculent, le trouble se met parmi eux; comme un flot mouvant ils roulent hors du champ de lutte, on voit des hommes tomber tremblants de peur, mourir d'épuisement.

Vorvong fait crier aux soldats du vaincu d'arrêter leur fuite, de quitter toute crainte, qu'il laisse à tous la vie.

Saluant, les mains au front, le cadavre de son vaillant adversaire, il donne les ordres pour qu'il soit gardé avec respect.

Alors les bannières sont levées, Vorvong, tout autour d'elles rassemble ses soldats, va saluer son frère et lui dire sa victoire.

V

Les deux Rois envoient à leur père la nouvelle de la mort de son fils.

Vous direz ceci :

« O puissant Roi, votre valeureux fils abandonné par la fortune a vaillemment succombé.

« Nos illustres Maîtres vous demandent s'il vous convient de continuer la guerre. Dans ce cas, allez sur le plateau les attendre. Si vous ne le désirez pas, vous devrez les saluer à leur camp.

« Vous y viendrez à pied et non sur un éléphant ou toute autre monture ; sans armes, sans escorte ; faute de tout cela votre attitude sera considérée comme hostile et menaçante, et causera un nouveau combat dont l'issue vous sera fatale, votre vie paiera alors votre témérité. »

Quand il entend ce langage impérieux, le vieux Roi, effrayé, répond :

« O vous, les envoyés de mes forts adversaires ! Pourquoi soutiendrais-je une lutte dans laquelle je serais vaincu, mon fils a été trahi par le sort, il a trouvé la mort, je ne puis plus

rien contre eux, qu'ils aient la générosité de m'accorder jusqu'au soir afin que je puisse réunir les présents dont je me ferai suivre.

« Je leur remettrai le royaume, les trésors, ce que je possède, je ne leur demande que la vie en retour. »

Les envoyés rapportent aux Rois frères la réponse du Roi Sauriyo.

Aussitôt l'armée reçoit cet ordre :

« Qu'on plante en terre les drapeaux, les bannières, les emblèmes de toutes les troupes, de tous les chefs. Quand le Roi vaincu viendra saluer les Rois, on ne lui montrera pas l'estrade royale, mais, l'abusant sans cesse, on l'enverra de l'un à l'autre des drapeaux indiquant les campements des chefs, des généraux et des ministres, du premier au dernier; jusqu'à fatigue extrême ; alors seulement qu'exténué, il ne se soutiendra plus, il sera conduit devant les Rois alliés.

« Que partout les musiques, les gongs et les trompettes résonnent bruyamment. »

Ordonnant ainsi, les deux Rois frères, entre eux, pensent :

« Nous lui ferons souffrir un instant la misère que nous avons subie de longues années.

« C'est par miracle que nous vivons encore,

sans le secours du ciel nos corps seraient ensevelis dans les sombres forêts.

« Il faut qu'il ressente la leçon, alors seulement qu'il succombera à la souffrance, nous le recevrons. »

Quand les envoyés ont accompli leur message, le vieux Roi Sauriyo est assailli de mille pensées, il sanglotte désespéré. Il craint pour sa vie et pleure son fils, son seul soutien; son cœur, comme brisé en mille morceaux, n'existe plus.

« O cher enfant, toi mon précieux trésor, pourquoi le fatal destin t'enlève-t-il si jeune à mon amour ?

« Toi, la douce consolation de mes vieux jours, jamais jusqu'ici tu ne m'as causé de chagrin, je t'ai donné mes royaumes, tu as été le bonheur de mes peuples !

« Nous étions deux, mon fils et moi, maintenant je suis seul ! Pourquoi meurs-tu si jeune au milieu des combattants n'ayant aucun parent auprès de toi pour te secourir ? Je n'ai pas même revu ton visage !

« Ta mort m'enlève mon amour, mon salut, brise ma vie ! »

La douleur de Néang Montéa est immense en apprenant la terrible nouvelle, sa poitrine est près d'éclater tant son cœur bat violemment.

« O mon fils chéri, trésor de mon être! j'éprouve une douleur intolérable, je ne saurai jamais me consoler.

« Pourquoi, toi, le bonheur du peuple, es-tu enlevé violemment par la mort?

« Pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de mourir avec toi? Pourquoi n'es-tu pas mort dans mon sein, alors que tu n'avais pas encore grandi par mes soins, que tu n'avais pas mon amour tout entier, que tu n'étais pas Roi? »

Elle ne cesse de pleurer son fils, son corps est secoué de souffrances inconnues, elle s'évanouit.

Le roi Sauriyo, devenu plus calme, réunit tous les grands du royaume. Il ordonne qu'on rassemble les richesses, les trésors. Quand tout est prêt, il prend la tête du convoi, se rend au camp des vainqueurs.

Dans les armées alliées, des drapeaux, des bannières sans nombre indiquent les campements des ministres, des généraux et des trou-

pes; leurs étoffes de toutes tailles, de toutes les couleurs flottent triomphales au vent.

Le vieux souverain demande aux premiers soldats en quel lieu se tiennent les Rois ; ceux-ci lui indiquent un drapeau rouge dans le lointain ; il s'y rend. Quand il arrive, il s'arrête et se prépare à saluer. Ceux de cette troupe descendent de leur pavillon, ils lui disent :

« O Roi, vous ne devez pas nous saluer, nous sommes simples guerriers issus des rangs du peuple, des serviteurs du Roi. »

Le vieux Roi dit alors :

« O guerriers de l'armée victorieuse, je suis le Roi vaincu, je viens saluer vos Rois. Dites-moi où ils se trouvent, indiquez-moi le chemin ? »

Les guerriers répondent :

« O Roi, vous trouverez nos souverains et maîtres près de la bannière verte, là-bas à l'horizon. »

Le vieux Roi y arrive, se prépare à saluer.

Les généraux sont campés en cet endroit, ils l'arrêtent, lui montrent un autre groupe.

Il erre au milieu de l'armée innombrable, en proie à la souffrance.

« Dans quelle situation terrible je me trouve? » se dit-il. « Pourquoi me trompe-t-on, sinon pour avoir prétexte à me faire périr en me faisant manquer l'heure du rendez-vous?

« Je croyais, en me soumettant à mes adversaires, trouver un peu de générosité, j'espérais d'eux au moins la vie! Pourquoi m'impose-t-on tant de honte et de souffrances? puissé-je, avant la fin du jour, voir mes deux vainqueurs, je trouverai peut-être leur cœur assez compatissant pour me laisser la vie. Le doute affreux m'obsède, ma poitrine est secouée violemment! »

Cependant le soleil descend rapidement; écrasé par la fatigue et la douleur, le Roi sent qu'il va faiblir sur le chemin; il atteint un campement qu'on vient de lui assurer être celui des Rois, et lui paraît être le dernier de l'armée, il se prosterne;

Des chefs le saluent :

« O Roi, pourquoi nous faites-vous cet honneur, réservez-le pour les souverains dont nous sommes les ministres! »

Le voyant à bout de forces, ils le font conduire devant l'estrade superbe des Rois alliés.

La vue de ses puissants vainqueurs rend le Roi Sauriyo plus inquiet encore, il s'agenouille.

« Pourquoi, Roi, prenez-vous cette attitude suppliante? Votre âge veut que nous vous traitions comme notre père, venez prendre place auprès de nous! »

Ces paroles augmentent sa crainte, il n'ose pas monter, il reste agenouillé à terre, salue les souverains les mains levées au front.

Les deux frères se lèvent, ils descendent et prennent de leurs mains ses deux mains.

« Non, non, » disent-ils, « nous ne pourrons pas souffrir qu'un Roi dont l'âge égale celui de notre père, nous rende ces honneurs, ce serait contraire à toutes règles et usages. »

Ce langage ne rassure pas le vieillard, voyant que les deux souverains l'emmènent par les mains, il tremble de tous ses membres, il est convaincu qu'on va le faire mourir.

« O puissants Rois, ne concevez aucune inquiétude sur moi, je n'ai pas d'arrière-pensée, de mauvaise intention, je n'ai point mal parlé de vous et n'ai écouté personne en mal parler. Je suis venu me soumettre. Je vous conjure en retour de me laisser vivre, je vous remets royaume, richesses, tout ce qui peut vous satisfaire! »

Vorvong et Saurivong répliquent :

« O Roi, nous n'avons nullement l'intention de prendre votre vie.

« Nous vous faisons venir afin de connaître vos intentions; nous ne vous voulons pas comme tributaire, nous ne désirons pas de soumission de ce genre.

« Votre fils nous a résisté jusqu'à la mort, nous voulons savoir par votre bouche si vous ne seriez pas disposé à continuer courageusement la lutte? Voulez-vous combattre ou non, c'est cela que nous tenons à savoir? »

En les entendant, le vieux Roi Sauriyo devient blême de frayeur, il est près de s'évanouir.

Il est bien loin de se douter que ses deux vainqueurs sont les deux fils que, dix ans avant, il a donné l'ordre de détruire.

« Quel incompréhensible caractère est celui de ces deux rois, » se dit-il. « Je me remets en leurs mains, je leur présente mon royaume, mes richesses et ils semblent avoir le désir de combattre! Ils me font subir la honte par leurs paroles, après m'avoir offensé sans égard, ils m'imposent le combat, c'est qu'ils veulent ma vie! »

— « Je ne saurais avoir la prétention de reprendre la lutte contre vous, ô illustres Rois, modérez votre colère, laissez-moi vivre, je serai éternellement votre serviteur reconnaissant. »

Ses fils inconnus lui répondent :

« Puisque vous avez peur de nos armes, ne conduisez pas le combat; envoyez contre nous vos deux autres fils, nous voulons nous mesurer avec eux.

Mais pourquoi êtes-vous seul? Pourquoi ne vous accompagnent-ils pas? Pourquoi les laissez-vous dans l'oisiveté et la mollesse? Où sont-ils? »

— « Puissants Rois, mes deux premiers fils sont morts depuis longtemps, le troisième a succombé par vos armes.

« Mes deux aînés étaient de nature mauvaise, rebelles à mon amour; encore enfants, ils furent assez audacieux pour tenter de faire violence à la seconde Reine.

« Je les ai fait décapiter. »

« S'ils étaient encore enfants, vos deux fils, est-il possible de croire qu'ils aient osé une pareille action? Qu'avez-vous su de leur crime? l'accusation de la seconde Reine!

« Ne se pouvait-il donc que, ne les aimant pas, elle l'ait imaginé?

« N'eûtes-vous donc aucun égard pour ces deux fils qui pourraient, aujourd'hui, vous défendre contre vos ennemis?

« Votre colère vous aveugla-t-elle au point

de faire mourir vos enfants sans vous être assuré s'ils étaient criminels ?

« Votre conduite aurait alors été celle d'un homme suffisant, dénaturé, féroce, à qui la colère ôte tout jugement, toute raison, d'un homme sans cœur et sans pitié. Comment alors pouvez-vous représenter la justice ?

« Aujourd'hui, sous les yeux de votre population confuse, vous vous livrez honteusement à vos ennemis, tremblant de peur comme le dernier du peuple.

« N'avez-vous aucune confusion, aucuns regrets, aucuns remords, ne pensez-vous pas que vous supportez une juste punition ?

« Ne reconnaissez-vous pas en nous ces êtres négligemment condamnés à la mort ?

« Nous sommes vos deux fils ! »

A cette déclaration, le vieux Roi est secoué de terreur.

« Non, » se dit-il, « ce ne sont pas mes fils, ils cherchent un prétexte de plus pour me condamner. Après m'avoir inutilement provoqué à une autre lutte, apprenant que j'ai fait décapiter mes fils, ils disent être ceux-là depuis si longtemps réduits en poussière ! Leur langage violent m'annonce, pauvre créature, que ma dernière heure approche ! »

— « O puissants souverains, je reconnais les torts que j'eus en faisant ainsi mourir mes enfants. J'étais déjà âgé, ma tête était affaiblie. Sous la violence de la colère inspirée par une femme, j'ai donné cet ordre sans considération pour mes enfants et pour mon sang.

« Accordez-moi grâce, ô Rois ? N'aggravez pas ma situation de vaincu en disant être ceux que j'ai fait mourir. Soyez grands et généreux, n'augmentez pas la charge que la guerre met sur mes vieux jours, laissez-moi vivre encore ? »

Vorvong et Saurivong comprennent alors clairement que leur père ne les reconnaît pas, que sa raison est près de s'égarer, respectueusement, ils se jettent aux pieds du Roi père :

« O père ! Nous sommes ceux-là que vous avez chassés de votre cœur !

« Croyez que nous sommes bien ces deux frères, vos deux fils ! N'ayez plus aucun doute, nous nous appelons Vorvong et Saurivong !

« Notre mère est Néang Tiéya.

« La Reine Montéa nous avait en haine ; un jour, elle nous prend dans ses bras, appelle au secours, nous accuse. En l'entendant, la colère vous aveugle ; sans rien vouloir entendre, vous donnez ordre qu'on nous fasse mourir.

« Notre mère affolée nous suit dans le bois ;

arrive jusqu'à nous, nous couvre de caresses, pleure, roule à terre, meurt de douleur sous nos yeux.

« Nous prions les Anges de lui rendre la vie, il exaucent nos vœux. Devant cette manifestation de la puissance du Ciel, les bourreaux favorisent notre fuite. »

Les deux princes racontent aussi leur vie pendant la longue absence, leur séparation, la misère de Vorvong, son naufrage, son arrivée à Canthop Borey et la scène de la salle des peintures.

Le vieux Roi ne doute plus ; il serre ses enfants dans ses bras, il leur parle avec douceur et tendresse.

« O chers enfants, remercions le Ciel, votre destinée vous a sauvés de la mort, quel bonheur de vous revoir, tout puissants, beaux, généreux, remplis de vigueur, pleins de jeunesse.

« Mes torts à votre égard sont immenses, j'avais perdu la raison, j'aimais trop une femme, ses paroles faisaient ma loi, je ne voulus pas approfondir les causes, je perdis l'amour que j'avais pour vous ; n'entrant dans aucune considération, je donnai l'ordre de vous tuer.

« Grâce à la miséricorde des Anges, à la vertu de votre destinée, vous vivez et vous êtes Rois tous deux.

« Je n'aurais jamais pu comprendre que vous étiez à la tête d'une pareille armée, jamais il ne me serait venu à l'esprit que c'était vous qui aviez envahi mon royaume.

« Mon crime est impardonnable, considérez seulement mes vieux jours et laissez-moi de côté comme un être sauvage et odieux. »

Les deux jeunes Rois se prosternent à ses pieds.

« Ce qui nous est arrivé par Néang Montéa, conséquence de nos vies antérieures, était écrit dans le destin. »

Le Roi envoie aussitôt des ambassadeurs, une escorte et des suivantes à la Reine Tiéya pour l'amener vers ses enfants.

Ordre est donné à Néang Montéa de se présenter seule à pied.

Bientôt elle arrive :

Le Roi Sauriyo lui parle avec colère :

« Te voilà, Montéa, femme artificieuse, qui m'as volé mes fils.

« Écoute ceci :

« Avec des paroles mielleuses, dissimulant ta haine, tu as attiré mes enfants dans tes bras; les y retenant, tu as crié à l'aide en trompant

tout le monde, personne ne se doutant de ce que tu préparais :

« Raconte maintenant, ici, la vérité complète ? »

Néang Montéa effrayée se prosterne en pleurant :

« O grand Roi, ce que vous venez de dire n'est que la vérité ! »

Entendant son aveu, le vieux Roi ordonne qu'on la prenne et qu'on l'aille de suite noyer dans un étang.

L'infortunée Néang Tiéya fait son entrée au milieu de l'armée respectueuse.

Anéantie de joie et de bonheur elle reconnaît ses fils, serre en pleurant leurs corps contre son corps.

L'armée entière assiste émue à ce spectacle.

« O mes enfants, j'étais désespérée de ne pas vous voir revenir les dix ans écoulés. Pas un beau jour n'est entré dans ma vie pendant votre absence !

« Par un excès d'injustice, la colère de votre père n'a jamais diminué pour moi, Néang Montéa l'entretenait par sa haine !

« Aujourd'hui, je revis par votre vue !

« Sans votre retour je serais morte de dou-

leur, mon cadavre serait resté abandonné dans ma misérable cabane. »

Le Roi Sauriyo lui parle ainsi :

« O femme, sois généreuse et pardonne ma conduite; oui, mon crime est grand, j'ai honte d'en parler, Montéa qui l'a causé est morte ainsi que Vey-Vongsa, c'est la punition de la faute. Toi au contraire, ta destinée est heureuse, le bonheur t'accable, tu revois tes enfants et tous les deux sont Rois !

« Pardonne-moi le mal que je t'ai fait, ô femme qui fus chère à mon cœur. »

« O Roi, je ne saurais avoir sentiment de haine ou de vengeance, mes fils sont là, mes fils ont oublié, je vous pardonne tout, vivez heureux comme autrefois !

Les deux jeunes Rois présentent ensuite au Roi et à la Reine, les princesses leurs femmes agenouillées, respectueuses en arrière. et le petit enfant.

Le Roi Sauriyo et Néang Tiéya se sentent heureux et fiers en voyant les admirables jeunes femmes de leurs fils, ils prennent dans leurs bras le fils de Vorvong, le comblent de caresses.

Vorvong et Saurivong préparèrent ensuite les funérailles de leur frère Vey-Vongsa. On éleva

un superbe monument à l'intérieur duquel fut placé le corps du jeune Roi.

Pendant un mois et demi les prêtres prièrent jour et nuit près du cercueil.

La cérémonie pour confier les restes au feu eut ensuite lieu.

Des fusées en nombre incalculable furent lancées dans les airs, des feux d'artifice firent la nuit semblable au jour. Tout était d'une splendeur comparable aux fêtes célestes.

Des guirlandes de fleurs ornèrent l'édifice funéraire dont les alentours, transformés en un jardin immense, étaient remplis d'arbres et de fruits artificiels.

On voyait des fleurs flotter gracieusement, fraîches écloses au vent. Il y avait des fruits à tous les degrés de maturité, on les eût cru créés par la nature, tant ils étaient bien imités.

Sauriyo et les jeunes Rois, ses fils, placèrent eux-mêmes le cercueil de Vey-Vongsa sur le bûcher. Ils demandèrent au mort de leur accorder le pardon.

De véritables richesses furent ensuite distribuées aux pauvres.

Ce devoir pieux étant accompli, l'élévation du Roi, de la Reine, et de leurs fils fut solen-

nellement faite, puis, les frères ayant le désir de rentrer dans leurs royaumes, se rendirent au palais pour faire leurs adieux à leurs parents.

« O père, nous souhaitons que votre règne soit heureux. Nos royaumes sont sans rois, la route est longue et pénible. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps dans notre pays natal. »

N'osant les retenir, le Roi leur répondit :

« O enfants, je ne puis pas prétendre au bonheur de vous garder, mais vous êtes mes seuls héritiers, si vous partez, laissez-moi au moins mon petit-fils, je le ferai régner bientôt à ma place ? »

« Puisque vous désirez le garder, je vous l'offre, » répondit Vorvong.

« Nous demandons seulement à emmener les bourreaux, ceux qui nous ont sauvé la vie, leurs bienfaits ne peuvent être oubliés ? »

— « O chers enfants, ma joie est grande de voir que vous n'oubliez pas les bienfaits.

« Quand vous serez dans vos royaumes, pensez à nous, vous êtes la seule consolation de nos vieux jours. Oubliez mes fautes et de temps en temps donnez-nous le bonheur de vous revoir. »

Ensuite Néang Tiéya prit la parole :

« Mes chers enfants, votre départ va me

mettre un poids douloureux sur le cœur, je sens ma poitrine se déchirer à la pensée de cette nouvelle séparation, votre départ m'enlève le bonheur.

« Je suis comme une femme au bord de la mer, baignant son enfant. Soudain, enlevé par les flots, le petit être échappe à ses bras ; elle sanglotte, gémit, arrache ses cheveux, roule sur le sable, lançant vers le Ciel appels, plaintes, prières.

« Elle est écoutée ; un Ange prend l'enfant et le lui redonne. Grand est son bonheur, elle pleure maintenant de joie et d'amour.

« Je ressemble à cette mère, ô chers enfants, pourquoi me quittez-vous de nouveau ?

Les deux princes se jettent à ses pieds :

« O mère, comment pourrions-nous vous laisser dans la douleur ? chaque fois que vous le demanderez, nous vous promettons de venir vous revoir. »

Vorvong avec sa flotte prend la route de Chay Borey.

Il revoit son beau-père, le Roi Sotat, confie à ses soins la Reine Rot Vodey, puis, à travers les airs, il se rend avec Néang Kessey près du Roi Thornit.

Il est sacré Roi de ce royaume, au milieu de la joie du peuple et des grands.

Vorvong voulant récompenser l'action du chef des bourreaux, le fit Second-Roi et repartit pour Chay Borey.

Longtemps après le Roi Thornit mourut, une cérémonie sans pareille eut lieu pour ses funérailles.

Le bonheur resta sur cette grande famille, ses royaumes florirent; leurs populations, sagement gouvernées, furent heureuses sans cesse.

Rois et Reines moururent à un âge extrême; regrettés des peuples et du monde entier, ils eurent place au Ciel.





TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION I

I. — Néang Roum-Say-Sock 25

II. — Les douze jeunes filles 48

Histoire de Rothisen 58

III. — Néang Kakey 70

IV. — Méa Yeung 79

V. — Vorvong et Saurivong 95

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE R. MARCHESSOU.